REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.
UNIVERSITE D'ORAN.

Faculté des lettres des langues Et des arts

Département des langues latines
Ecole doctorale de français.
Pôle ouest

Projet de magistère de français
Option : Sciences du langage.

Thème : LES CHOIX LEXICO - SEMANTIQUES, DANS LA TRADUCTION BERQUIENNE DU CORAN

Jury :

Mme Ouhibi Nadia (Présidente)
Mr Mebarki Belkacem (examinateur)
Mme Mme Chiali Lalaoui F.Z (directrice de recherches)

Présenté par :

- **GOUDJIL Bouziane.**

** **Promotion : 2005-2006** **

DEDICACE

Je dédie ce modeste travail à celui qui a éclairé mon chemin et sans lui je n'aurais jamais arrivé à ce que je suis aujourd'hui mon père que Dieu lui accorde sa miséricorde.

Et la rose de ma vie ma mère qui m'a soutenu dans mes peines et m'a protégé dans le pire et à la beauté d'Etres, mes frères et sœurs.....

À ma chère mère et enseignante, Mme Boudjelal Fawzia.

À mes amis.....

Sans oublier mes frères et sœurs de la promotion : 2005- 2006.

REMERCIEMENTS

Mes chaleureux remerciements s'adressent à:

Mme Chiali Lalaoui F. Zohra ma directrice de recherche, pour son aide précieuse dans la réalisation de ce travail, pour sa patience et ses encouragements.

Mme Sari Fawzia,

Mme Ouhibi Bahia,

Mr Mebarki Belkacem,

Mme Benamar Aicha,

Mme Nemmiche Ourida.

Ainsi que Mme Bechlaghem Samira et Mme Belmostefa Amina.

Et à l'ensemble de l'équipe pédagogique du département des langues latines et de l'école doctorale de français d'Oran.

Merci

Plan de travail

1-chapitre premier : Conceptualisation et confusion notionnelle.

1- L'interprétation :-En linguistique.
-En logique.
-En herméneutique.
2- La traduction
3- Le français.
4-L'arabe (coranique).
5-Le bilinguisme
6-Le Coran

.

2-chapitre deuxième : La traduction, est-elle possible ?

1-Les problèmes théoriques de la traduction :
1-1-Les théories du double sens.
1-2-La théorie de la métaphore.
2-L'impossibilité de traduire.
3-La traduction de textes sacrés.
4-Les traductions du Coran (état des lieux).
5-Les spécificités de la langue arabe :
5-1-Une langue sémitique –Mère-
5-2-La pénétration linguistique en Europe
5-3-La prose arabe
6-Les spécificités de la langue française.
7-L' exégèse biblique/ L'exégèse coranique.

3-Chapitre troisième : Analyse lexico sémantique de quelques Versets du Coran et la traduction berquienne.

1-Etude de la rhétorique :-Les métaphores.
-Les comparaisons.
-Les métonymies.
-Les effets paronymiques
-Les effets homonymiques
-Les allitérations.
-La prosodie :-Les accents
-L'intonation
-La rime
-Le rythme

2-Etude lexicale comparative :-par rapport à la traduction de Kasimirski.
-par rapport à la traduction de Mohamed Hamidullah.

3-Essai d'évaluation de la traduction berquienne.

Introduction

Des linguistes (Mounin, Ladmiral et Vermeulen) ont souligné, qu'il existe un vrai « paradoxe du traducteur », et de plus, la traduction est la seule activité qui pose en préliminaire l'interrogation sur la possibilité même de sa pratique. Cette pratique qui reste douteuse par rapport à ce que ce traducteur peut maîtriser dans les deux langues (langue source et langue cible) et les représentations véhiculées par les sujets parlants ces langues. Sauf la traduction des textes scientifiques, toute autre traduction reste, selon les traducteurs eux-mêmes, approximative. Mais, il n'est pas toujours évident d'accepter une traduction soumise à l'approximation, qui ne traduit pas la totalité de la signification du texte source et qui exclut par indifférence et perd par intraduisibilité un sens plus ou moins capital dans un texte. C'est l'exemple des textes juridique et des textes religieux dans lesquels chaque mot a son rôle qu'on ne doit pas négliger. Et vu l'impossibilité de cerner tout le domaine de la traduction dans un mémoire de magistère assez modeste, on s'est focalisé dans cette étude sur la traduction du Coran, en l'occurrence la traduction de Jacques Berque, qui pose plus de problèmes objectifs et qui était l'objet d'un débat crucial entre linguistes, traducteurs, philologues et islamologues sans être dans la plupart des cas institué, débat sur la personne de Berque comme étant le traducteur, débat sur les deux langues en question (arabe :langue source, français :langue cible) et la possibilité de traduction entre elles, mais aussi et surtout, débat sur le texte objet de traduction, le texte qui est considéré dès sa révélation jusqu'à nos jours comme défi aux plus grands orateurs et rhétoriciens arabes. Ce défi pose le problème d'une interprétation coranique possible qui serait fiable, et pose encore et avec plus d'acuité la question sur la possibilité de sa traduction. A. L. Prémare dans ses « Réflexions impromptues sur la nouvelle traduction du Coran de Jacques Berque » nous pose la question du problème major de la traduction du Coran : « Ce que je dis d'un travail nécessaire et qui serait analogue à ce qui se pratique pour les autres grands textes religieux, est-il possible pour le Coran ? Là est toute la question. ». Alors on ne tarde pas à prendre conscience de la difficulté, de l'ampleur, et pour ainsi dire, de l'impossibilité d'atteindre l'objet qu'on s'est fixé, car notre problème est à la fois conceptuel, théorique, voire empirique. Donc, durant toute cette recherche, nous allons repérer les défigurations de forme et les pertes de sens durant le transfert linguistique et quelles sont les détours sémantiques qu'utilisent la traduction pour combler ce déficit ?

Et afin de répondre à la question précédente, notre travail est réparti en trois parties distinctes qui évoluent selon une logique scientifique dans chaque partie : conceptuelle, théorique puis pratique. La première contient les définitions des concepts et les confusions notionnelles dans notre domaine ; la deuxième partie contient les théories sur lesquelles les traducteurs basent dans leurs traductions et surtout celles des textes sacrés ; pour arriver à la troisième partie, qui pratique et analyse ces théories de la traduction du Coran. L'enchaînement logique qui lie les trois chapitres, par sa cohérence, va nous amener à une conclusion évaluative et classificatrice des choix dans la traduction berquienne du Coran.

-CHAPITRE PREMIER-

Conceptualisation et confusion notionnelle.

1-L'Intérprétation :

Beaucoup d'étudiants et même enseignants confondent traduction et interprétation et beaucoup sont les spécialistes qui ont tenté d'illustrer cette obscurité terminologique, et à vrai dire, il n'y a pas confusion mais surtout une continuité fonctionnelle et continuité sémantique car, pratiquement si on interprète bien on peut bien traduire ; d'ailleurs selon le sens académique, interpréter c'est expliquer, clarifier (ce qui est obscur) ; interpréter les rêves. Ou encore donner une signification de, attribuer un tel ou tel sens à (une chose), interpréter les textes de loi, les textes religieux. Donc l'action d'interpréter précède celle de traduire et une mauvaise interprétation mène systématiquement à une mauvaise traduction des mots, des énoncés comme des textes. Et toute étude du contenu textuel comporte une part considérable d'interprétation. Partout où il existe des textes sacrés, poétiques, juridiques ou même dans les sociétés sans trace (sans écriture), on a codifié des règles d'interprétation. En occident, depuis les interprétations stoïciennes d'Homère jusqu'à la nouvelle Critique se déroule une belle tradition exégétique tant profane que sacrée.

Pourtant les recherches sur l'identification et la transformation du sens ne retiennent que récemment l'attention des linguistes, mais les processus de compréhension et de paraphrase des textes ne peuvent échapper par principe à leurs investigations. Alors que la linguistique a pour l'essentiel perdu ses liens avec la philologie où elle a pris naissance, c'est par le biais nouveau des recherches cognitives liées à l'Intelligence Artificielle que le problème de l'interprétation reparaît dans plusieurs disciplines mais surtout en linguistique.

1-1-L'interprétation en linguistique :

La notion même d'interprétation n'apparaît pas, à notre connaissance, en linguistique fonctionnelle. Cependant, le terme interprétation est employé en linguistique générative. Tout d'abord, Chomsky lie cette notion au sens de la phrase : une phrase (ambiguë) peut avoir plus d'une interprétation et deux phrase peuvent avoir une interprétation semblable. Mais comme il entend bâtir une théorie (formelle et non sémantique), il se dispensera de définir la notion d'interprétation, pour ne s'occuper que de la représentation syntaxique.

Par la suite, Chomsky admettra un soupçon de sémantique dans sa syntaxe, mais sans changer de problématique. En un sens restreint et « technique », interpréter pourra cependant désigner une représentation d'une composante par une autre : interpréter une représentation syntaxique consiste à la transcoder en une représentation sémantique : on substitue à une suite de symboles syntaxique une suite de symboles sémantiques. Cette conception de l'interprétation n'a pas de lien privilégié avec la sémantique (il existe aussi bien une interprétation phonétique).

Les sémanticiens générativistes, malgré leur réputation d'iconoclastes (ce que François Rastier veut leur attribuer), se sont cantonnés dans le rôle d'opposition parlementaire. Autour de 1970, le débat complexe entre les tenants d'une sémantique interprétative et ceux d'une sémantique générative ne portait que sur le caractère « central » ou non de la syntaxe.

Pour la sémantique dite « interprétative », la structure syntaxique est le point de départ de l'interprétation sémantique, alors que pour la sémantique générative, ce sont les représentations sémantiques qui servent d'entrée à la composante transformationnelle. Il n'y avait là, selon Katz, qu'une différence de directionnalité : les règles de la sémantique générative, qui assignent des interprétations syntaxiques à des objets sémantiques, ne font que reproduire le mécanisme inverse des règles de la sémantique interprétative qui assignent des interprétations sémantiques à des objets syntaxiques.

Dans son principe, cette conception de l'interprétation est analogue à celle qui a cours en logique.

1-2-L'interprétation en logique :

La conception chomskyenne de l'interprétation (au sens technique) est liée à la théorie de Quine : pour lui, une interprétation est une traduction d'un langage (formel ou naturel) dans un autre. Or, si l'on convient que les représentations, sémantique, syntaxique et phonologique utilisent des langages formels distincts, l'interprétation chomskyenne est bien une traduction d'un de ces langages dans un autre. En un sens plus particulier, mais compatible toutefois avec la théorie de Quine, quand il estime que, interprétation peut désigner en sémantique formelle la fonction qui fait correspondre à une constante une variable individuelle ; individuelle ici veut absolument dire subjective, ce qui est carrément refusée dans l'interprétation des textes religieux et peu moins les texte juridiques. Cette définition fait certes de l'interprétation un concept sémantique, mais au sens logique du terme (elle consiste dans le calcul de valeurs de vérité). En général ces valeurs de vérité sont déterminées extentionnellement. Cette conception parait plus claire que celle de Chomsky avec laquelle elle entretient toutefois des rapports étroits car Chomsky a toujours vu avec sympathie les tentatives faites pour réduire la signification linguistique à la référence. Et l'on sait comment la linguistique générative donne par exemple l'équivalence désignationnelle pour une synonymie linguistique, selon C. Hagège ; même si elle ne semble pas plus utilisable pour une sémantique non vériconditionnelle. Elle est évidemment liée à une problématique de la référence. On parlera d'interprétation opaque quand le référent réel d'une phrase est variable et transparente quand on le juge invariable ; plus précisément, une expression est opaque quand son extensionalité (c'est-à-dire sa valeur en termes de fonctions de vérité) peut varier. D'ailleurs, même des auteurs qui ne pratiquent plus la sémantique vériconditionnelle admettent cette conception de l'interprétation. Ainsi Fauconnier prête à Œdipe croit que la reine de Thèbres est une espionne, une « interprétation transparente classique » (selon laquelle l'espionne n'est pas nécessairement reine de Thèbres) et une « interprétation opaque classique » (selon laquelle il n'existe de reine de Thèbres que dans les croyances d'Œdipe ; ou encore l'espionne est quelqu'un qu'Œdipe prend à tort pour la reine).

Nous ne reprendrons pas ici les conceptions de l'interprétation issues de Chomsky ou de Quine :

a. Soit elles ne sont pas nécessairement liées à la sémantique (Chomsky) ; soit elles le sont, mais construisent la sémantique en fonction d'une problématique référentielle, qui conduit inévitablement, soit à réduire la signification à la désignation, soit à subordonner celle-là à celle-ci. Or on

estime, dans la tradition frégéenne[1], que la signification détermine la référence et non l'inverse.

b. Elles ne concernent que des phrases (ou des propositions au sens logique du terme), mais non des énoncés (au moment où la pragmatique commençait à tourmenter l'orthodoxie chomskyenne, Ruwet a eu le mérite de songer à une théorie de l'interprétation des énoncés que son ampleur même devait hélas condamner à demeurer programmatique), et encore moins des textes.

Peirce fait une large place au concept d'interprétation ; mais ses définition sont liées à une théorie référentielle du signe (dont il existe une version affaiblie dans le « Trop » fameux triangle de Ogden et Richards) : « Un signe et toute chose qui détermine quelque chose d'autre (son interprétant) à se référer à un objet auquel lui-même il se réfère (…) de la même façon, l'interprétation devenant à son tour un signe, et ainsi à l'infini ». Le concept d'interprétation ainsi défini ne nous parait pas pouvoir fonder une théorie de l'interprétation conforme à nos choix épistémologiques.

La sémiotique greimassienne a pour sa part défini le concept de faire interprétatif : « principal mode de fonctionnement de la compétence épistémique », il : «consiste dans la convocation, par l'énonciataire, des modalités nécessaires à l'acceptation des propositions contractuelles qu'il reçoit ». Ce faire s'exerce dans une relation intersubjective entre énonciateur et énonciataire, qui n'est pas rapportée à la communication mais à l'énonciation (que le faire interprétatif soit logé dans l'instance même de l'énonciation souligne combien la perspective générative domine alors la perspective interprétative). Il n'est pas lié explicitement à l'interprétation définie comme « la paraphrase formulant d'une autre manière le contenu équivalent d'une unité signifiante à l'intérieur d'une sémiotique donnée, ou la traduction d'une unité signifiante d'une sémiotique dans une autre ». Cette définition de l'interprétation doit être rapportée à la définition même du sens proposée par Greimas : « la signification n'est donc que cette transposition d'un niveau de sens à un autre, d'un langage dans un autre différent, et le sens n'est que cette possibilité de transcodage » ; Jakobson fait sa remarque : « La définition sémiotique du sens d'un symbole comme étant sa traduction en d'autres symboles trouve une application efficace dans l'examen linguistique de la traduction intra- et interlinguale ; en abordant de cette manière l'information sémantique on rencontre la proposition de Shannon de définir l'information comme : « Ce qui reste invariant à travers toutes les opérations réversibles d'encodage ou de traduction », (il fait allusion à ce que la traduction prend, change et efface même du sens).

Il semble, en bref, que la sémiotique et la linguistique contemporaine n'ont pas pu ou voulu produire de théorie de l'interprétation pour trois raisons liées entre elles :
1-Leur caractère déductif (Greimas, Hjelmslev).
2-Leur caractère génératif (Chomsky, Greimas) : le texte est le point d'arriver de la génération (et non point de départ de l'interprétation).
3-Leur caractère formel, qui a conduit Hjelmslev et Chomsky –qu'elles que soient par ailleurs leurs différences- à rejeter la sémantique, puis à lui concéder tardivement une fonction ancillaire.

[1]Frege, Gottlob (1848-1925), mathématicien et philosophe allemand, fondateur de la logique mathématique moderne.

1-3- L'interprétation en herméneutique :

Le problème de l'interprétation -sous le nom d'herméneutique- s'est longtemps posé dans les limites de l'exégèse, d'après Ricœur. Il devient un problème philosophique avec Schleiermacher puis Dilthey. A partir des *Logische Untersuchungen* de Husserl, jusqu'à Ricœur aujourd'hui, la phénoménologie a tenté de fonder l'herméneutique. Ce n'est pas la fondation abrupte, par une ontologie de la compréhension, que propose Heidegger dans *Sein und Zeit*, ni même la fondation différée dont Ricœur a conçu le projet : médiatiser le cogito par tout l'univers des signes. Notons seulement les définitions qu'il donne de l'herméneutique, au sens local, puis global :

1- « J'appelle ici herméneutique toute discipline qui procède par interprétation, et je donne au mot interprétation son sens fort : le discernement d'un sens caché dans un sens apparent ».
2- « La tâche d'une herméneutique est de confronter les différents usages du double sens et les différentes fonctions de l'interprétation par les disciplines aussi différentes que la sémantique des linguistes, la psychanalyse, la phénoménologie, l'histoire comparée des religions, la critique littéraire, etc.»

Une herméneutique générale ainsi comprise rencontre inévitablement le projet d'une sémiotique fédérant, voire unifiant les sciences sociales. Aussi Greimas et Courtés disent-ils de l'herméneutique qu'il s'agit d'une discipline relativement voisine de la sémiotique (dont elle reprend bien souvent des éléments, déjà les concepts utilisés sont fort proches par leurs dénominations et compatibles par leur fonctionnement. Par exemple, la théorie du double sens chez Ricœur utilise explicitement le concept de double isotopie ; sa distinction entre sens caché et sens apparent correspond terme à terme à l'opposition greimassienne entre isotopie fondamentale et isotopie manifeste), dans la mesure où, comme le dit P. Ricœur : « elle articule une théorie générale du sens avec une théorie générale du texte »

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est l'importance que l'herméneutique et la sémiotique accordent à la dimension discursive du langage, à la différence de la logique et de la linguistique générative qui centrent leurs recherches respectivement sur la proposition (à quoi attribuer une valeur de vérité), et sur la phrase, structure syntaxique par excellence. Ainsi on a pu parler d'une sémiotique discursive (la frontière entre sémiotique discursive et linguistique textuelle n'est pas des mieux tracée : on a souvent qualifié de sémiotiques des recherches dont l'objet révèle de la linguistique ; la distinction entre discours et texte, nécessaire si l'on définit les discours comme des genres, est souvent obscurcie en pratique). Et Ricœur lie bien entendu l'herméneutique au discours : « Le passage au point de vue herméneutique correspond au changement de niveau qui conduit de la phrase au discours proprement dit (poème, récit, essai, etc.) »

Cependant, Ricœur et Greimas diffèrent bien sûr par leurs démarches théorique et méthodologique :

Greimas vise la production du sens. Et d'emblée, il installe un sujet abstrait à l'origine du « parcours génératif » quitte à inclure ensuite le « faire interprétatif » de l'énonciataire dans l'instance même de l'énonciation.

Ricœur vise également la production du sens : « Il faut que la philosophie se mette en route vers le « je parle » à partir de la position du « je suis », que du sein même du langage elle se mette (en chemin vers le langage) comme le demande Heidegger ». Mais Ricœur chemine par (une voie longue) et dans un détour indéfini, trace une épistémologie de l'interprétation. Bien que l'itinéraire du « je suis » au « je parle » soit en fait circulaire, l'interprétation vient avant l'énonciation : « Il y a d'abord l'être au monde, puis le comprendre, puis l'interpréter, puis le dire »,dit Ricœur.

Le sens préexiste ainsi à l'interprétation, mais pour Greimas l'énonciation précède le sens, alors que selon Ricœur elle lui succède. Tout dépend, en fait, de la conception du sujet : pour Ricœur, il porte témoignage ; pour Greimas il combine du sens à partir d'éléments vides et de règles simples. Les objections pénétrantes opposées par Ricœur à la conception greimassienne du parcours génératif procèdent peut-être de ce différend crucial.

La critique que Greimas et Courtés adressent à l'herméneutique montrent que les divergences ne portent pas seulement sur la production du sens, mais encore sur l'interprétation du texte : leur sémiotique entend le soumettre à une étude « immanente », ne rapportant qu'à lui-même pour l'interpréter. Selon eux, l'herméneutique met en jeu le rapport du texte au référent, attachant tout particulièrement aux données extralinguistiques des discours et aux conditions de leur production et de leur lecture (leur révélation pour les textes sacrés). A la différence de l'approche sémiotique pour laquelle, par exemple, l'énonciation peut être reconstruite selon un simulacre logico-sémantique élaboré à partir du texte seul, l'herméneutique fait intervenir le contexte socio-historique, y compris celui de la compréhension actuelle et tente, par ce jeu complexe, de dégager les sens recevables : elle présuppose ainsi une position philosophique de référence comme critère d'évaluation ». La quasi-assimilation du référent au contexte socio-historique peut certes surprendre, mais plus encore la notion de *texte seul*, et le projet de reconstruire une énonciation nécessairement abstraite à partir de lui, indépendamment de tout contexte ou entour. Or, l'identification même des sèmes dépend précisément du contexte socio-historique. En fait, Posner, qui représente bien le courant issu de Peirce, note à propos de l'interprétation textuelle : « Le déclenchement du processus de compréhension n'a pas lieu à partir d'une connaissance préalable, laquelle ne pourrait manquer à son tour d'apparaître non fondée, en ne pouvant elle-même être obtenue qu'à partir d'une autre connaissance préalable, et ainsi de suite. Au contraire, le destinataire part directement de la matière des signes ».

Toute cette distinction entre les théories de l'interprétation nous permet de saisir un point commun entre elles qui est la compréhension du contenu sémantique et de préciser les visées d'un discours donné, ce qui pose un véritable problème dans l'interprétation donc dans la compréhension du discours religieux, parce qu'il s'agit d'une révélation divine dans les religions monothéistes dont on ignore « les traces de l'énonciation », ce problème s'aggrave et se complexe lorsqu'on ajoute la construction linguistique (syntaxique, rhétorique, lexico sémantique…)du discours coranique, cette complexité peut devenir moins grave quand elle fait appel à l'exégèse, mais évidemment, ne disparaît pas.

On verra plus loin comment plusieurs disciplines comme la traduction, la philologie et autre, à manque d'une base bien faite de l'interprétation (car elles basent leurs analyses sur les résultats de l'interprétation qui elle-même n'est pas bien outillée et moins méthodique), sont restées loin d'atteindre de bons résultats et ont perdu toute crédibilité, surtout en ce qui concerne les textes sacrés.

2-La traduction :

Faire l'histoire de la traduction chez un peuple c'est aussi faire l'histoire de sa littérature, de son goût et de ses idées. Et l'histoire de la traduction elle-même se perd dans la nuit des temps. Selon la Bible (genèse) les descendants de Noé, qui parlent tous la même langue, voulurent élever une « tour » à Babel, il s'agissait en fait d'une Ziggourat carrée babylonienne pour escalader le ciel, mais Dieu punit leur orgueil en les séparant par la confusion des langues[2]. Les hommes furent donc punis par la dispersion et l'incapacité de se comprendre et de se communiquer. Ils durent alors inventer un moyen pour pouvoir communiquer, qu'est la traduction (et dans un sens dénoté l'interprétation). Le mot « Babel »est d'ailleurs resté, en français et en anglais comme en arabe, un terme faisant allusion à une réunion de gens parlant sans pouvoir s'entendre, dans le bruit et la confusion (en français le terme a fait aussi : babil, babiller et babillage).

Les premières traductions célèbres dans l'histoire sont celles qui furent faites au Moyen-Orient ; lors du troisième millénaire avant notre ère, l'épopée assyrienne de Gilgamesh sur la quête de l'immortalité fut traduite en hittite et en hourrite à partir du sumérien.

Se considérant comme le peuple le plus civilisé, et apportant leur culture à d'autres peuples, les Grecs traduisirent peu, car leur langue était répandue dans tout le bassin méditerranéen. Plus tard, lorsque Rome supplanta la Grèce, le latin s'imposa comme langue universelle. Au premier siècle avant notre ère, le grand orateur Cicéron fait connaître des œuvres grecques par ses traductions ; il réfléchit même sur les principes théoriques de la traduction (Voir sa préface « De Optimo Genere interpretandi »). Toutefois, le traducteur le plus célèbre en ce qui concerne le latin fut Saint Jérôme, grâce à sa traduction de la Bible en 384. Il est d'ailleurs considéré comme le patron des traducteurs, et en 1946 Valéry Larbaud intitula son ouvrage de réflexion sur la traduction : Sous l'invocation de Saint Jérôme.

On reprend ce que beaucoup de spécialistes l'ont souligné (G. Mounin, J.R. Ladmiral, F. Vermeulen) qu'il existe un véritable paradoxe du traducteur, et de plus, la traduction est la seule activité qui pose en préliminaire l'interrogation, sur la possibilité de sa pratique. D'ailleurs la définition de la traduction est tellement vaste que Philippe Forget montre la difficulté, voire l'impossibilité de la définir vu une multiplicité des angles de vue qui s'impose pour la traduction, il dit dans un long dialogue avec son interlocuteur virtuel : « Je commence à avoir une idée de la complexité du problème, et je comprends mieux votre expectative. Je suppose donc que pour commencer de façon claire et pour que le lecteur sache bien où il va; vous donnez une définition simple et fiable de votre objet, qui pourrait être celle-ci : Traduire, c'est faire passer un message d'une langue dans une autre de façon à ce que le sens soit le même dans les deux textes ? - Justement pas.
-Quelle est votre définition de la traduction, puisque vous avez récusé celle, pourtant apparemment acceptable, que j'ai citée en rassemblant quelques souvenirs ?
-En disant « justement pas », je ne répondais pas seulement à votre définition, c'est-à-dire à l'a priori sur le message et celui de l'identité, je récusais aussi votre hypothèse selon laquelle j'allais commencer par donner une définition.

Pour ce qui est de celle que vous avez évoquée elle a effectivement pour elle d'être terriblement commune, ce que je n'ai jamais considéré a priori comme un gage de vérité.

[2] Voir aussi le Coran, Versets 36-37 Le Croyant.

-[...] Tout l'effet –un effet de surprise, une « pointe » hautement rhétorique- viendrait donc de cette répétition qui n'en n'est pas une, procédé formel auquel s'intéressera le traducteur qui ne traduit pas seulement un sens véhiculé par des mots ?
-Sans pour autant toujours trouver une solution satisfaisante, car il est là soumis aux possibilités lexicales de la langue dans laquelle il traduit. Mais pour avoir une chance de trouver une solution, il faut au moins (savoir, pouvoir) poser la question. Et il faut d'autre part, la question une fois posée, avoir connaissance de l'expression correspondante, dans le cas bien sûr où celle-ci existe…
-Si on l'ignore' ou si elle ne vous vient pas à l'esprit, vous avez toutes les chances de reconstruire une théorie de la traduction à partir de cette lacune et pour la justifier implicitement. D'où, je le note dès à présent, la nécessité d'inclure dans une description du processus de traduction la perspective de son propre dépassement, sous peine de répéter une circularité dogmatique. La véritable scientificité est à ce prix, et non dans une formulation prétendument « objective ».
-[...] Etcette amélioration n'a été possible que parce que vous n'étiez pas « fixé » sur une définition saturante de la traduction. Mais vous vous étiez engagé à contester en détail mon essai de définition…
-Cette notion apparemment si évidente de « message » que de couleuvres, elle réchauffe en réalité en son sein pour nous les faire avaler : non seulement elle suppose le sens comme contenu donné, mais aussi la traduction comme transport de ce contenu d'un destinataire à un récepteur, parfaitement identifiés. Elle psychologise donc le sens, le réduit à une idée. Mais quand on me dit : « le sens c'est le vouloir dire exprimé par la voix consciente », « le texte est l'idée », je ne peux m'empêcher d'entendre ce que cela dit aussi : le texte élidé [...]
-En résumé : plus que ces amélioration, ce qu'il faut retenir, c'est que la définition bateau est en apparence évidente que vous avez cité…
-…et telle attitude préétablie par rapport à la constitution du sens ne permettent pas de faire apparaître l'exigence de ce que pourrait être une « bonne traduction », exigence qui, encore une fois, peut ne pas être satisfaite, ce qui n'invalidera pas pour autant l'attitude de principe, nous verrons pourquoi tout à l'heure, cela a à avoir avec la structure même de l'engagement [...] je n'expose pas une idée très générale (quoique précise, je m'engage à vous le montrer) de la traduction. Mine de rien, vous savez que la question de la définition est une question très vaste, à partir de laquelle on pourrait d'une certaine façon réécrire l'histoire et la pensée occidentale, de Platon et Aristote en passant par Descartes, Spinoza ; Kant ; Hegel, Nietzsche, Adorno et sans doute au-delà…
-Revenons donc à notre sujet…mais nous y sommes déjà, ou encore. Pas question bien sûr d'exposer ce qui s'est dit pour ou contre la définition à travers chacun des noms cités, mais puisque vous avez posez la question, acceptez qu'on s'y engage un peu. Les définitions : c'est toujours réducteur, mais effectivement, on ne peut guère s'en passer.
-Ça, c'est un peu ce qu'on entend dire de la traduction elle-même, c'est plutôt amusant : la traduction serait en fait la mise en pratique de la définition ?
-Votre paradoxe participe trop d'une conception quelque peu négative » de la traduction, qui ne me satisfait évidemment pas, même si je ne suis pas d'avantage pour un discours trop réactivement positif. Mais il me plait dans la mesure où il montre en tout cas que la traduction n'est pas simplement un objet d'étude limité, par exemple pour la linguistique, mais qu'elle englobe des questions à partir desquelles, donc on ne peut pas décrire la traduction, comme nous disons depuis le début, puisqu'elle dépasse les enjeux de ces questions.
-Autrement dit…
-…il s'agit de tenter d'expliquer la dimension et les enjeux les plus généraux du traduire. Vous voyez donc que je ne nie pas absolument le geste de la « définition », j'essaie plutôt de

le rendre à sa complexité. Il ne s'agit pas de céder au rêve ou au désir d' «une science toute enclose dans quelques lettres », d'un « savoir total » qui se livrerait « d'un seul coup » comme dit Barthes dans ses Mythologies à propos du mythe d'Einstein…

-[...] J'ai longtemps cherché ce qui pourrait exposer –c'est le mot auquel Kant fini par se rallier dans la Critique de la raison pure –exposer en développant (je traduit *ausführlich*, mot qu'il s'empresse d'ajouter et de d'expliciter) et de la façon la plus adéquate, ce qui arrive ou plus exactement ce qui se passe quand on commence à traduire un texte, avant même de commencer, au moment où on décide de traduire…

-[...] Et comment s'expose donc la traduction selon vous ?

-C'est à la fois très simple et très compliqué. Mais il y va très certainement d'une promesse, ou, comme on peut dire aussi en français, d'un engagement qui dit aussi le début : on s'engage à donner ou à faire un texte dont on dira qu'il traduit ou « rend » un autre texte, dit texte original.

-D'accord mais je ne vois pas bien où est la complication.

-Elle est déjà dans l'expression « rendre un texte » qui apparaît lourde de sous-entendus et semble désigner l'échange dans l'identité ; or, je ne crois pas que cela soit possible, l'identité n'existe pas.

-La traduction est-elle possible ?

-Si on postule que la traduction doit dire la même chose que l'original, oui mais c'est ce discours lui-même qui produit l'impossibilité : Ayant lui-même engagé la réflexion dans une mauvaise voie, il peut développer toute sorte de discours parasites qu'il s'efforcera de justifier, avec la sûreté d'un automate : la cause est perdue d'avance. Pour ma part, je ne dirais jamais que la traduction est impossible, ni d'ailleurs qu'elle est simplement possible, pour des raisons qui reviendront sans doute plus loin. Je dirais peut-être en revanche qu'elle est possible comme impossible, et ce n'est pas du tout la même chose…

-Vous êtes décidément impossible…

-…mais comme tout traducteur ! Et voilà la complication à laquelle je faisais allusion, c'est la complication qui se love dans l'engagement, sa structure même, fût-ce par le sous-entendu d'un acte ;-je commence à traduire- que l'on s'engage à faire, dire etc.…oui, oui c'est bien ça, le traducteur s'engage…

-Comment ? Vous commencez à parler tout seul ? Ça promet ! Ou alors c'est le bruit des autos, mais je n'ai pas compris la fin de votre phrase .J'ai entendu que vous parliez de gages ?

-Non, enfin pas vraiment, je disais que le traducteur s'engage, au double sens d'un commencement et d'une promesse, s'engager dans, mais aussi s'engager à… [...]

-Bien sur, au plan de la langue, de la phrase isolée qui est agencement syntaxique mais non message, les mots sont polysémiques et les énoncés ambigus mais si la linguistique y voit un problème pour la traduction c'est qu'elle conçoit la traduction au plan de la langue ; le traducteur, lui, constate qu'il ne traduit pas une langue mais toujours un message (poème ou roman, manuel ou mode d'emploi, communication scientifique ou brevet) et que lorsqu'il comprend ce qu'il traduit il ne se heurte pas à des problèmes d'ambiguïté ou de polysémie »Et encore : « Qu'est-ce donc que la parole où, contrairement à la langue, apparaît un sens ? [...]. De même que les mots pris isolément n'ont que des virtualités de signification, les phrases séparées de leur contexte n'ont que des virtualités de sens. Polysémie et ambiguïté sont caractéristiques de tout assemblage de mots hors contexte, elles disparaissent lorsque la phrase est placée dans le fil de son discours. Seule l'intention de communiquer qui construit la parole et libère les mots de la polysémie, les phrase de leur ambiguïté et les charge de sens »[3]

[3] *Il faut bien traduire –marches et démarches de la traduction-, Philippe Forget ; éd MASSON, 1994.*

3-Le français :

C'est la langue parlée en France métropolitaine, dans les départements français d'outre-mer, au Canada, dans certains pays d'Europe comme la Belgique et la Suisse, ainsi que dans un certain nombre de pays d'Afrique et d'Asie' généralement colonisés par la France.

Le français, comme l'espagnol, l'italien, le portugais ou le roumain, est une langue romane. Les langues romanes ont pour ancêtre commun le latin, ce qui explique leurs ressemblances syntaxiques, morphologiques et lexicales.

La langue française est issue d'une forme dite « latin vulgaire ou bas latin » qui est une altération du latin classique. Dans le latin classique, dès le Ier siècle av. J.-C., il existait un décalage entre la langue écrite et celle parlée par le peuple. Un phénomène d'ordre phonétique, comme l'amuïssement du n (qui devient muet) et sa disparition devant -s dans des mots comme co(n)sul ou ma(n)sionem, avait déjà eu lieu. Le latin, langue des conquérants d'une bonne partie de l'Europe et de tout le pourtour de la Méditerranée, a été parlé dans tout l'Empire romain, par des populations très diverses, gauloises, ibériques ou celtiques. Il ne reste que très peu de traces des langues parlées en Gaule à l'époque de la conquête romaine, et qui sont des langues celtiques

3.1. Le roman :

Pendant toute la période comprise entre la conquête romaine et le règne des Carolingiens, la langue parlée sur le territoire gaulois était une forme altérée du latin. Les documents écrits que l'on possède sur cette période sont, d'une part, un texte politique datant de 842, le texte des Serments de Strasbourg, prononcés par les petits-fils de Charlemagne lors du partage de l'empire et, d'autre part, un document religieux, connu sous le nom de Cantilène de sainte Eulalie, écrit aux environs de l'an 900. La nouvelle langue populaire reflétée par ces deux textes est une langue hybride, à laquelle on donnera le nom de roman.

Par rapport au bas latin, un certain nombre d'évolutions s'étaient produites sur le plan de la prononciation et, tout particulièrement, en ce qui concerne les mots les plus courants. Ces altérations ont été décrites par la phonétique historique. Elles consistent en une transformation de phonèmes en d'autres phonèmes sous l'effet de divers facteurs. Ces transformations sont par exemple, au Ve siècle, l'effacement des voyelles pré-toniques (cerebella > cervelle ; computare > compter) ; au VIe siècle, la diphtongaison du [e] (me > mei — qui par la suite devient moi) ; au VIIIe siècle, l'effacement des voyelles en position de finale absolue (muru > mur) ainsi que la transformation des voyelles finales en e muets (causa > chose). Pour ce qui est des consonnes, les modifications sont dues à des phénomènes de relâchement articulatoire (expliquant, par exemple, la disparition de [g] dans ruga > rue).

3.2. L'ancien français :

L'ancien français avait conservé des traces du système des déclinaisons latines, progressivement ruiné par l'évolution phonétique. Dans le cas, par exemple, d'une forme d'accusatif en -em, la disparition de la consonne finale rendait cette forme indiscernable d'une forme d'ablatif en -e, et ce dès le Ier siècle. Pour qu'une forme puisse être identifiée

comme un ablatif, il était devenu nécessaire, dès cette époque, de la faire précéder d'une préposition indiquant clairement qu'il ne s'agissait pas d'une forme d'accusatif, mais bel et bien d'un ablatif.

L'ancien français utilisait un système de déclinaisons, masculine et féminine, à deux cas, un cas dit « sujet » et un cas dit « régime », ce qui représentait un système très simplifié par rapport au latin, mais cette déclinaison a également peu à peu disparu pour laisser la place à une langue dans laquelle ce sont, l'ordre des mots et les prépositions qui indiquent la fonction des groupes syntagmatiques. Par ailleurs, pendant la période de l'ancien français, l'ensemble des mots hérités se doubla des emprunts faits au latin tel que le latin ecclésiastique l'avait conservé, d'emprunts aux autres dialectes romans parlés en France, le picard et le normand, ainsi qu'aux langues germaniques. C'est cette langue, dite langue d'oïl, par opposition à la langue d'oc parlée dans les régions situées au sud de la Loire et qui a également été d'une grande richesse littéraire, que reflète la littérature des XIIe et XIIIe siècles. La langue d'oïl est également celle qu'imposa le pouvoir royal dans sa volonté d'unification politique et administrative.

3.3. Le moyen français :

La période dite du moyen français, qui correspond aux XIVe et XVe siècles, vit l'expansion du français central, au détriment des autres dialectes de la langue d'oïl, le picard et le normand. C'est également à cette époque que se confirma la disparition définitive du système de la déclinaison à deux cas, cette disparition ayant pour conséquence syntaxique le développement du système des prépositions et des déterminants, ainsi que l'établissement d'un ordre fixe des constituants de la phrase. Cette période fut aussi une époque où les lettrés s'efforcèrent, par le biais de l'introduction de mots latins, de relatiniser le français en remplaçant ainsi un certain nombre de mots hérités par la voie de l'évolution populaire.

3.4. Le français de la Renaissance :

Au XVIe siècle, avec le développement de l'imprimerie inventée un siècle auparavant, et la renaissance de l'intérêt pour les textes antiques que l'on traduisait, et que l'on diffusait, se posa le problème de l'harmonisation de l'orthographe. Cette harmonisation fut d'autant plus problématique que les imprimeurs avaient réintroduit un certain nombre de lettres étymologiques, comme le p de compter, censé rappeler son origine latine computare.

Paradoxalement, c'est à un moment où l'on se souciait de sa relatinisation que le français gagna ses lettres de noblesse et fut illustré par les poètes de la Pléiade. Constitué autour de Ronsard et du collège de Coqueret, ce groupe réunit Jean Antoine de Baïf, Étienne Jodelet, Pontus de Tyard et surtout Joachim Du Bellay, auteur de Défense et Illustration de la langue française. Ce manifeste, publié en 1549, avait pour but d'enrichir et de perfectionner la langue française — son lexique et sa syntaxe notamment — afin de soutenir sa défense contre l'usage du latin comme langue littéraire et ainsi de promouvoir une littérature en français capable de rivaliser avec ses modèles latins et grecs.

3.5. Du français classique au français moderne :

Au XVIIe siècle, pendant la période dite « classique », la grammaire française officielle fut normalisée sur le modèle de la langue parlée à la cour de Louis XIV. En 1647, le grammairien Vaugelas publia des Remarques sur la langue française qui affirmaient la primauté de l'usage, c'est-à-dire d'une norme collective correspondant au « bon usage » de la

langue, inspirée par l'idéal opposé au pédantisme, qui trouvait aussi son expression dans la figure de l'honnête homme. L'orthographe commença à être fixée, et conserva, pour l'essentiel, les enjolivements étymologiques apportés au cours des siècles précédents. L'Académie française publia en 1694 un dictionnaire qui prescrivait le bon usage. En 1691, celui de Furetière avait accueilli un plus grand nombre de mots à la fois scientifiques et populaires. Au XVIIIe siècle, l'orthographe fut fixée de façon plus définitive. La prononciation du [e] ouvert, graphiée ai, s'imposa dans les désinences des formes verbales (chantais), mais non définitivement puisque certains auteurs l'écrivaient encore oi (chantois). La prononciation [wa] commença à se généraliser au détriment de la prononciation [we] dans des mots comme roi, moi.

Au XIXe siècle, l'orthographe était normalisée, et ce sont les écrivains, les romantiques d'abord, et leur goût pour le Moyen Âge, puis des romanciers comme Balzac ou Barbey d'Aurevilly, qui manifestèrent de l'intérêt pour le pittoresque des parlers paysans, pour les patois. Victor Hugo a écrit sur l'argot, et mis en scène des personnages parlant cette langue de la rue. Au début du XXe siècle, le français tel qu'on l'enseigne dans les écoles avait évincé les patois, qui disparurent peu à peu, mais les parlers régionaux du sud et de l'est de la France se maintinrent. L'histoire du français consiste en cette progressive normalisation. On s'est récemment inquiété, à des niveaux divers, individuels ou institutionnels, de la menace éventuelle que constituerait pour le français une anglicisation du lexique, ou du moins, le phénomène massif de l'entrée de mots anglais dans la langue. Des recommandations officielles ont préconisé l'emploi de certains termes formés à partir de bases françaises et qui sont des néologismes destinés à remplacer des mots anglais. Certains, comme logiciel, progiciel, etc., ont effectivement joué ce rôle, mais, dans l'ensemble, les préconisations n'ont pas toujours été adoptées (baladeur pour walkman ; stylique pour design, etc.).

4-L'arabe (coranique) :

Mustapha Sadek Er-rafii à propos de la langue arabe que le Coran a protégée : «il y a dans la langue arabe un secret éternel, c'est ce livre sacré...car le Coran est une nationalité linguistique qui réunit les parties nommées arabe, et par le Coran, les arabes sont restés arabes distingués grâce à cette identité ; et sans elle et le Coran, l'homme ne peut pas arriver à notre ère avec –elomma el arabiya-[4].

La langue arabe est l'une des langues sémitiques (langues d'Asie occidentale et d'Afrique du Nord, caractérisées notamment par des racines renfermant pour la plupart trois consonnes «racines trilitères» et par la prise en charge par les voyelles des éléments de signification accessoire du mots ; Ex : en arabe, la racine ktb exprime la notion d'écriture, kătib signifie écrivain, kitāb signifie livre...etc. Groupe sémitique oriental (akkadien), occidental du Nord (araméen, cananéen, phénicien, hébreu), occidental du Sud (arabe, amharique et langues éthiopiennes)) qui sont nées dans la péninsule arabe, mais elle les dépasse par son enracinement, son originalité et sa richesse. D'ailleurs Renan s'est étonné devant la propagation de la langue arabe et il dit :«comme il est étrange dans l'histoire de l'humanité, et difficile à dévoiler son secret, cet propagation de la langue arabe, elle était au début inconnue et depuis son apparition elle à possédé son caractère parfait, maniable, souple et riche sans aucune rectification considérable et elle l'est jusqu'à nos jours, et elle a pris du

[4] Expression arabe qui veut dire La nation arabe.

Grec comme elle a donné au Latin après» ; c'est le cas des grandes langues dans l'interchangeabilité et l'interaction linguistique et culturelle, ce qui a créé chez les linguistes arabes et d'autres langues la possibilité d'inaugurer le domaine de la linguistique comparée.

-Le rôle du Coran dans l'unification de la langue :

Il est connu que la nature de l'île saharienne a exigé une vie dure, éparpillée sur les tribus à l'époque sans unificateur politique ni social. Chaque tribu possède sa dialecte qui se diffère de l'arabe, et dans les réunions du commerce ou dans le pèlerinage, les arabes organisent des concours culturel de poésie pour exposer la beauté et la bonne maîtrise de leurs dialectes, mais ils avaient besoin d'un seul dialecte commun pour les réunir et devenir donc l'objet de ces concours. Et puisque la réunion se fait chez les Coraychites dans le pèlerinage, il ont choisit cette langue de communication et avec le temps et au fils des années elle est devenue langue littéraire jusqu'à l'arriver du Coran en langue arabe, mais en langue arabe soigneusement choisie et bien formulée, et elle fait défi pour les meilleurs poètes et rhéteurs arabes. On parle souvent d'un miracle dans la langue coranique ou de la langue miraculeuse du Coran, mais sur quelle base ? Quand Dieu envoie un prophète, il le renforce par un défi divin à sa tribu ou son peuple. Moise a été envoyé dans un peuple qui entoure le grand Pharaon qui professionnalise la magie, ils rendent les cordes et les bâtons de grands serpents, une raison par laquelle on pousse les gens à croire que Pharaon est Dieu, Moise est venu avec son défi, une magie plus étonnante, il peut rendre son bâton un serpent géant qui mange les siens. Jésus qui est venu il y a deux mille ans dans un peuple très développé en question de médecine, il ont tous les remèdes sauf celui des non voyants et de la mort, Jésus quant à lui, il les possède tous même celui de la mort car il peut donner la vie aux morts par la révélation de Dieu. Mohamed à son tour est envoyé dans un peuple où la langue a atteint un niveau excellent en poésie comme en prose dans la syntaxe et le lexique comme en esthétique et en rhétorique de la sorte où elle est devenue inimitable, le Coran est le défi de ce prophète illettré, dans toute sa construction syntaxique, son lexique, sa rhétorique, son esthétique …Le Coran donc est seul inimitable, il le dit lui-même : « Dis : Quand les homme et les génies se réuniraient pour produire quelque chose de semblable à ce Coran, il ne produiraient rien de pareil, lors même qu'ils s'aideraient mutuellement »[5].

5-Le bilinguisme :

Cette analyse reprend une approche entreprise en 1996, dont le propos était la mise en évidence des facteurs corrélés au bilinguisme. Nous tenterons ici de décontextualiser l'analyse pour lui conférer une portée plus générale, applicable à l'apprentissage d'une LV1 ou d'une LV2[6].

Le bilinguisme peut s'envisager dans quatre domaines. Il peut d'abord être observé dans sa dimension linguistique. Le prestige ou l'importance relative des langues en présence constitue une deuxième facette. Dans une troisième optique, il peut être analysé dans la dimension culturelle. Quatrièmement, il peut être étudié dans le "temps", c'est-à-dire dans son évolution. Cette constellation de facteurs pose de fait des jalons heuristiques : c'est au sein de ces quatre dimensions que des dynamiques d'apprentissage d'une langue s'inscrivent.

1. L'aspect linguistique :

Même si la démarche relève d'une formalisation de par trop abstraite, pour les besoins

[5](Coran, Le voyage nocturne, Verset 90, traduction de Kasimirski.
[6] Langue vivante.

de la démonstration nous considérerons le bilingue comme étant un être doté de deux systèmes de compétences juxtaposés. Ces systèmes sont explicités au paragraphe qui suit et sont suivis d'une typologie. L'intérêt d'une telle démarche réside dans l'absence de référence à des considérations de performance ou de docimologie[7].

1.1 Les compétences linguistiques :

Traditionnellement, quatre compétences sont distinguées. Deux sont du domaine de la *compréhension* ou de ce que Shannon attribue au *récepteur* dans un schéma de communication. Il s'agit de la compréhension orale et de la compréhension écrite. Les deux dernières relèvent de la *production*, ou dans le schéma de Shannon de *l'émetteur*.

Transcrites dans un tableau euclidien, ces compétences se classeraient comme suit :

	compréhension	production
orale	1	2
écrite	3	4

Dans ce tableau, le champ 1 correspond à la compétence la plus fréquente et peut se résumer dans la formule "entendre et conférer un sens". Chronologiquement, c'est celle qui se met en place en premier, sauf dans des situations exceptionnelles (personnes uniquement ou d'abord confrontées à l'écrit, déficients auditifs, étude d'une langue morte, étude d'une langue en partant de l'écrit pour un autodidacte). A l'opposé, le champ 4 est paradoxalement le plus évalué scolairement alors qu'il recouvre le stade le plus exigeant de l'apprentissage en nécessitant la maîtrise de capacités très variées (orthographique, grammaticale, graphique...)

Une taxonomie des compétences suivant le double critère de la chronologie et de la complexité peut donc être établie :

1. La compréhension orale
2. La production orale
3. La compréhension écrite
4. La production écrite

Elle peut se reformuler dans la succession d'actions "écouter, parler, lire, écrire". Répétons qu'il s'agit là d'une optique didacticienne scolaire. C. Puren[8] la définit comme « l'approche communicative ». Le bilinguisme se définit dans cette optique comme la juxtaposition de deux tableaux de compétences. Il devient à ce stade intéressant de confronter cette construction aux principales définitions énoncées par des chercheurs.

Bloomfield (1935) définit le bilinguisme par la « maîtrise de deux langues comme si elles étaient toutes deux la langue maternelle ». Cette position absolutiste définit de fait les

[7]La docimologie ou technique d'évaluation susceptible d'orienter un choix ou de motiver une décision.

[8] C. Puren, *La didactique des langues étrangères à la croisée des méthodes (Essai sur l'éclectisme)*, Collection CREDIF Essais. DIDIER 1994, page 32

"bilingues parfaits" ou "vrais bilingues" ou encore les "ambilingues". Weinreich (1953) définit le bilinguisme de façon moins absolue : « Est bilingue celui qui possède au moins une des quatre capacités (parler, comprendre, lire, écrire) dans une langue autre que sa langue maternelle ». Haugen (1953) se place résolument dans les compétences de production: « Le bilinguisme commence lorsque l'individu peut produire des énoncés ayant un sens dans une langue autre que sa langue maternelle ». Hagège (1996) considère une personne comme étant bilingue lorsque ses compétences linguistiques sont comparables dans les deux langues. Et cette différence dans la maîtrise des deux langues pose le problème pour les linguistes, mais surtout pour les traducteurs en se définissant, alors est traducteur toute personne qui peut rendre le même texte dans une langue autre que celle dans laquelle est écrit ce texte, mais réellement personne ne le peut car personne n'est parfaitement bilingue, donc puisqu'il n'existe pas de bilinguisme parfait d'après les définitions précédentes peut-on par diduction dire qu'il n'existe plus de vrai traducteur ?

1.2 Typologie des bilinguismes :

Une approche combinatoire nous permet de relever, à l'intérieur de chaque langue, quinze possibilités théoriques d'associer les quatre compétences énoncées (possède 1, possède 1 et 2, ... possède 1, 3 et 4 etc.). Combiner ces compétences pour deux langues, conduit théoriquement, à élever ce nombre au carré. Il y aurait donc 15^2, soit 225 types de bilingues!

Mais ce nombre de cas peut être considérablement réduit par l'élimination des situations absurdes. En effet, parler une langue sans la comprendre, ou l'écrire sans la lire, relèvent de l'impossibilité. Ne restent donc plus que huit possibilités par langue (possède : 1, ou 3, ou 1 et 2, ou 1 et 3, ou 3 et 4, ou 1 et 2 et 3, ou 1 et 3 et 4, ou 1 et 2 et 3 et 4), ce qui réduit le jeu combinatoire à 8^2, soit 64 possibilités réalistes. Il est bien entendu inenvisageable de passer ici toutes ces situations en revue, mais soulignons toutefois que l'axiome scolaire considérant que l'enfant de sixième maîtrise les quatre compétences de sa langue première, le français, est souvent démenti, l'arabe est clairement pareil.

Les cas retenus ci-dessous le seront donc pour leur aspect caractéristique par rapport aux définitions énoncées précédemment, ou encore pour leur singularité. Les "cas de figure" peuvent être schématisés de la manière suivante, le tableau de gauche indiquant les compétences en langue maternelle, celui de droite les compétences dans la langue cible. Le signe "+" indique la maîtrise de la compétence, l'absence de signe sa "non-maîtrise".

PREMIER CAS :

	compréhension	production		compréhension	Production
Orale	+	+	orale	+	+
Ecrite	+	+	écrite	+	+

Ce schéma représente le bilinguisme "total" de Bloomfield. L'individu maîtrise toutes les compétences dans deux langues. C'est la situation optimale, si elle existe.

DEUXIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
Orale	+	+	orale	+	
Ecrite	+	+	écrite	+	

La situation correspond à une des nombreuses possibilités ouvertes par Weinreich. Il est à noter que pour Haugen, ce cas n'est pas qualifié de bilingue en raison de l'absence de compétences de production. Ce schéma correspond souvent à des enfants immigrés, arrivés en cours de scolarité, ayant bénéficié d'une initiation à la langue cible d'abord orale.

TROISIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
orale	+	+	orale	+	+
écrite			écrite		

D'apparence bizarre, cette situation existe pourtant. Elle décrit l'enfant "d'âge préscolaire" issu d'un couple mixte bilingue. Elle est l'archétype de l'enfant scolarisé à l'école maternelle ; cette situation perdure jusqu'à son arrivée au cours préparatoire. Elle décrit aussi l'adulte analphabète qui a eu l'occasion d'apprendre à s'exprimer dans une autre langue que sa langue maternelle, une situation qui existe dans certains pays sous-développés.

Ce cas de figure est par essence éphémère. Une interprétation large de la définition de Bloomfield permet de qualifier cette situation de bilinguisme infantile total. Il peut également s'agir de l'entrée dans une langue seconde ne possédant pas de code écrit, par exemple lorsqu'un francophone apprend le dialecte alsacien ou une langue africaine. Dans ce cas, les quatre compétences peuvent être présentes dans le tableau de gauche. Le schéma peut aussi correspondre à un individu en cours d'apprentissage d'une nouvelle langue par une approche orale, ou encore, qui ne fait que parler la langue cible sans l'écrire.

QUATRIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
orale	+	(+)	orale	+	+
écrite	(+)		écrite	+	+

Le cas de la disparition progressive de la langue d'origine, ou langue maternelle, est un processus d'acculturation. C'est la situation des émigrés scolarisés dans le pays d'accueil et dont la langue d'origine a du mal à se maintenir. Remarquons que ce phénomène est souvent doublé de celui décrit par Schumann (1978), dans lequel l'aspect limitatif de la langue d'origine (souvent pour des raisons socioculturelles) empêche des progrès après un certain seuil dans la langue cible. Cette hypothèse est à rapprocher de celle de Cummins 1976 ("threshold hypothesis" ou hypothèse du seuil) où la relation de cause à effet est inversée :

pour qu'il y ait des effets positifs du bilinguisme sur le développement de l'enfant, il faut un certain seuil de compétences linguistiques.

CINQUIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
Orale	+	+	orale	+	+
Ecrite			écrite	+	+

Situation très fréquente en Alsace, elle est l'archétype du dialectophone d'origine. Mais c'est aussi le schéma de l'enfant arrivé en France et n'ayant jamais bénéficié d'une scolarisation dans sa langue d'origine, à l'instar des enfants algériens ou marocains qui ont quitté leurs pays d'origines pour vivre en Belgique et en France surtout.

SIXIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
Orale	+	+	orale		
Ecrite	+	+	écrite	+	

C'est le cas typique du "bilinguisme de l'intellectuel": capable de lire dans la langue cible, il n'est pas doté de la compétence de compréhension orale. De même que pour le deuxième cas, Haugen ne considère pas cette situation comme étant bilingue.

SEPTIÈME CAS :

	compréhension	production		compréhension	production
orale	+	+	orale	(+)	
écrite	+	+	écrite	+	+

C'est le schéma type de l'individu "bilingue scolaire". Après des années d'étude d'une LV1 au collège et au lycée, il lit avec aisance, est capable d'écrire dans la langue étudiée, mais réalise, par exemple à l'occasion d'un voyage, qu'il est incapable de s'exprimer spontanément dans cette langue, parfois même qu'il a du mal à comprendre ce que les "autochtones" lui disent.

Comme annoncé, la typologie ci-dessus ne se veut pas un inventaire exhaustif de toutes les situations possibles, mais une illustration des configurations les plus souvent rencontrées. Dans le paragraphe suivant, nous insisterons sur le fait qu'une langue n'est jamais "neutre". La confrontation des valeurs liées aux deux langues en présence mettra en évidence des

éléments "facilitateurs" ou au contraire des "freins" pour le bilinguisme.

2. Prestige ou importance des langues

Nous emprunterons à Spolsky (1989) le "florilège" d'assertions suivant (le numéro renvoie au numéro de la condition attribué par Spolsky)[9] :

34. La proximité de deux langues est un élément facilitateur.
35. Lorsque deux langues ont des structures communes, le passage de l'une à l'autre est facilité.
36. Condition réciproque : la distance entre deux langues est un frein.
42. L'apprentissage d'une langue est motivé par le nombre de personnes qui la pratiquent.
45. Une langue officielle ou reconnue est préférée.
47. La préférence va vers une langue de grande tradition.

48. Condition de convergence linguistique :
    La préférence d'une langue existe si :
    a) il y a désir d'être reconnu de ceux qui la pratiquent.
    b) la communication avec ce groupe est valorisée.
    c) il y a nécessité de communiquer et le groupe ne parle pas votre langue.
    d) encouragements de la part des personnes qui la pratiquent.

49. Condition converse :

    "Il préfère ne pas apprendre une langue si :
    a) il veut affirmer son appartenance à une communauté.
    b) il veut se démarquer du groupe parlant cette langue.
    c) il veut que les autres apprennent sa langue."

De ces assertions nous extrairons deux catégories de "valeurs" d'une langue. La première est de l'ordre de la communication, la seconde de celui des représentations.

2.1. Valeur de communication :

Une langue est principalement un outil de communication. Dans cet esprit, les langues évoquées ci-dessous pour illustrer le propos n'occupent pas un statut identique : le français et l'arabe sont des langues de départ (ou L1) alors que les autres sont qualifiées de langue cible (ou L2).

· Le français / l'arabe

Le français, comme l'arabe, est la langue "de tous". Ce statut leur confère une valeur très forte. A l'échelon international, cette universalité serait bien entendu plus réduite pour les deux.

· L'anglais

Le même raisonnement peut être fait pour l'anglais qui bénéficie dans ce domaine de

[9] SPOLSKY. B, *Conditions for second language learning*, Oxford University Press 1989.

son statut de "langue universelle". Son cosmopolitisme géographique, la tendance générale à "l'anglicisation" de plusieurs domaines des loisirs occidentaux (musique, informatique...) sont autant de facteurs permettant d'asseoir l'importance de cette langue.

· L'allemand

L'allemand profite du statut de "langue du voisin". Notons aussi que c'est la langue étrangère la plus généralement maîtrisée localement. Sa présence dans les media (édition bilingue des Dernières Nouvelles d'Alsace, multitude des chaînes de télévision en allemand pouvant être captées par tout le monde) facilite d'évidence les possibilités d'apprentissage ou de renforcement de cette langue dans le cadre extra-scolaire.

· L'espagnol

Pour l'espagnol, la position est plus nuancée. Les locuteurs sont souvent conscients de son statut de langue internationale. Ce statut est réel, mais il n'est pas perçu de façon évidente car doté d'une connotation négative : c'est une langue liée en France à une immigration (ancienne) qui s'est opérée pour des raisons économiques.

· L'italien

L'italien est une langue plus minoritaire, donc dotée d'un statut "communicatif" plus restreint. Le phénomène de proximité linguistique permet cependant aux élèves de faire de rapides progrès dans cette langue.

2.2. Valeurs liées aux représentations

La subjectivité est ici dominante. Mais si cet aspect des langues est des plus controverse, il n'en est pas moins vrai que ces incidences sont loin d'être négligeables et déterminent des attitudes collectives et individuelles difficiles à ignorer.

· Le français / l'arabe

Une confusion entre le pays et la langue est ici évidente, d'autant plus que l'observation est située sur le territoire national. "La France, pays des libertés, des droits de l'homme, de la laïcité", telles sont les représentations associées par confusion avec la langue. Toujours est-il que ces "lettres de noblesse" déterminent un attrait, un respect, voire un amour de cette langue. Mais ce facteur positif a son revers. M. Sachot souligne le hiatus existant entre le principe de laïcité et le système scolaire français (dans lequel s'inscrivent sans conteste les sections internationales). Pour lui, le système français correspond à un archétype de type sémitique, christianisé puis sécularisé. Hagège (1996) souligne le lien étroit toujours affirmé en France entre la langue de la nation et le système scolaire. Les deux points précédents permettent de suggérer une incompréhension pouvant se développer vis-à-vis du système scolaire, et, par amalgame, de la langue. Cette incompréhension est, à nos yeux, un obstacle non négligeable pour l'apprentissage du français par les élèves étrangers.

Une deuxième représentation de la langue française réside en son aspect prestigieux. Traditionnellement, c'est la langue de l'élite, celle des cours royales d'Europe. Cette représentation est présente même pour les classes "laborieuses" en Grande-Bretagne, qui perçoivent comme pédante l'utilisation de mots français ou leur prononciation "à la française".

Les choses sont différemment conçues pour l'arabe car, une représentation est étroitement liée à cette langue c'est son aspect religieux qui connote tout ce qu'elle véhicule de sens dans des représentations collectives et des variations individuelles ; l'arabe, une des langues sémitiques les plus répandues, parlée du Maroc à l'Irak.

Les musulmans tiennent l'arabe écrit pour sacré, car c'est dans cette langue que le Coran a été révélé. Avec l'extension des empires arabes à partir du VIIe siècle, l'arabe est devenu, dans ses différentes formes dialectales, l'une des principales langues véhiculaires du monde, l'arabe écrit, ou littéraire, restant toutefois la langue religieuse. L'arabe est aujourd'hui la langue maternelle d'environ cent cinquante millions de locuteurs et est utilisée comme seconde langue par plusieurs millions de personnes, alors afin de sauvegarder une grande partie de l'histoire humaine de nombreux systèmes scolaires prennent l'apprentissage de l'arabe en priorité.

· L'anglais

L'universalité de la langue devient ici conscience de son utilité. Poussant le raisonnement plus loin, l'on peut soutenir que ce caractère d'incontournabilité peut être un revers à l'attrait de la langue. Hagège (1996) semble illustrer cette "anglophobie" en la déconseillant avec insistance pour l'apprentissage précoce (puisque selon cet auteur, l'élève sera forcément amené à l'apprendre à moment donné). Cette position semble cependant rare, et, généralement, le caractère universel et neutre de cette langue semble primer.

· L'allemand

Bien que d'une grande tradition intellectuelle, la connotation que nous retiendrons de préférence est celle de la réussite économique de ce pays. Le même raisonnement que pour le français peut être tenu : l'image d'un pays déteint sur la langue. Efficacité, rigueur, réussite par le travail, telles sont les caractéristiques que l'on attribue souvent de façon subjective, répétons-le, à ce pays et donc, par contagion, à la langue.

· L'espagnol

Comme pour l'anglais, un caractère d'utilité et de neutralité semble primer. L'époque des "conquistadores" est bien révolue, les émigrations économiques des espagnols vers d'autres pays d'Europe aussi. Notons cependant un léger "trouble" quant aux représentations économiques, et ce sous deux aspects. La connotation de "pauvreté", déjà esquissée plus haut est bien plus présente pour les américains (des Etats-Unis) pour qui "hispanophone" se conjugue avec "émigré défavorisé". C'est ainsi qu'en reliant deux caractéristiques, l'une statistique et l'autre économique, une certaine dévalorisation pourrait être attachée à cette langue.

· L'italien

Comme pour l'espagnol, deux types de valeurs concernant les représentations peuvent être énoncés. La première est d'ordre esthétique, donc subjective. L'italien est d'habitude considéré comme étant une "belle langue", ce qui est incontestablement un élément motivant. De plus, l'art y est souvent relié (architecture, musique, peinture). La deuxième provient du fait même de sa rareté. Un objet rare est précieux, donc a de la valeur. Ce raisonnement, des plus contestables certes, semble cependant avéré.

De ces deux types de représentations confrontées aux langues en présence, nous

retiendrons que des facteurs subjectifs prendront leur importance dans l'entrée dans une nouvelle langue. A côté de ces valeurs des langues, dans un sens presque mercantile, il existe des données culturelles plus objectives attachées à une langue (ou à un pays, la limite n'étant pas toujours aisée à définir). Le passage suivant leur est consacré.

3. La dimension culturelle

Partiellement amorcée précédemment au travers des représentations, la dimension culturelle d'une langue est véhiculée dans l'inconscient de chaque locuteur. Nous nous efforcerons ici d'extraire les composantes communes aux langues en présence. Les notions de culture et de langue aboutissent naturellement à celles de bilinguisme et de biculturalisme, avec toutes les ambiguïtés liées à ces termes. Ceci étant, apprendre une langue implique une dimension culturelle indéniable. Nous tenterons à présent d'énoncer les éléments culturels communs aux langues évoquées.

Les langues en présence renvoient à des systèmes scolaires, certes différents, mais dont le corollaire est l'existence d'une *tradition écrite.* La deuxième caractéristique commune est l'existence de *"valeurs occidentales"*, (même pour l'arabe qui importe de l'occident en ce qui concerne quelques valeurs) que nous énoncerions ainsi :

a) existence de *principes moraux* communs,
b) existence de *conventions sociales* suffisamment proches pour être dans l'ensemble comprises par l'interlocuteur,
c) existence d'une tendance à l'émergence d'un *mode de vie* comparable dans le domaine de la cellule familiale, des habitudes vestimentaires, alimentaires et de loisirs,
d) toutes les langues considérées sont soit reconnues, soit officielles. Aucune d'entre elles n'est dévalorisée.

Notons que le bilinguisme ou même le multilinguisme dans les cas qui précèdent sont des éléments qui facilite la traduction, sauf pour l'arabe qui est exceptionnellement très difficile ou même impossible car il ne partage pas complètement les mêmes valeurs citées ci-dessus surtout pour l'arabe coranique qui est totalement différente, et en marge de ces remarques, notons que toutes les langues considérées (sauf l'arabe bien sûr) utilisent un alphabet latin, ce qui crée une proximité "visible" entre le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, et crée l'écart entre ces langues et l'arabe, ce clivage crée à son tour l'intraduisibilité entre elles.

4. Le facteur temps

Le premier élément que nous considérerons dans l'apprentissage de ces langues est l'âge d'entrée dans une nouvelle langue. Ses incidences sont psychologiques et physiologiques. Le deuxième aspect sera la durée d'exposition à la nouvelle langue. Que ce soit en comparaison avec la langue initiale ou en termes absolus, ce "temps d'exposition" déterminera un aspect qualitatif et quantitatif des capacités ainsi que l'émergence d'attitudes et de valeurs nouvelles.

4.1 L'âge d'entrée dans la langue

Les tableaux de compétences linguistiques figurant au paragraphe 1.2 n'ont pas la même pertinence suivant l'âge de l'enfant. Il n'apprendra pas de manière semblable selon qu'il

domine déjà les mécanismes de la lecture ou non. Cette entrée dans une nouvelle langue, pour le jeune enfant, sera également liée à une condition de possibilité que nous résumerons de la manière suivante : "*Soit l'enfant est soumis au bilinguisme naturel et familial dès sa naissance, cas auquel l'on constatera simplement des périodes conjoncturelles de préférences pour l'une ou l'autre langue, soit il aura "construit son langage" avant d'amorcer l'apprentissage d'une nouvelle langue*".

En d'autres termes, il existe une période critique durant laquelle l'apprentissage d'une langue seconde est des plus hasardeux. Nous la situerions entre deux et quatre ans, sans pour autant ériger cette constatation empirique en règle, car la complexité des facteurs en présence impose une analyse individuelle de chaque situation. Hagège (1996) développe entre autres une approche physiologique pour convaincre de l'utilité d'un apprentissage précoce des langues. Cet auteur soutient que vers onze ans l'absence de stimuli sonores nouveaux conduit à "une sclérose des synapses". Ceci le conduit à proposer l'introduction d'une langue vivante dès la grande section de maternelle.

Plutôt qu'une approche limitée à la physiologie, nous évoquerons la recherche de Patkowski qui distingue les groupes d'apprenants post- ou pré pubertaires. Cette thèse est de portée plus générale, car incluant tous les facteurs d'inhibition liés à l'adolescence là où Hagège soutient une causalité unique pour l'acquisition "tardive" d'une seconde langue. Cette approche est également plus pertinente pour les élèves des collèges (apprentissage d'une LV1 ou LV2).

4.2. Observation de la durée

Il est impossible de dissocier durée et évolution des capacités, cela semble acquis. Notre remarque concernera plus précisément cette évolution qui est rarement linéaire. Nous entendrons par là que les progrès ne sont pas proportionnels au temps, ni même que sur une période donnée l'exposition à une langue soit forcément "positive". L'effet de "choc culturel, s'accompagne d'une évolution que nous comparerions à une pulsation car faite de phases d'expansions (progrès) et de contractions (stagnations ou régressions). Confronté à la typologie des bilinguismes énoncée par Lambert (1975), il est intéressant d'émettre l'hypothèse suivante :

> "*Il n'y a pas forcément de bilinguismes additifs ou soustractifs par nature, mais le processus d'accès à la bilingualité passe généralement par des phases correspondant à des périodes soustractives alternant avec des périodes additives.*"

Une seconde énonciation de ce point serait :

> "*La bilingualité est un processus au cours duquel alternent des phases créditrices et des phases débitrices. Définir une bilingualité en terme d'additive ou de soustractive revient à occulter l'élément temporel de l'acquisition des langues.*"

Cette hypothèse est des plus séduisantes, car elle remet en cause les déterminations sociales énoncées principalement par Schumann (1978). En effet, si, comme nous l'avons suggéré, l'individu a tendance à se conformer au milieu social ambiant, si ce dernier n'est pas trop impénétrable, les phénomènes de "pidginisation" seraient réversibles par action sur les facteurs sociologiques. Cette hypothèse se vérifierait dans le processus d'intégration des

populations immigrées : plus leur intégration sociale progresserait, plus leurs capacités langagières pourraient s'améliorer.

Partant de la spécificité des langues en tant que matières d'enseignement, car elles ne se limitent pas à cette "abstraction", mais sont bien de nouvelles manières de communiquer et de penser proposées à l'apprenant, les facteurs évoqués ci-dessus permettent une approche "clinique" de la problématique de l'enseignement des langues vivantes et la lecture des textes traduits. Les obstacles rencontrés, les réticences et les hermétismes sont-ils liés à un déficit de compétences dans la langue initiale, ou à une mauvaise traduction due à un manque de maîtrise de la langue cible, l'arabe (surtout lorsqu'il n'est pas la langue maternelle, ce qui est un cas de plus en plus fréquent chez les traducteurs du Coran) ? Il s'agit ici d'une première hypothèse ou direction de réflexion.

S'agit-il, et ce serait là une seconde hypothèse, d'une difficulté liée aux représentations de la langue proposée? Dans ce cas, une réflexion sur la considération dont jouissent les langues en présence devient un facteur très puissant. S'agit-il encore d'un problème temporel : est-ce le moment opportun pour apprendre une nouvelle langue ? Nous sommes pour cette troisième hypothèse dans le domaine de la psychologie du développement de l'apprenant. Il est bien entendu nécessaire de relier ces directions au champ de la didactique et de la méthodologie. Sans négliger la dimension sociale inhérente, ces champs devraient, dans le cas d'enfants vivant en milieu parental bilingue, induire des procédures scolaires adaptées.

Ces quelques directions suggérées n'apporteront certes pas de réponse, mais permettront un autre point de vue : la prise en compte de la dyade langue initiale et langue cible autorisera l'apport de théories et de domaines multiples. Il est nécessaire, dans cette perspective, de considérer l'enfant non comme un être neutre, mais comme ayant souvent déjà des compétences bilingues. Celles-ci semblent généralement peu prises en compte dans les systèmes scolaires actuels, tributaires d'un programme fixe.

Cette analyse de concept du bilinguisme en général et spécialement du traducteur, nous permet d'appliquer ces principes sur la vie de Jacques Berque étant traducteur de la version du Coran objet de notre étude. La naissance de Berque en Algérie est la preuve de son appartenance et sa connaissance de l'arabe, d'abord familier des pays arabes du Golfe à l'Atlantique, sociologue spécialiste des pays arabes. Sa connaissance de l'arabe dépasse la langue vers les représentations, il est l'auteur d'une vingtaine de livres dont la majorité analyse minutieusement des représentations arabes à l'instar de : Le Maghreb entre deux guerres, L'Egypte impérialisme et révolution, L'orient second, Langage arabe du présent, Les Arabes, L'intérieur du Maghreb, De l'Euphrate à l'Atlas, Les dix grandes odes arabes de l'Anti-Islam, il va jusqu'à traduire le Coran dans son Essai de traduction du Coran, suivi d'une étude exégétique.

Dans une application de la typologie du bilinguisme de Berque, on peut proposer le type de bilinguisme total selon Bloomfield, où l'individu maîtrise toutes les compétences dans les deux langues, cette situation optimale ne représente que les compétence linguistiques, comme l'indique le tableau suivant :

	compréhension	production		compréhension	Production
Orale	+	+	orale	+	+
Ecrite	+	+	écrite	+	+

Le problème des traducteurs en général, ne se pose pas dans ce niveau (même si c'est le cas parfois), mais il se pose dans le niveau de l'imaginaire, des représentations collectives et des variations individuelles mais qui restent significatives pour l'ensemble de la communauté linguistique, cela échappe parfois même pour le natif de la même langue, c'est-à-dire pour le Coran ou encore les textes littéraires, même celui qui ne possède que l'arabe comme langue maternelle et unique peut avoir des difficultés dans l'interprétation du sens voulu, c'est ce que les linguistes appellent l'intuition linguistique. C'est ce qu'un sujet parlant peut estimer comme juste ou faux, grammatical ou agrammatical,…dans sa langue maternelle.

6-Le Coran :

Le Coran, texte sacré fondateur de l'islam. Le nom arabe al-Qur'an désigne quelque chose qui est « lu » ou « récité ». Ce pourrait être la forme arabisée d'un mot syriaque. Il est appliqué au livre qui contient ce que les musulmans tiennent pour une série de révélations faites par Allah (Dieu) à Mohamed pendant ses années de prophétie à La Mecque et à Médine, au cours des premières décennies du VII^{e} siècle.

La révélation fut faite en arabe et, selon les musulmans, par l'ange Gabriel (Jibra'il). Dans la tradition, les révélations que Mohamed livrait à ses disciples auraient été retenues par cœur ou parfois notées sur des supports divers comme des feuilles de palmier, des fragments d'os ou des peaux d'animaux. Après la mort de Mohamed en 632, ses disciples décidèrent de rassembler l'ensemble des révélations, qui furent finalement réunies pour constituer le Coran tel que nous le connaissons, vers 650, sous le califat d'Uthman. L'arabe littéral indique habituellement les consonnes sans les voyelles, et la tradition veut que les voyelles (les signes diacritiques) aient été ajoutées plus tard. Au IV^{e} siècle de l'hégire (X^{e} siècle de notre ère) divers systèmes de « lecture » (ou ajout de voyelles) du texte initial consonantique étaient possibles ; sept d'entre eux furent reconnus d'égale valeur.

Le Coran est divisé en 114 chapitres (sourates) portant chacun un titre différent. Ces sourates sont divisées en versets *(ayat)*. La division en versets est postérieure à la division en sourates. Les sourates ne sont pas classées selon l'ordre dans lequel elles auraient été révélées à Mohamed, mais en fonction de leur longueur. Le chapitre 2 (la vache) est le plus long, avec 286 versets dans l'édition la plus courante, tandis que le chapitre 114 (Les hommes), avec 6 versets, est le plus court.

La langue du Coran se distingue des autres formes d'arabe. C'est un mélange de prose et de poésie sans mètre. Le style est allusif et elliptique et la grammaire ainsi que le vocabulaire sont souvent difficiles. Comme de nombreux textes sacrés, il se prête à différentes interprétations. L'apprentissage par cœur de l'ensemble du texte sacré par le croyant va de pair avec une tradition d'interprétation. Il a toujours été considéré comme l'exemple d'arabe le plus parfait, qu'aucune production humaine ne saurait égaler.

Par son contenu, c'est principalement un ensemble de recommandations et commandements éthiques, d'avertissements à propos du dernier jour et du jugement final à venir, de récits sur des prophètes antérieurs à Mohamed et des personnes vers lesquelles ils ont été envoyés, enfin de règles concernant la vie religieuse, la pratique cultuelle et des thèmes comme le mariage, le divorce et les héritages. Son message fondamental est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, qui seul doit être servi par un culte et un

comportement en accord avec les préceptes du Coran. Ce Dieu est miséricordieux et omnipotent. Il n'a cessé d'appeler l'humanité à le vénérer par la voix de plusieurs prophètes qu'il a envoyés. Ces prophètes, parmi lesquels figure Jésus, ont été sans arrêt rejetés par des peuples impies que Dieu a pour cette raison châtiés. Les grands thèmes du Coran et nombre des récits qui les illustrent se situent dans la continuité des textes sacrés juifs et chrétiens mais sont développés d'une manière différente. De nombreux détails des récits concernant les prophètes antérieurs sont plus proches des versions des apocryphes juifs et chrétiens, et autres écrits semblables que des versions bibliques.

.CHAPITRE DEUXIEME.

La traduction, est-elle possible ?

1-Les problèmes théoriques de la traduction :

Bien des auteurs, notamment Coseriu, Guiraud, Spa, Weinreich, Stati, estiment qu' « un seul sens lexical de langue correspond à de très nombreux, voire à une infinité de variantes de parole » (Stati, 1979), « …le nombre des contextes étant infini, la polysémie est elle aussi infinie, conséquence intenable pour la sémantique ».Voyons l'exemple suivant, qui indique la polysémie et qui se pose comme le problème le plus sensible dans la traduction :

Une langue difficile (= à apprendre)
Un texte difficile (= à comprendre)
Une personne difficile (= à supporter ou à satisfaire)
Un enfant difficile (= à élever)
Une vie difficile (= à vivre)

Ici le contenu de « difficile », diffère-t-il véritablement selon ces occurrences ? Les contenus implicites mentionnés entre parenthèses ne lui sont pas liés directement, mais le sont au contenu du nom dont il est l'épithète. On note en effet les afférences :
« Enfant »→/éducation / ; « Texte »→/compréhension/.

D'ailleurs pour la sémantique moderne, le sens d'un texte n'est plus seulement accessible à l'intuition : il peut se décrire rationnellement. L'analyse reconnaît d'abord dans chaque mot des composants élémentaires propre à la langue, que le contexte et la situation de communication convoquent ou virtualisent.

Paradoxalement, cette microsémantique (qui prend en considération le mot) permet aussi de fonder la sémantique textuelle. Si bien qu'en deçà comme au-delà de la prétendue limite de la phrase se met à l'œuvre une théorie descriptive unifiée. De manière cohérente, elle permet de rendre compte de questions éparses léguées par les traditions de la logique, de la rhétorique, de l'exégèse ou de la critique littéraire : métaphore, double sens, hypallage, tautologie, contradiction, thème et topos et autres.

Toutefois le sens du texte n'est pas donné, mais construit par des stratégies de lecture. Donc, il faut connaître et mesurer deux types de stratégies qui posent plus de difficulté et qui font parfois l'obstacle à la compréhension même du contenu sémantique : qui est en fait le problème de pluralité de sens :

1-1-Les théories du double sens :

En ce qui concerne les énoncés et les textes, l'allégorie nous parait avoir été le concept central de la réflexion occidentale sur la duplicité du sens. Elle garde encore aujourd'hui le statut de concept descriptif. Fontanier la définissait ainsi : « Elle consiste dans une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucune espèce de voile ». Retenons ces trois thèses :

I. Une proposition peut avoir un double sens ;
II. le premier voile le second ;

III. le second est le principal.

Le double sens est souvent posé en priorité sur d'autres problèmes qui se posent et qui s'imposent contre la compréhension des énoncés et des textes, posé par, presque, toutes les disciplines qui s'intéressent au signe et au sens, on reprend ici comment le double sens peut être négativement perçu dans deux domaines différents, le premier religieux et spirituel, le deuxième concerne la production du sens de la psychanalyse à la sémiotique :

A. -Le double sens dans l'exégèse : Origène interprète l'Ecriture selon trois sens, littéral, moral et spirituel, qui correspondent chez l'homme, au corps, à l'âme et à l'esprit. Mais il généralise à toutes les Ecritures ce dédoublement du sens, dans la préface de son Traité des principes : « Les Ecritures ont été rédigées par l'action de l'esprit de Dieu et n'ont pas seulement pour sens celui qui apparaît clairement, mais aussi un autre qui échappe à la plupart, Ce qui est décrit est la figure de certains mystères et l'image des réalités divines. À ce sujet, toute l'Eglise est unanime : toute la loi est spirituelle, cependant ce qui signifie spirituellement la loi n'est pas connu de tous, mais de ceux-là qui ont reçu la grâce du Saint-Esprit dans la parole de sagesse et de connaissance ». Le sens spirituel est dit aussi figuré, comme en témoigne par exemple cette mise en garde de Saint Augustin : « Il faut tout d'abord se garder de prendre à la lettre une expression figurée ». C'est à quoi se rapporte le mot de l'Apôtre : « La lettre tue et l'esprit vivifie ». Par ailleurs Augustin corrèle aussi l'opposition littéral / spirituel à l'opposition visible / invisible ou encore lisible / illisible, quand il pose cette question rhétorique : « Pourquoi l'Esprit saint introduit-il certaines déclarations qui, appliquées au monde visible, semblent absurdes, si ce n'est pour nous contraindre, ne pouvant pas les entendre à la lettre, à en rechercher le sens spirituel ? » (cité par Todorov). Ces corrélations nous éclairent utilement les présupposés philosophiques de cette théorie du double sens.
B. -De la psychanalyse à la sémiotique : Pourquoi les exégètes ont eu besoin de recourir à la distinction littéral / spirituel, quelles conséquences suivent, pour le croyant, de cette duplicité du sens, pourquoi la révélation demeure voilée par le sens littéral, nous n'épiloguerons pas là-dessus. La limitation au nombre fixe de deux sens fondamentaux parait liée au magistère dogmatique de l'Eglise. Dans la tradition musulmane, il en va quelque peu différemment. Si la distinction entre sens exotérique et sens ésotérique demeure, le sens ésotérique se divise à son tour en sept sens « à l'image des sphères célestes emboîtées les unes dans les autres », énonce un hadith fondamental pour le chiisme et le soufisme. Nous entendons seulement montrer que les principes de cette théorie du double sens demeurent à l'œuvre dans les disciplines contemporaines qui affrontent le problème de l'interprétation, au premier rang desquelles la psychanalyse, la sémiotique, et bien évidemment l'exégèse.

Bien entendu, chez les modernes, la terminologie ne connaît pas moins de variation que chez les anciens. Le sens littéral dit aussi premier, apparent, manifeste ; le sens spirituel perd ce nom pour devenir latent, profond, fondamental, etc. Mais leur distinction continue de jouer un rôle crucial, comme aussi les thèses subsidiaires que le sens second est voilé, et qu'il possède une supériorité d'ordre aléthique à l'égard du premier. Voyons ce qu'il en est chez Freud et chez Greimas, en poursuivant d'autre façon le rapprochement esquissé par Ricœur dans son étude sur le problème du double sens considéré comme problème herméneutique et comme problème sémantique. Dans « Sémantique structurale », Greimas discute la distinction freudienne entre sens manifeste et sens latent, qu'il conçoit comme des plans du texte. Voyons ce qu'il substitue à l'opposition freudienne : « Si, cependant, il paraissait utile

de rendre plus tranchée, par une insistance terminologique, l'opposition entre les deux isotopies simultanées du discours, ce sont les termes de texte et de métatexte, que proposerions, comme moins compromettants que ceux de plan manifeste et plan latent (…) de ce point de vue, le texte onirique apparaît au rêveur à la fois comme lisible et insolite, tandis que le métatexte, lui, reste illisible, mais paraîtra sensé à la suite de son analyse lecture ». Donc on peut résumer :

- Le double sens est dénommé double isotopie ;
- L'un des sens (le texte) est immédiatement accessible, alors que l'autre (le métatexte) nécessite une analyse.

Deux thèses essentielles de l'allégorisme sont ainsi maintenues : il y a deux sens (ou deux types de sens) ; et ils sont inégalement accessibles. Benveniste, à son tour, notait à propos de l'analyse précédente de Freud : « J'ai essayé d'indiquer une analogie entre le langage de l'inconscient et ce que nous appelons les grandes unités, un discours tout entier, un poème tout entier, auxquels on peut trouver un sens souvent très éloigné du sens latéral. Vous pouvez écrire une lettre dont le sens profond sera exactement le contraire de ce que les mots ont l'air de signifier. C'est ainsi qu'opère la signification à l'intérieur du rêve (…) Vous avez là de la rhétorique, c'est-à-dire un sens second, différent du sens littéral et agissant sur l'affectivité ».

2-La théorie de la métaphore :

La théorie de la métaphore entretient des rapports étroits avec l'allégorisme. Augustin estimait que la connaissance des métaphores est fort utile à l'exégète ; mieux, Chydenius lie explicitement l'allégorisme médiéval à la métaphore ; Fontanier définit l' « allégorisme » comme « métaphore filée ». Ricœur lie pour sa part la métaphore à la théorie du double sens ; enfin, conformément à leur version de cette théorie, Greimas et Courtés font de la métaphore un connecteur entre l'isotopie figurative et l'isotopie thématique.

Quelques réserves paraissent toutefois nécessaires sur l'abus –et même l'usage- du concept de métaphore ; certaines concordent bien entendu avec celles que nous avons formulée à l'égard des théories du double sens. Les recherches contemporaines sur la métaphore relèvent certes d'une rhétorique restreinte (métaphore / métonymie), comme la notait G. Genette. Or, tout autant que leur caractère restreint, leur caractère rhétorique demande réflexion. En effet, les notions rhétoriques ont été produites par des théories linguistiques depuis longtemps disparues: on ne peut donc les réutiliser de manière non critique, encore moins les utiliser pour fonder une sémantique, textuelle ou non. Au contraire, il revient à la sémantique de discerner les notions qui dans la rhétorique conservent aujourd'hui un noyau rationnel, pour les redéfinir au sein d'une problématique nouvelle.

D'ailleurs, cette théorie est étroitement liée à une linguistique du mot, sans nier la réalité –très discutée- du mot, reconnaissons que cette unité n'est pas simple : son contenu peut être constituer d'un ou de plusieurs sémèmes. Mieux vaudrait prendre pour base de réflexion le morphème, dont le contenu –dans un contexte univoque- consiste en un seul sémème. François Rastier explique que dans le célèbre exemple métaphorique « les femmes sont des fleurs », la métaphore est établie à strictement parler entre le contenu des morphèmes femme et fleur, plutôt qu'entre celui des mots femmes et fleurs.

Ce qu'on a illustré à propos du double sens, la métaphore (à l'instar de toute la rhétorique), n'est en vérité qu'un aperçu sur ce qui peut rendre la compréhension, l'interprétation, et la traduction difficiles voire même impossibles.

2-L'impossibilité de traduire :

Devant la prolifération des mauvaises traductions, faites par d'honorables linguistes et même traducteurs, et en pensant au paradoxe de l'activité traduisante ; des littéraires à fin de protéger leurs productions, ils luttent –contre- la traduction, car ils pensaient qu'on ne devrait pas traduire, à l'instar de Du Bellay, en 1549. Mounin, dans Les Belles Infidèles (1955) ouvre à nouveau ce débat, et reprend les trois arguments avancés par le poète :

a) Les traductions sont de mauvaise qualité, parfois faites par une personne qui n'a qu'une connaissance indirecte de l'original ;
b) La traduction a souvent été un produit de remplacement, le prolongement artificiel d'une littérature étrangère servant de modèle, comme le latin et le grec en Europe ; mais elle empêchait la langue vernaculaire de produire une littérature nationale et originale (d'où le titre de Du Bellay : Défense et illustration de la langue française) ;
c) « les vrais moyens du style, de l'éloquence et de la poésie » échappent à la traduction, car ils sont intraduisibles dans une certaine mesure.

C'est donc la dimension essentielle du langage, sa poésie, que la traduction et le traducteur ne peuvent rendre. Ladmiral, par contre, estime que seul, le troisième argument, qui est important car il s'applique sur les textes littéraires, contrairement aux textes scientifiques qui peuvent être bien traduits. Nous suivons les pas de Ladmiral dans notre jugement concernant ces trois arguments, le troisième seul qui est pertinent, car seul peut répondre à ce que nous avons déjà posé sur l'intraduisibilité de textes sacrés.

En fait, le problème théorique sur l'impossibilité de traduire se réduit à la vielle antinomie : science (traduisible) et poésie (intraduisible), fond (information) et forme (esthétique). Il s'agit là de deux conceptions différentes, de deux modèles d'expression spécifiques, la science englobant tout savoir précis et facilement identifiable, la poésie ressortissant à l'ineffable. Le problème qui se pose au traducteur est de distinguer ce qui relève de la langue de ce qui relève de la poésie (mais même dans ce cas, il y a polémique : certains théoriciens modernes ne cherchent plus à imposer la fidélité esthétique musicale, pourtant longtemps défendue par Valéry, par exemple). Ladmiral conclut en disant que la tâche du traducteur est d'identifier les moyens mis en œuvre. Certains littérateurs, par contre, sont partisans de la littérarité. G. D'Annunzio entend conserver le caractère original de la langue source et définit la traduction comme « une manière plus ou moins ingénieuse de mettre le lecteur en état de divination » (cité par F. Vermeulen).

Nabokov affirme que tout texte qui ne sent pas la traduction sera forcément inexacte lorsqu'on l'examinera de près, ce qui l'amène à affirmer son idéal de –traduction littéral- . Selon lui, la traduction n'est pas question de rendre le texte cible plus facilement lisible, plus agréable au lecteur, mais c'est surtout question d'exactitude qu'on doit placer au-dessus de la direction, du rythme, et de la grammaire, autrement dit au-dessus de la forme, ce qui parait infidèle pour le sens même car la forme est sens, dans la mesure où la rhétorique est porteuse

de sens autre que sa structure profonde (énoncé de base) signifie par exemple, et la répartition des figures de style en figures de pensée et figures du double langage … l'indique. Nabokov semble opter pour une traduction à but didactique ce qui limite, et en quelque sorte, paralyse le fonctionnement de cette activité vitale pour la production et la transmission des textes. D'ailleurs son pessimisme l'amène plus loin encore, il estime que traduire c'est – profaner les morts-. Saint Jérôme pensait qu'une langue ne peut être le miroir fidèle d'une autre qui n'a pas la même structure. Le problème de la littérarité, est donc vieux comme le monde. Il se peut d'ailleurs qu'il plonge ses racines dans le tabou religieux. En effet les textes les plus souvent traduits, et les plus importants autrefois sont les livres sacrés, et il est certain que la parole de Dieu, étant par définition parfaite, ne peut être reproduite de façon satisfaisante.

Ce caractère impossible de la traduction n'est évoqué que par des littérateurs. Certains linguistes (comme Bloomfield) considèrent que, la vraie communication étant impossible, la traduction est elle aussi impossible. L'école saussurienne niait la possibilité de la traduction au nom de la valeur, tout en réintroduisant la convergence entre les langues par le biais des Universaux, qui représentent l'expérience commune à tous les hommes. La sémantique, une discipline considérée comme la plus féconde en ce qui concerne la traduction, a longtemps été tenue pour discutable et non scientifique par certains linguistes. G Mounin, dans sa thèse, fait l'inventaire des objections élevées par la linguistique, qui déclare la traduction impossible. Parmi les obstacles linguistiques à la communication, il cite notamment :

a. Une vision du monde différente (par exemple, pour un Esquimau le chien est un animal utile ; pour un Perse, il est sacré ; pour un Arabe, il est méprisable ; pour un Européen c'est un fidèle compagnon) ;
b. une logique syntaxique propre (par exemple le français considère le déplacement dans l'espace : traverser le fleuve à la nage, alors que l'anglais examine la façon dont se fait ce déplacement : to swim across the river) ; ce fait, est aussi remarquable entre l'arabe et le français, une phrase est construite ainsi en français : phrase = sujet + prédicat, alors que c'est tout à fait l'inverse en arabe dans sa logique syntaxique ;
c. En ce qui concerne le lexique, le champ lexico-sémantique varie beaucoup d'une langue à une autre (ainsi il y a deux cents mots en espagnol en Argentine pour décrire le pelage d'un cheval, contre douze en français ; toute traduction entraînera une perte ou entropie) ;
d. toujours pour le lexique, le vocabulaire n'est pas toujours systématique, car sa structuration est conditionnée par des éléments non linguistiques (par exemple les bâtiments son classes tantôt suivant leur fonction : loge, château, tantôt suivant leur état : masure, palais, tantôt suivant un caractère géographique : isba, igloo…).

Cependant, la pratique traduisante (sont les traducteurs qui le disent) montre que ce mythe de l'intraduisibilité est un faux problème en ce qui concerne les textes à but précis (juridique, scientifique). En examinant des textes d'ethnologie (donc décrivant des cultures très différentes, ce qui suppose des termes très différents) Mounin estime que, une fois éliminés les emprunts et les citations de coquetterie littéraire, il reste environ 0.2% de mots intraduisibles, dont la plupart est expliqué dans le texte ; mais il n'a certainement pas pris l'emprunt et ce qu'il a appelé coquetterie littéraire en valeur sémantique parfois plus que le reste du texte. Et le traducteur même doit s'effacer devant le texte qu'il traduit. Il doit donc éviter l'écueil de la traduction impressionniste, technique par laquelle il déforme la pensée de

l'auteur en lui imposant sa propre vision. Selon Mounin, le traducteur doit être un verre neutre. Il doit aussi éviter l'écueil de la traduction didactique, qui sclérose en détournant la traduction de son but soit parce qu'elle se considère alors comme une fin en soi, une œuvre esthétique pure, selon la théorie esthétisante de Benedetto Croce, soit parce qu'elle devient un moyen pédagogique d'enseignement linguistique. Or la langue doit être entièrement acquise avant d'aborder la traduction, même si l'on considère généralement avec Gide (Lettre à André Thérive) que la langue la plus importante est la langue première (ou la langue de base). Surtout, le traducteur doit respecter les **choix** opérés par le locuteur-source, ce qui n'est pas donné à tout le monde et qui n'est pas toujours possible. Un autre problème qui reste entier : faut-il gommer toutes les étrangetés culturelles du texte source afin de décolorer ce texte pour le rendre proche de la situation culturelle du pays de la langue cible ? Ou au contraire, faut-il dépayser le lecteur en conservant les étrangetés culturelles, pour rappeler que le texte original appartient à une culture autre, éloignée dans l'espace ou dans le temps ? Cela dépend de ce que le traducteur considère comme prioritaire : destinateur (auteur), objet de communication (texte) ou il se focalise sur le destinateur (lecteur), d'ailleurs l'impossibilité de traduction de textes sacrés est soutenue par ces trois éléments car on ne doit pas demeurer indifférents, ni devant le révélateur des textes sacrés, ni devant la parole divine qu'est le texte sacré, ni même, et surtout, devant le lecteur qui est l'être humain en général, en négligeant ses origines et son appartenance, visé par cette parole ; et pour que notre explication soit accessible aux spécialistes comme aux débutants en linguistique,en appliquant tous les schémas de la communication, les trois éléments cités ci-dessus sont d'une importance extrême sans lesquels la communication ne pourra avoir lieu.

Le critère de qualité est surtout donc représenté par la fidélité de tous les composants du texte. L'histoire de la traduction montre que de Perrot d'Ablancourt jusqu'au milieu du XIXeme siècle, les praticiens ne respectèrent pas toujours suffisamment le texte original, s'agit-il d'un texte littéraire ou texte sacré. De nos jours, les traducteurs littéraires semblent approuver le mot de Mounin : « pour être parfaites, les traductions, comme les femmes, doivent être fidèles et belles ».

Mais, selon Ladmiral, les problèmes de la traduction se réduisent en fait à trois catégories :

a. Si la difficulté tient à la forme du signifiant du texte-source, il y a intraduisibilité ; mais cela est rare, dit-il ;
b. si la difficulté tient aux connotations sémantiques ou à des images poétiques, elles correspondent à un contenu sémantique et la traduction est aisée ;
c. si la difficulté renvoie au fonctionnement du texte (ou s'il y a lecture multiple du texte) il faut faire appel à la sémiotique.

Soit-il scientifique ou littéraire, le texte, par son aspect humain dans sa production et sa perception, peut être, plus ou moins, traduisible, car le traducteur peut naviguer entre les écueils de la littéralité et du travestissement et même dans la transgression parfois. Cependant, le problème qui se pose avec plus d'acuité est celui de la traduction en matière du sacré, et là, ce n'est plus le faut problème d'un mythe de l'intraduisibilité mais il s'agit de l'intouchable à travers les textes religieux, vu ce qu'ils contient de savoir indétectable.

Et si on parle dans notre titre de choix dans la traduction, c'est parce qu'elle est question de décision, soit en assumant, soit en refusant tel ou tel sens véhiculé par la langue de départ et imposé par la langue d'arriver. La traduction donc malgré son aspect objectif (scientifique), est une subjectivité (choix) qui dépend de tous les éléments qui constituent la

personne (et la personnalité) traductrice, allant de la maîtrise des deux langues en question (degré de bilinguisme), en arrivant jusqu'à la manipulation des convictions religieuses et les visées idéologiques, en passant bien évidemment par les représentations individuelles et les variations sociolinguistiques. Et n'est objectif dans une traduction que la somme des possibilité (choix) qu'un sens propose (les significations possibles d'un mot) dans la langue cible. D'ailleurs, on sait que tout texte possède pour son auteur dans le moment de la production une seule signification (une seule visée), contrairement dans la réception des textes ou relecture par le même auteur, le sens se multiplie à l'infini ; quel texte donc dans cet infini on va traduire ? Sans compter les sens que les linguistes appellent parasites, qui se sont introduits comme effets de style, de forme ou de langue. Queneau, dans ses Fondements de la Littérature, résume cette idée en disant : « Toute phrase comprend une infinité de mots ; on n'en perçoit qu'un nombre fort limité, les autre se trouvent à l'infini ou étant imaginaires ». Et en face de cette infinité de possibilités de traduction, en trouve un nombre fort important des cas d'impossibilité de traduire (d'intraduisibilité) qui est dû à plusieurs facteurs, on en signale les plus apparents : le sens objet de traduction n'existe pas dans la langue cible car il fait partie d'une autre culture, une autre religion ou une autre civilisation ; le sens a pris un nouvel usage, c'est le cas des néologisme ; les sens peuvent prendre des nuances de signification(sens générique ou spécifique), il s'agit ici des connotations qu'un signifiant peut assumer ; mais aussi la multiplicité des lectures d'un texte (selon le lecteur, l'époque et le registre). Généralement, devant une intraduisibilité l'interprète comme le traducteur trouve son issu à travers le passage d'un registre de la langue source à un autre, souvent inférieur, de la langue cible, ce qui fait problème pour les textes littéraires (et encore plus les textes sacrés) car il est ridicule d'apporter le nom de texte littéraire (et encore pire texte sacré) à un texte écrit dans un registre autre que littéraire et soutenu.

D'ailleurs, la discipline qui s'intéresse complètement encore à la compréhension et l'interprétation qu'à la reproduction des contenus sémantiques, qu'est la sémantique interprétative, s'efforce (sans y arriver) de répondre à deux catégories de questions :

A. Qu'est-ce que lire un texte ? Soit plus précisément :-quelles instructions permettent d'actualiser les contenus du texte ? (Dans un jeu de mot : contenu du texte nous inspire l'ambiguïté suivante :
   Contenu du **texte**, et donne contexte ; ou: quand on nue (rendre nu) le texte,
   -Peut-on dire qu'un texte a un ou plusieurs « sens » ? Comment représenter la pluralité de ces « sens » ?
B. Comment décrire les relations sémantiques entre deux textes, dont l'un passe pour une lecture de l'autre ? Quelles opérations interprétatives permettent de produire le contenu d'un texte à partir de celui d'un autre ?

3-La traduction de textes sacrés :

Certaines religions, comme l'Islam, tiennent à ce que le texte sacré soit consulté dans la langue même dans laquelle il a été révélé. D'autre comme le Bouddhisme, approuvent au contraire la traduction. Comme ils constituent l'œuvre de référence par excellence, ces textes furent les premiers à être traduits ; de nos jours les ventes de bibles sont très importantes, la Bible est l'œuvre la plus traduite dans le monde : en 1957 il existait déjà des versions en 1108 langues, et la traduction de la Bible est d'ailleurs devenue une branche spécialisée de la traduction dans laquelle se sont illustrés Charles Taber et Eugène Nida.

En ce qui concerne le judaïsme, les textes sacrés écrits en hébreu et en araméen, ont dû être traduits assez tôt en grec. Le « pentateuque » est d'ailleurs le nom attribué par les traducteurs grecs aux cinq premiers livres du Talmud.

En ce qui concerne la Bible, les livres de l'Ancien Testament ont été écrits en hébreu ou araméen[10], tandis que ceux du Nouveau Testament l'ont été en grec. La première traduction de l'Ancien Testament, en grec, qui date de III e siècle a J. C, s'appelle « Septuaginta » ou version des septante[11] et fut effectuée à Alexandrie. L'ensemble de la Bible fut traduit pour la première fois en latin par Saint Jérôme (vers 384) et reste connu sous le nom de Vulgate. Ce fut l'un des premiers livres imprimés en Europe (Bible de Mayence vers 1455), et cette version latine fit très longtemps autorité. Toutefois, le peuple ne comprenait pas le latin et il fallut traduire le livre saint en langue vulgaire. C'est ce que firent Wyclif (1380-1384) puis Tyndale (1525) en Angleterre, avant la parution en 1611 de la version officielle commandée par le roi James 1er, en sa qualité de chef de l'église anglicane. Ce texte du XVIIe siècle, appelée version autorisée, eut une grande importance tant religieuse que politique et resta un modèle stylistique jusqu'au début du XXe siècle. Elle est maintenant supplantée en Angleterre et en Amérique par la version dite de Yale (1952).

En Allemagne, Martin Luther, le grand réformateur, traduisit la Bible en allemand (1534), ce qui stabilisa la langue de son pays. A peu près à la même époque, un grand humaniste, le hollandais Erasme, traduisit le Nouveau Testament en latin (1516). Dans toute l'Europe occidentale des sociétés biblique se fondèrent dès le XVIIe siècle pour traduire et diffuser la Bible en diverses langues vulgaires, puis, surtout à partir du XIXe siècle, dans des langues parlées dans les coins les plus reculés de ce monde. La plupart des hôteliers américains mettent un exemplaire de la Bible éditée par la « Gideon society » dans chacune de leurs chambres.

En ce qui concerne le Coran, le problème classique relatif à la traduction de textes sacrés[12] se pose avec encore plus d'acuité, puisque certains musulmans hésitent à le traduire. Ceci n'empêcha pas les européens de publier certaines versions, qui n'étaient pas toutes fidèles, car leurs auteurs cherchaient parfois au début à réfuter les thèses des musulmans, et leurs textes contiennent plus d'hostilité à l'Islam que de la scientificité et de la traduction de la parole divine.

L'intérêt que les européen portaient au Coran naquit avec Pierre le Vénérable : après son séjour à Tolède il chargea une équipe de rassembler et traduire des manuscrits arabes, mais pour les réfuter. Un Coran fut imprimé en arabe à Venise en 1530, et Bibliander republia la traduction latine de Robert de Ketton à Bâle en 1543. La première traduction anglaise, due à Alexander Ross, ne s'appuie pas sur des sources arabes, mais sur une traduction française. Il faut attendre 1698 pour que l'érudit italien Maracci consulte des sources sûres ; mais son œuvre est assez hostile à l'Islam. En 1734 l'anglais Georges Sale (et en 1783 le français Claude Etienne Savary) fit paraître une véritable œuvre d'érudition, qui est encore lue de nos jours.

Au XIXe siècle, l'intérêt qui venait de se porter sur la vie du prophète amena certains savants à traduire le Coran, notamment en allemand, l'Allemagne à l'époque faisait beaucoup

[10] Le débat concernant la langue de révélation des textes sacrés est éternel entre araméen, hébreu et aussi l'arabe pour le Coran.
[11] C'est-à-dire des 70 ou plus exactement 72 sages juifs
[12] Ton spécial, images et métaphores, et l'implicite intraduisible dans le Coran.

de recherches dans le domaine biblique et sémitique, les études arabes et islamiques n'étant qu'une branche secondaire dont le rôle était surtout d'éclairer la tradition biblique. Flügel édita le Coran en 1834 ; Gustav Weil le traduisit en 1844[13] ainsi qu'Aloys Sprenger en 1861. L'œuvre qui connut le plus grand retentissement fut celle de Nöldeke, *Geschichte des Qorans*[14] . L'Angleterre accorda aussi une place accrue aux études religieuses et surtout islamique, car son empire comptait beaucoup d'intellectuels et savants musulmans. Le voyageur E. W. Lane traduisit une partie du Coran en 1843 et ses compatriotes J. M. Rodwell (1861) et E. H. Palmer (1880) publièrent une traduction complète.

Ainsi la traduction des textes sacrés continue de se faire, et constitue même une branche importante de la traductologie. Un grand progrès a été accompli à partir du XVIIe siècle, lorsque les traducteurs se sont attachés à faire la critique des sources, et ont abandonné les vues apologétiques des premiers traducteurs. Toutefois, la traduction de textes sacrés qui exerça l'influence la plus importante dans l'histoire de l'humanité fut sans doute l'œuvre de deux frères, Saint Cyrille et Saint Méthode, qui évangélisèrent les Bulgares au IXe siècle, traduisirent les Evangiles en Slave, et inventèrent l'alphabet cyrillique utilisé en URSS, pays où la traduction est la plus florissante. Il ne faudrait pas quitter le domaine de la traduction biblique sans mentionner le philosophe Origène, le fondateur de la critique textuelle vers 250, qui réunit dans les 30 volumes d'Hexaples les six versions des textes biblique connues à l'époque.

4-Les traductions du Coran :

L'universalité est une caractéristique essentielle du Message divin. Le Coran est et doit être accessible à l'ensemble de l'humanité : *« Et Nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour l'Univers. »*[15]

Révélation du dernier Message universel, le Coran est l'intermédiaire incontournable entre Dieu et l'homme. Par son biais, Dieu révèle Ses volontés, Ses promesses, Ses desseins.

C'est par la méditation du Texte sacré que le croyant peut se vouer à l'adoration de Dieu et apprendre à L'aimer. De plus, en s'approchant du Texte, le croyant apprend à suivre l'exemple du Prophète Mohamed qui était, comme l'a décrit son épouse 'Âïsha, « l'expression vivante du Coran ».

Cependant, la méditation du Coran et la compréhension de ses sens nécessitent inévitablement la connaissance de la langue arabe, celle que Dieu a choisi pour Se révéler à l'humanité : *« Ainsi nous l'avons révélé (en) lecture (qur'ân) en langue arabe. Nous y avons proféré des menaces (à l'égard des hommes) afin qu'ils se prémunissent et afin qu'elle suscite chez eux une mémoration. »*[16]

Comprendre le Coran passe alors par la maîtrise parfaite de la langue arabe, ce qui est une entreprise difficile, car même les arabophones les plus avertis peuvent connaître des difficultés à l'appréhension du Texte coranique. Par ailleurs, bon nombre de musulmans ne sont pas arabes et n'ont pas accès à la langue originelle du Coran. Suivant le principe : « ce

[13] Mais ses sources étaient douteuses, ce qui impose une méfiance chez le lecteur.
[14] Qui remporta le prix offert par l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres à Paris en 1857.
[15] Coran, *traduction de Hamidullah,* sourate Les Prophètes, verset 107.
[16] Coran, *traduction de Hamidullah,* sourate Ta Ha, verset 113.

qui ne peut être saisi totalement ne peut être délaissé entièrement », les traductions sont donc indispensables à la compréhension du Texte sacré. Inimitable et unique, le verbe arabe ne peut être traduit dans toutes ses dimensions[17] ; néanmoins, la traduction permet d'accéder à la compréhension - au moins partielle - de la Parole divine.

En ce sens, les savants musulmans l'ont non seulement autorisée, mais certains l'ont même rendue obligatoire, afin que les bienfaits et les fruits du Message s'étendent à l'ensemble des hommes, musulmans ou non.

La traduction en langue française n'est pas un fait nouveau puisqu'il remonte au Moyen-Âge. De nombreuses tentatives, depuis, continuent de paraître : certaines savent allier la fidélité au texte arabe et la préservation du sens ; d'autres s'éloignent du sens - sciemment ou non - mais préservent la lettre ; d'autres encore utilisent un style littéraire académique et technique. Dans ce dernier cas, le souci du traducteur réside uniquement dans la construction du texte sans tenir compte du sens original, ce qui donne peu d'attrait à l'étude du Coran. Enfin, certaines traductions ont une vocation tendancieuse et ne cherchent qu'à décrier le Texte sacré.

Les traductions du Coran en français sont nombreuses et peuvent se répartir en deux catégories : celles à l'usage des croyants, et les éditions à destination du grand public ou des lecteurs cultivés qui veulent avoir accès à l'un des textes majeurs de la littérature religieuse. Les premières se désignent souvent par des périphrases telles que "essai d'interprétation" ou "essai de traduction du Coran inimitable". Outre la modestie des auteurs, il faut rappeler que, pour le musulman, le Coran est écrit en « arabe pur » et que son style est considéré comme « inimitable ». On peut ranger dans cette première catégorie la version de Muhammad Hamidullah (Club français du livre), qui a été approuvée par les autorités religieuses saoudiennes et est largement diffusée dans les milieux musulmans. Il existe aussi une bonne traduction de Cheikh Hamza Boubakeur, ancien recteur de la Mosquée de Paris[18].

La traduction de Régis Blachère (Maisonneuve & Larose, 1950) présente, elle, une édition "critique" du Coran, avec des notes abondantes. Elle respecte le classement habituel des sourates. Mais Blachère propose, en parallèle, un classement chronologique des sourates, par ordre de leur révélation au prophète Mohamed. Il s'appuie pour cela sur les travaux de l'école allemande des orientalistes, présentés dans la Geschichte des Qorans. La traduction de Régis Blachère n'est pas disponible en poche, et l'engouement du public a fini d'épuiser les stocks. Elle est donc en réimpression. La traduction du grand orientaliste français Jacques Berque (Albin Michel) est également recommandable. Elle aussi est provisoirement indisponible[19].

La traduction de Kasimirski (Garnier Flammarion) remonte à 1840. Son auteur était drogman à la cour de Constantinople. Elle reste intéressante, cependant, par ses qualités littéraires et le rôle qu'elle a joué dans la connaissance du Coran en France, pendant près d'un siècle.

La traduction de Denise Masson est la plus répandue. Publiée en 1967, elle est disponible en Pléiade et en Folio (Gallimard).

---

[17] Voir, Impossibilité de traduire, spécificité de la langue arabe, pour plus d'information sur ce point.

[18] Il est aussi membre de l'académie des recherches islamiques d'Al Azhar, sa traduction est considérée comme la plus accessible et la plus compréhensible.

[19] On verra dans chapitre troisième l'analyse détaillée de cette traduction qui est notre corpus.

Elle se fonde notamment sur les travaux de Régis Blachère. Précédée d'une introduction fournie et d'un lexique, elle s'adresse au fidèle croyant comme au lecteur curieux.

Deux autres versions du Coran occupent une place à part. Celle de Jean Grosjean (Seuil) s'efforce de rendre l'ampleur et le style poétique du texte arabe. André Chouraqui (Laffont) a poursuivi sur le Coran le travail qu'il avait déjà accompli sur la Bible : rendre le sens et la saveur de la racine sémitique des mots. Elle déconcertera sans doute plus d'un lecteur musulman[20]. On peut signaler aussi les traductions d'E. Montet (Payot) et celle de René Khawam (Maisonneuve & Larose).

Le petit « Que sais-je ? » de Régis Blachère, intitulé Le Coran (PUF), raconte l'histoire de la composition du livre, l'évolution de l'exégèse musulmane. Surtout, il insiste sur le rôle considérable joué par le Coran dans la vie des sociétés musulmanes.

On lira avec intérêt l'ouvrage récent - mais un peu touffu - de Jacqueline Chabbi (Le Seigneur des tribus, Noêsis), qui propose une lecture décapante du texte coranique, en cherchant à retrouver, par-delà la tradition musulmane, ce que l'auteur appelle "l'islam des tribus".

La meilleure introduction à l'islam reste l'ouvrage de Rochdy Alili, Qu'est-ce que l'islam ? (La Découverte). La biographie de Mohamed par Maxime Robinson (Seuil) est toujours l'une des plus intéressantes. En se fondant sur les sources musulmanes, elle n'occulte aucun des aspects de la vie du prophète et le replace dans son temps et son milieu. La vie de Mohamed par l'Anglais Montgomery Watt, traduite chez Payot, est elle aussi l'une des plus complètes.

5-les spécificités de la langue arabe :

5-1- *Une langue sémitique –Mère- :*

Les linguistes ont observé que les langues sémitiques furent une même langue vu les ressemblances entre elles et vu la géographie linguistique qui les réunit, ce qui a prolongé le contact en elles et surtout dans les bases linguistiques répandues à l'époque où ces langues survivaient dans la même région ; les ressemblances entre les pronoms personnels, par exemple, dans quelques langues sémitiques prouvent cette racine commune :

Arabe	Hébreu	Araméen	Babylonien	Ethiopien
أنا	أني	إنا	اناكو	أنا
نحن	أنحنو	اناحنان	أنيني	نحنا
أنتَ	اتَّ	اتَّ	اتَّ	أنت
أنتِ	اتِّ	اتِّ	اتِّ	أنتِ

[20] Sa traduction s'appuie sur l'étymologie des termes par exemple pour dire Au nom du Dieu clément et miséricordieux (ou : le tout miséricordieux le très miséricordieux), il traduit : au nom du matrice du matrice !

Et c'est le cas aussi pour les pronoms interrogatifs, pour les mots primitifs et importants dans leur vie, et quelques noms d'animaux. Les linguistes orientaux ont aussi observé cette grande similitude linguistique, et ils se sont interrogés, parmi ces langues, quelle est la mère ou qui est proche de l'être ? Les juifs disaient que l'hébreu et la première et mérite d'être la mère ; les syriaques disent que l'araméen est la mère ; les arabe insistent que leur langue est la mère des langues sémitiques, et à chacun d'eux ses preuves et ses disciples, même les orientalistes ont donné de différentes avis et impressions qui sont souvent subjectifs et sans logique.

Concernant l'hébreu, il est très loin d'avoir ce titre vu ses émigrations et ses intégrations, ce qui fait dégrader son statut, les linguistes la considère morte malgré les tentations des juifs pour sa rénovation ; le phénicien s'est décomposé à cause de sa position géographique au bord de la mer, un endroit ouvert sur les changements, d'ailleurs il n'est existant que par les écrits historiques ; l'araméen n'est pas assez loin des précédents malgré son aspect religieux, le pire c'est que cette dernière fût très célèbre dans une époque, une langue qui est devenue très faible par son instabilité[21] ;l'arabe par contre, langue d'un peuple stable voire en propagation, dans un environnement dur de Sahara, l'Islam est venu le renforcer et le mûrir par le texte coranique, ce qui donne le caractère d'une langue mère et la qualifie, loin de toute subjectivité, d'être parmi les six langues internationales des nations unies[22].

5-2-La pénétration linguistique en Europe :

On a vu clairement, pourtant brièvement, la relation entre les langues sémitiques et l'influence des unes sur les autres ; et le reflet des langues sémitiques surtout l'arabe et le phénicien grâce aux rapports : commercial (bateaux commerciaux phéniciens et les caravanes arabes) et militaire[23] ; Alphonse le sage, roi d'Espagne contemporain de Frédéric II, il s'est intéressé par l'arabe, a encouragé les traducteurs de transmettre la beauté de la langue arabe au castillan. D'ailleurs quand on veut savoir l'étymologie d'un mots dans une langue européenne on cherche surtout dans : le germanique, le latin, le grec, le sanscrit et aussi l'arabe, mais contrairement, quand on cherche l'étymologie d'un mots arabe, on ne cherche que dans l'arabe lui-même ou rarement dans les sœurs sémitiques, cela prouve l'enracinement de l'arabe et donne l'impression aux traducteurs qu'une traduction de l'arabe vers une des langues européennes serait plus difficile qu'une traduction vers l'arabe qui est souvent plus riche et diverse en question de choix, surtout dans le domaine de la littérature.

Les exemples suivants montrent cet enracinement arabe dans les langues occidentales elles-mêmes ; prenant en considération que le système phonétique arabe parait le plus vaste et contient les systèmes des autres langues et que la plupart des locuteurs dans ces langues ne peuvent produire quelques sons qui se trouvent identitaires de l'arabe, c'est l'exemple des phonèmes suivants :

[21] Les linguistes considère la traduction de la Bible comme la cause directe dans la faiblesse de l'araméen, langue dans laquelle a été révélé la Bible.
[22] Qui sont : l'anglais, le français, l'espagnol, l'arabe, le russe et le chinois auxquelles a été ajouté le portugais.
[23] L'envahissement de l'armée arabo-musulmane de l'Espagne, le sud de France et le sud italien, mais aussi et surtout l'envahissement linguistique arabe des langues latines scientifiquement par le biais de la traduction, et les historiens nous racontent toujours l'importance de Frédéric II l'empereur romain de l'age médiéval qui a eu la grâce de transmettre plusieurs mots arabes quand il a établit l'université de Napolie en 1244 (il a donner l'ordre aux savants d'enseigner la civilisation arabo-musulmane).

ق	ع	ض	ط	ظ
/ q /	/ a‘ /	/ ḍ /	/ ṭ /	/ ẓ /

Et l’exemple des mots arabes intégrés, avec ou sans modification, dans d’autres langues :

- Sheriff : de l’arabe / ʃarif / pour un homme honnête et pour un homme de sûreté.
- House : en anglais, pris de l’arabe / hawʃ /
- Hot : de l’arabe / ha:d / qui veut dire pointu, aigre, chaud ; les anglais ont pris le sens d’aliment aigre, piquant ou chaud à travers le goût des épices importées de l’Inde par les arabes.
- Refuse : en anglais, refuser : en français, et / refuzi / : en perse ; c’est le mot arabe /rafaḍa/, qui a le même sens.
- Mount : c’est le mot arabe /matn / qui veut dire le dos d’un animal (âne, cheval, chameau…) a fait –monter- en français, puis les anglais ont fait –mountain-, les français dans le même sens que les anglais –montagne-.
- Wine: anglais, c’est le vin en français, chez les anciens arabes c’est / alwajn / qui veut dire le raisin noire utilisé dans la fabrication du vin, et aussi dans l’hébreu /jajen / c’est aussi le vin.
- Castle: anglais, qui veut dire palais, en arabe /qasr/, pris par l’italien –castella-, les français ont pris aussi –alcazar-.
- Cap : anglais, Caput : latin, Cap : français ; c’est le mot arabe /qobaa‘/ d’où vient le mot français chapeau, kippa (variété), et l’hébreu Cuva.
- Alcove: anglais, Alcôve: français, de l’arabe /alquba /, pris en 1623.
- Noble : français et anglais, de l’arabe / nobl / et / nabi:l/.
- Down : en anglais, veut dire –sous-, de l’arabe /duna/.
- Ill : malade en anglais, de l’arabe / ĭlla / (la maladie).
- Cave : français et anglais, de l’arabe / kahf /.
- Free : libre en anglais qui est de l’arabe / farra / (fuir en français).
- Guide : anglais et français, de l’arabe / qa:id / (le chef).
- Cat: anglais, Chat: français, de l’arabe / qiṭ /.
- Tall: anglais, qui veut dire long, vient de l’arabe / ṭul /.
- Elite : français, de l’arabe / ĭilja / qui indique tous se qui est supérieur.
- Parking /parc : de l’arabe /baraka/ une action signifie la position du chameau quand il s’assoit.
- Chemise : de l’arabe / qamis /
- Hallo: anglais, Alléluia: français, Hallelujah: anglais, /halilujah/: hébreu, de l’arabe / halala / (c’est louer Dieu).
- Good : anglais, de l’arabe /jud/
- Cup : anglais, coupe : français, sont de l’arabe /kub /
- Eye : anglais et l’œil : français sont de l’arabe / ɲjn /
- Jar: anglais et jarre français, de l’arabe /jarra/
- Magasin français, de l’arabe /maxzan/
- Finish : anglais, fin: français, sont de l’arabe /fanija /
- Volcan français et italien, Volcano anglais, sont de l’arabe /burkan /
- Candel :latin d’où le mot français Chandelle sont de l’arabe /qindil

C’est le peu qu’on peut donner d’une manière éparpillée mais le tableau suivant donne plus d’exactitude dans chaque langue[24] :

-En anglais :

Mot anglais	L’année d’arriver en anglais	Mot arabe	Mot anglais	L’année d’arriver en anglais	Mot arabe
Cotton	1488	قطن	Sofa	1623	صفة
Acton	1552	ن أقطا	Sash	1599	ش شا
Almagarra	1703	المجرة	Sesame	1440	سمسم
Tass	1483	س طأ	Mummy	1400	مومياء
Tamarind	1533	هند تمر	Mattress	1450	مطرحة
Mosque	1400	مسجد	Cipher	1499	صفر
Masquerade	1597	مسخرة	Coffee	1598	قهوة
Lemon	1400	ليمون	Almanac	1591	المناخ
Lute	1361	العود	Algebra	1451	الجبر
Gazelle	1582	غزال	Alchemy	1362	الكيمياء
			Admiral	1205	البحر أمير
Dragoman	1300	ترجمان	Candy	1420	قندس
Elixir	1266	إكسير	Carat	1552	قيراط
Razzia	1281	رزية			
Risk	1661	رزق	Ogee	1428	أوج
Dinar	1634	دينار	Racket	1500	اليد راحة
Felucca	1628	فلكه	Macabre	1869	مقبرة
Cable	1205	حبل	Amulet	1447	حمالة
Sufi	1653	صوفي	Checkmate	1346	مات الشيخ
Ghoul	1786	غول	nunnation	1776	تنوين
Genie	1655	جن	Dirham	1788	درهم
Sahara	1862	صحارى	Bulbul	1784	بلبل
Trafalgar		طرف الغار	Gibraltar	1592	طارق جبل
Hashish	1598	حشيش	Alhambra	1273	الحمراء
Jerboa	1662	يربوعه	Brazil	1555	النيل بزر
Typhoon	1588	طوفان	Cannon	1714	قانون
Apricot		برقوق	Wad	1849	وادي
			Manna	1897	المن
Josiah	1683	جزية	Kaffir	1801	كافر
Sherbet	1603	شربة	Hakim	1615	حكيم
Alkali		القلي	Fellah	1743	فلاح
Haleiwa	1673	حلاوة	Fadden	1817	فدان
Sheikh		شيخ	Henna		حناء
Sahib		صاحب	Arrack	1602	عرق
Roc	1579	رخ	Azure	1374	ازرق
Mousseline	1696	موصلي	Izzard	1836	إزار
Mandil	1662	يل مند	Gauze	1561	غزل

[24] En anglais, c’est surtout Walt Taylor dans son livre « Arabic Words In English » qui a travaillé sur ce sujet avec la date d’arriver en anglais de chaque mot.

Mohair	1570	مخير[25]	Chiffon	1876	شف
Jupe	1290	جبة	Atlas	1673	أطلس
			Antimony	1477	اثمد
Burnous	1695	برنس	Safflower	1562	عصفر
Loofa	1887	ليفه	Tariff	1591	تعريفة
Simoom	1790	سموم	Attar	1798	عطر
Sumac	1300	سامق			

- En allemand :

Mot allemand	Mot arabe	Mot allemand	Mot arabe
Kabel	حبل	Moschee	مسجد
Moschus	مسخرة	Minarett	منارة
Talisman	طلسم	Musslin	موصلي قماش
Alkohol	الكحول	Damast	دمشقي قماش
Kaffee	قهوة	Kaftan	قفطان
Benzin	بنزين	Magazin	مخزن
Diwan	ديوان	Algebra	الجبر
Zimt	السمت		

-En hongrois appelé aussi « magyar » :

Mot hongrois	Mot arabe	Mot hongrois	Mot arabe
Zseb	جيب	Barbar	بربر
Haramia	حرامي(سارق)	Tozser	تاجر
Szahara	صحراء	Fejse	فأس
Dohany	دخان	Mecset	مسجد
Tele	امتلأ	Kerem	كرم
Manover	مناورة	Kave	قهوة
Razzia	غزوة	Harracs	خراج
Amir	أمير	Ezer	إزار
Tarifa	تعريفة	Badwin	بدويون
Djin	جن	Tamarin	هند تمر
Chal	شال	Sofa	صفّة
Jirfa	زرافة	Siroup	شراب

- En russe :

Mot russe	Mot arabe	Mot russe	Mot arabe
Elexir	إكسير	Alkhimia	الكيمياء
Abrikos	برقوق	Alkagol	الكحل
Azimout	السمت	Alkali	القلى
Alidada	العضاضة	Isliam	إسلام
Lioutnia	عود	Fakir	فقير
Alkov	القبة	Kermes	قرمز

[25] Sorte de tissu fait par les cheveux de chèvres.

Siroko	الشرق	Mozarab	مستعرب
Tsifra	صفر	Mouskous	مسك
Ambra	عنبر	Noria	ناعورة
Gaziel	غزال	Nadir	نظير
Fistachka	فستق	Vizir	وزير

-En grec :

Mot grec	Mot arabe	Mot grec	Mot grec
Hajira	هجرة	Amvaro	عنبر
Minaret	منارة	Fistiki	فستق
Matrats	مطرحة	Felouka	فلك
Magazin	مخزن	Katrami	قطران
Sandalon	صندل	Sirokko	شرق
Zenith	سمت الرأس	Salepi	سحلب
Zafora	زعفران	Kharoupi	خروب
Khacici	حشيش	Kharemi	حريم
Papaghalos	ببغاء	Emiris	أمير

-En arminien :

Mot arminien	Mot arabe	Mot arminien	Mot arabe
Harem	حريم	Iksir	إكسير
Tivan	ديوان	Imbik	انبيق
Chakar	سكر	Hazoréni	الزعرور
Soultan	سلطان	Alkol	الكحل
Saraguinian	شرقيون	Papaghan	ببغاء
Sopor	صفيراء	Tarkman	ترجمان
Djagour	صقر	Djin	جن
Guentinar	قنطار	Tas	طاس

-En espagnol[26] :

Mot espagnol	Mot arabe	Mot espagnol	Mot arabe
Alcazuz	عرق السوس	Aceite	الزيت
Alcebrite	الكبريت	Acequia	الساقية
Aldea	الضيعة	Adalid	الدليل
Alema	الماء	Adelfa	الدفلى
Alfayate	الخياط	Alacena	الخزانة
Alforjas	الخرج	Alafia	العفو
Alharaca	الحركة	Alamud	العمود
Aljaba	الجعبة	Alazán	الحصان
Aljibe	الجب	Albufera	البحيرة
Alloz	اللوز	Albornoz	البرنس
Almohada	المخدة	Alberca	البركة

[26] Pour l'espagnol et le portugais, les sept siècles pendant lesquels vivaient l'Espagne et le Portugal, sont suffisants pour changer le chemin de l'histoire, la langue et la littérature de ces pays.

Alubia	اللوبيا	Albéitar	البيطار
Arroz	الرز	Albaine	البيض
Atabal	الطبل	Alcaet	القائد
Atalaya	الطليعة	Alcalde	القاضي
Ataúd	التابوت	Alcántara	القنطرة
Zaratán	سرطان	Arcatifa	القطيفة
Mandil	منديل	Vega	بقعة

-En portugais :

Mot portugais	Mot arabe	Mot portugais	Mot arabe
Alfazéma	الخزامى	Alazoun	الحصان
Alféloa	الحلوى	Albarda	البردعة
Alféres	الفارس	Alcaçar	القصر
Alforria	الحرية	Alcachofra	الخرشوف
Algaravia	العربية	Alcaravaoun	الكروان
Algibe	الجب	Alcateia	القطيع
Algibeira	الجيب	Alcatifa	القطيفة
Alguazil	الوزير	Alcofa	القفة
Aljofar	الجوهر	Alecrim	الإكليل
Almargem	المرج	Alface	الخص
Roman	الرمان	Alfaiate	الخياط
Alvara	البراءة	Alfaqui	الفقير
Alvanel	البناء	almocavar	المقبرة

-En bulgare :

Mot bulgare	Mot arabe	Mot bulgare	Mot arabe
Bakalian	بقال	Gourbet	غربة
Barout	بارود	Kadia	قاضي
Berat	براءة	Kadren	قادر
Bereket	بركة	kharamiya	حرامي
Dioukiana	دكان	Sandeuk	صندوق
Djeb	جيب	Sedef	صدف
Emliak	أملاك	Tchorab	جورب
Esnaf	أصناف	Megdan	ميدان
Fitil	فتيل	Makhala	محلة

Dans les exemples qui précèdent, la diversité linguistique et la dynamique des langues qui sont des champs thématiques en construction, par le contact des langues avec la langue arabe[27] qui produit à son tour plusieurs phénomènes parmi lesquels on cite : l'emprunt, l'interférence, le calque, qui ont conduit vers la naissance d'une discipline qui s'intéresse à ce qui résulte d'un contact de deux ou plusieurs langues, cette branche de la linguistique qui est la linguistique contrastive est tellement récente que son champs d'étude reste encore restreint ; plus vaste que la linguistique contrastive, ces champs s'intéressent aux interrelations entre les phénomènes linguistiques et les phénomènes socioculturels, qu'il s'agisse de langues nationales, officielles, secondes, étrangères, régionales, minoritaires, de

[27] En vérité le contact de toutes les langues, les unes avec les autres.

variété géo sociale, de leurs interrelations et leurs contextes d'utilisation, d'un point de vue collectif et social qu'individuel. La langue arabe a pu marquer son emprunt dans presque toutes les langues européennes grâce à sa souplesse et sa richesse, raison par laquelle elle s'est imposée.

5-3- La prose arabe :

Je me propose d'examiner ici les caractères de la prose arabe au IVe siècle de l'Hégire[28], c'est-à-dire de la situer dans l'évolution de la littérature arabe, aussi bien en raison de qualités et des défauts qui lui sont propres que de ceux qui la distinguent des époques antérieures ou plus tardives.

Nous devrons aborder cette étude avec un absolu souci d'objectivité, et ne pas nous laisser influencer par l'argumentation parfois séduisantes des orientalistes, relativement aux origines mêmes de notre prose.

Il nous faudra également remonter par la pensée assez loin en arrière du IVe siècle, afin de distinguer à peu près clairement quelles influences lointaines, imprécises, mal définies mais certaines, se sont exercées sur les premiers essais de nos écrivains, quelles tendances ont présidé à l'évolution de notre prose et lui permis dans l'espace de quelques siècles d'atteindre un degré d'achèvement qui la mettent au premier rang des langues littéraires.

Le sujet, intéressant, par lui-même, parait tout particulièrement digne d'attention, car il n'a jamais encore été[29] traité d'une manière analytique.

Il est assez neuf, et le fait est assez étonnant qu'il en soit ainsi pour la « prose arabe en IVe », car cette période est une des plus importante pour la langue arabe en ce qu'elle offre des caractères qui la différencient nettement des époques antérieures. Les écrivains, en effet, se sont alors efforcés de parer leur prose avec toutes les richesses de la poésie, et de développer chez leurs lecteurs un goût assez affiné pour qu'ils sussent apprécier les beautés d'une image en prose avec autant de plaisir et de discernement qu'une image en poésie.

En outre, la prose à cette époque peut être considérée comme représentative d'un âge de transition entre les deux manières d'écrire que l'ont pourrait appeler : le style naturel et le style (hommes de Lettres).

Les anciens auteurs, lorsqu'ils écrivaient en prose, n'avaient pas l'ambition d'imiter la poésie dans ses caractères essentiels ; ceux du IVe siècle, quand ils l'ont fait, ne les ont employés qu'avec modération. C'est plus tard seulement que leurs successeurs ont gâté la prose arabe par l'excès de la préciosité et de la recherche poétique. Mais les prosateurs du IVe siècle, cependant, avaient enrichi leur langue déjà avec un tel luxe d'image dans les lettres ou les discours, comme les poètes faisaient leurs chants, qu'aujourd'hui encore les œuvres de cette époque restent la source intarissable à laquelle les plus grands écrivains n'ont cessé de puiser.

[28] Qui fait XIe siècle de l'ère chrétien.
[29] Ou a été insuffisamment,

Avant cette date, les prosateurs n'observaient qu'exceptionnellement la rime et l'assonance dans leurs écrits[30] ; ceux de cette époque ont au contraire imposé régulièrement cette empreinte à leurs phrases : c'est une caractéristique très particulière à ce temps-là.

Enfin, dernière constatation : c'est également au IVe siècle que remonte l'invention ou au moins l'adaptation généralisée comme genre littéraire de ces petits contes rapides qu'on appelle : al maqâmât.

A-t-on besoin de noter que la prose qu'on est en train d'étudier n'est la langue qui sert à l'histoire ou à la science, mais bien la prose artistique, c'est-à-dire celle qui s'efforce de toucher la sensibilité du lecteur et de lui donner l'impression de la poésie, mais et surtout, de déstabiliser et de faire agiter ses sentiments à fin de le convaincre[31] ? Et pour savoir le rôle du Coran dans la prose arabe, on pose cette question, existe-t-il une prose antéislamique ? Les courts fragments qui nous ont été conservés comme antérieurs à l'Islam ne présentent aucun caractère spécifique les datant de cette période[32] ? Le seul exemple de cette prose véritablement antéislamique, c'est en réalité, le Coran[33].

La nation arabe est forte dès ses origines. Ce n'est pas l'Islam qui l'a créé, ni qui lui a donné la force ; mais c'est lui qui a révélé cette puissance, et qui devait en répandre la lumière sur le monde.

Avant l'Islam, les arabes au cerveau noble et au cœur sain, avaient déjà une littérature qui sût exprimer leur noblesse et leur sensibilité ; cela ne peut faire de doute. Mais il est non moins certain que les œuvres de cette littérature sont aujourd'hui perdues, car :

a. Le savoir illettré de l'époque d'ignorance dédaignait l'écriture, et
b. Surtout les caractères de telles œuvres étaient en opposition complète avec l'esprit de la vie morale que l'Islam a fondé et que le Coran a recommandé aux fidèles.

En fait, nous manquons de textes pour connaître d'une façon vraiment précise quel a pu être le style de la prose antéislamique, et même pour savoir authentiquement à quelles idées sociales et religieuses les écrivains arabes s'intéressaient avant l'Islam.

Quelques courts fragments cités ça et là par des conteurs, par des nouvellistes depuis les Omeyyades jusqu'aux Abbassides ne sauraient suffire pour nous donner une certitude ni même une définition. De plus, en dehors de leurs brièvetés même, ils auraient dans ce dessein le tort d'avoir été presque sûrement rédigés après l'apparition de l'Islam, et cela pour des motifs à la fois religieux et politique. Leur ensemble ne constitue pas une école de prose ; il ne caractérise ni un système social ni une psychologie collective particulière à l'époque antéislamique ou encore l'étude (synchronique et diachronique) de la langue, mais bien plutôt faut-il y voir seulement l'expression individuelle des sentiments de leurs auteurs su la politique et la religion, dans les temps postérieurs à Mohamed. Rappelons que seul texte authentique et qualifié d'antéislamique, c'est le Coran.

Nous ne saurions nous étonner que le Livre soit un document pour la langue qu'on employait à l'ère de l'ignorance, et qu'il ait conservé sans nul doute les expressions, les

[30] C'est ce qu'on appelle « alsağ »
[31] C'est le cas parfois du Coran.
[32] Motifs religieux ou politiques qui ont inspiré ces écrits et leur ont fait attribuer une date antérieure à leur publication même.
[33] A moins qu'il est considéré élément déclencheur de l'époque islamique.

images, la construction syntaxique, tous les caractères essentiels, en deux mots, du langage à cette époque.

Les musulmans, à la vérité, croient que le Coran offre des particularités linguistiques qui lui sont propres, et que les Arabes ignoraient auparavant : pour notre part, on suppose qu'il doit nous donner une image assez exacte de la langue poétique de son temps, sans pouvoir apprécier si cette forme est plus ou moins ressemblante à celle que pouvait avoir la prose imagée des écrivains et des orateurs qui ont précédé le Prophète.

La langue du Coran est claire mais inimitable ; on doit évidemment la considérer comme très proche de celle qu'on écrivait au temps de l'annonciation de l'Islam, et cependant il nous apparaît comme une œuvre très particulière porteuse de secrets. Quelles sont les empreintes qui les singularisent ? A notre sens les voici :

1. Nous ne rencontrons, dans le Coran, aucun vers, mais des passages rythmés, au lieu que la prose arabe avant et après l'Islam est fréquemment mêlée de vers, dans le corps du texte, quelquefois au début et à la fin.
2. L'ordre des versets permet souvent un moment d'arrêt, une suspension (waqf) un temps de repos pour le lecteur ; cet ordre est différent de celui de la prose aussi bien avant qu'après l'Islam[34] .
3. Le Coran cite souvent des proverbes ; on y trouve de petits contes, c'est une méthode absolument inconnue dans les œuvres littéraires de cette époque-là. Il admet la répétition des mêmes contes, si les circonstances le demandent, parfois avec quelques changements mais parfois aussi dans les mêmes et avec les mêmes expressions.
4. De temps à l'autre, le Coran commence les Sourates par des mots sans forme et sans sens[35]Par des lettres dont personne jusqu'ici n'a pu donner une interprétation, ainsi A l m (alif lâm mîm), T s m (ta sîn mîm), A l r (alif lâm râ), S (sâd), N (nun), q (qâf), Hm (h- mîm)[36], etc. Les commentateurs ont discuté sans fin et n'ont trouvé pour ces signes aucune signification plausible ; discutant cette question avec Blanchot qui a suggéré une explication plausible selon sa spécialité comme professeur d'histoire de l'art, et qu'il serait évidemment intéressant de vérifier. Suivant lui, ces lettres ou groupement de lettres, de même que les signes analogues (AOI) qu'on rencontre en certains endroits des Chanson de Geste, ne serait que des (neumes), c'est-à-dire des signes, ces indications musicales pour les chanteurs[37]. Comme la musique primitive ne connaissait qu'un très petit nombre de modes musicaux et de thèmes, sur lequel les chanteurs modulaient suivant leur fantaisie, et comme les tons alors étaient notés au moyen de lettres, il semble assez simple d'admettre qu'une, deux ou trois lettres indiquant un, deux ou trois notes au début d'une strophe, aient pu suffire pour marquer suivant quel mode musical et sur quel thème le chanteur devrait psalmodier tel passage. Dans les Eglises chrétiennes d'Europe, où se conservent encore les traditions du chant grégorien, et en Ethiopie par exemple, on retrouve un usage très analogue. Le chef des chantres, avant de commencer une antienne, un psaume, esquisse en deux ou

[34] Si on dit avant l'Islam ce n'est qu'à partir des commentaires et pas les textes eux-mêmes.
[35] Selon la tradition musulmane ils ont des sens et parfois ouverts pour l'interprétation codée mais souvent, il s'agit d'un défi.
[36] La forme (Alm, Alr, N, S…) est la forme par laquelle traduisit Kasimirski ; la forme (alif lâm mîm, alif lâm râ, nun, sâd) est celle de Mohammed Hamidullah.
[37] On dit que le Coran a été certainement chanté dans les premiers temps de l'Islam.

trois notes, à la voix, le ton et le dessin mélodique sur lesquels en devra moduler tout le passage. Qu'on transpose le procédé de la voix au papier, et l'on aura les neumes que représentent peut-être les groupes Alm, Tsm, Alr…du Coran ou le AOI de la chanson de Roland. En tout cas cette manière de débuter n'était usitée ni avant ni après l'Islam.

5. Il apparaît que le Coran est composé de strophes, pour le chant. Que sa prose ait semblé digne d'être chantée cela semble clairement indiqué par le fait que nombre de versets se terminent avant la fin du sens attendu. En fait, on a chanté vraiment le Coran à l'aube de l'Islam, malheureusement nous ignorons d'après quelle règle musicale, et c'est pourquoi nous sommes surpris quand dans la Sourate Al-Moddather, par exemple, nous rencontrons un verset, le 31eme vingt fois plus long que le 30eme ou le 32eme. On peut sans doute suggérer comme une solution du problème, la présence des temps d'arrêt qui divisent les grands Versets.
6. Le Coran n'observe pas toujours l'assonance. On y trouve, à la vérité, de petites Sourates qui sont rimées de même que des pages entières dans les grandes Sourates, mais ce n'est pas une règle. Quand il a besoin de parler librement, il se débarrasse des entraves de la rime, surtout lorsqu'il traite de questions sociales et religieuses, pour lesquelles la mélopée musicale est totalement inutile, quand il expose les raisons pour lesquelles on doit abandonner l'enfantillage du paganisme par exemple.
7. Le Coran commence chaque Sourate par le nom de Dieu, à l'exception de la seule Sourate Al-Tawba, or, ce début ne se trouve pas de règle dans les autres œuvres arabes, il est vrai que les commentateurs du Livre, ont inféré de son exemple que les ouvrages qui ne commencent pas par ce nom sont mutilés, comme le déclare un hadith. Depuis eux, la tradition s'est, en effet, établie, d'inscrire le nom de Dieu au début d'un livre, mais c'est une tradition islamique et nom pas proprement arabe, notons-le, l'emploient couramment, les écrivains qui redoutent le fanatisme du public, mais avant que le rigorisme religieux n'eut pris autant d'importance, les arabes commençaient leurs livres aussi bien que leurs lettres sans invoquer d'abord le nom de Dieu.

6- Les spécificités du français :

6.1. Constitution du lexique

Le fonds lexical français est constitué de mots hérités du latin (père < pater ; mère < mater ; homme < homo ; maison < mansionem ; hier < heri ; mais < magis ; espace < spacium ; venir < venire). La plupart de ces mots ont subi une série de transformations phonétiques dans le cadre d'une évolution dite « populaire » par laquelle s'explique le passage progressif de la forme du latin classique à celle du français moderne. Ces mots issus du latin sont des mots hérités, par opposition à ceux qui ont été empruntés. Une partie du lexique français est, en effet, constituée d'emprunts directs au latin à des périodes diverses. C'est d'ailleurs ce phénomène de l'emprunt qui a donné naissance aux doublets, c'est-à-dire à des couples de mots provenant du même mot latin, mais dont l'un a subi des modifications au cours de l'évolution populaire depuis la période du latin vulgaire jusqu'à la période moderne, cependant que l'autre est emprunté (hôtel, du bas latin hospitale, et hôpital, du latin hospitalis ; frêle et fragile du latin fragilem.

Des mots grecs ont également été empruntés par l'intermédiaire du latin (philosophie, du latin philosophia, qui est lui-même un emprunt du latin au grec ; huître, du latin ostrea, qui

lui-même venait du grec ; paradis, du latin ecclésiastique paradisus, du grec paradeisos). Un très petit nombre d'expressions françaises sont des expressions latines reprises telles quelles (a priori, a fortiori).

Les préfixes et les suffixes entrant dans la formation des mots français sont soit des formes dérivées de préfixes et de suffixes latins (prae > pré ; -ica > -ique), soit des formes directement empruntées au latin ou au grec, les affixes grecs ayant fréquemment servi à la formation de mots savants (dermo-, hydro-). Quelques mots viennent du grec (aristocratie, oligarchie) et les mots faisant partie du vocabulaire scientifique, quand ils ne viennent pas directement d'un mot grec (dialyse, de dialusis), sont des composés modernes formés à l'aide d'affixes grecs (isotherme, de iso- et -thermos; isomorphe de iso- et -morphê ; xénophobe, de xeno- et -phobos).

Le français a emprunté des mots à toutes les époques de son histoire et, quelle que soit leur origine, ces mots se sont transformés en fonction des grandes mutations phonétiques qui ont eu lieu pendant toute la période pré médiévale et médiévale. Quelques noms d'arbres ou de plantes viennent du gaulois (bouleau, chêne, bruyère), et une série de termes souvent liés soit à la vie militaire, soit à la vie rurale sont d'origine germanique (guerre, garde, guetter, housse, fourbir, écume, blé, cresson, gerbe, grappe, jardin, houx). Certains mots viennent de variantes dialectales anciennes du français, comme hirondelle, du provençal irondela, du latin hirundo, qui a remplacé dans ce sens l'ancien français arondelle, qui n'existe plus que sous la forme du terme technique aronde. Savate vient d'un mot picard du XIIe siècle.

Les emprunts modernes concernent l'anglais, l'italien, l'espagnol et, dans une moindre part, l'arabe et l'allemand. Pour ce qui est de l'anglais, les emprunts anciens sont assez rares (wagon, redingote) et bien intégrés au lexique, alors que les emprunts modernes, qui concernent des mots de la langue courante (week-end, camera, brushing) et, tout particulièrement, le lexique du sport ainsi que des lexiques spécialisés du monde du travail (tennis, golf, club, green, squash, winch, marketing, walkman, discount, leader, briefing, manager), sont bien plus nombreux.

Pour ce qui est de l'italien, les emprunts sont présents sous la forme de mots très reconnaissables parce que liés à des éléments typiques de la culture italienne, notamment de son art culinaire (spaghetti, sabayon, pizza) ou au vocabulaire de la musique (aria, solo, sonate, quintette, adagio, allegro, andante). Mais des mots moins aisément identifiables, parce que la date de leur emprunt est plus ancienne et qu'ils ont subi des transformations, proviennent également de l'italien (artichaut, de l'italien carciofo ; escrime, balcon, violon, vedette, concert).

On mentionnera aussi un petit nombre de mots venant de l'espagnol (vanille, escadrille, camériste, duègne, sabir). Les mots anciennement empruntés à l'arabe sont des mots du vocabulaire scientifique souvent latinisés au cours de la période médiévale (algorythme, algèbre, chiffre, zéro, zénith) alors que, parmi ceux empruntés plus récemment, figurent quelques termes argotiques (clebs, toubib, nouba). Les mots empruntés à l'allemand sont peu nombreux (valse, lied, vampire, choucroute, vasistas).

6.2. La morphologie :

Une partie importante des mots du français est formée par préfixation et par suffixation. Les suffixes flexionnels, par exemple les désinences verbales, ne créent pas de mots nouveaux. Un certain nombre de préfixes sont dits «dérivationnels» parce qu'ils permettent

de créer par dérivation des mots nouveaux (possible > impossible ; vraisemblable > invraisemblable ; tourner > retourner, détourner, contourner) appartenant à la même catégorie grammaticale. Les suffixes dérivationnels, en revanche, ont pour effet de créer des mots qui ne font pas partie de la même catégorie grammaticale (grand > grand -eur ; frais > fraîch -eur ; vrai > vrai -ment ; précis > précisé -ment ; violent > violem -ment ; prune > prun-ier). Une formation par préfixation et par suffixation à la fois est possible (sang > en –sanglant - er ; soleil > en – soleill –er).

Un autre mode de formation est la composition qui réunit dans une même entité lexicale, appelée mot composé, deux mots qui, par ailleurs, existent de façon autonome dans le lexique du français (perce-neige, homme-grenouille, longue-vue, avant-garde). Bien que n'étant pas reliés par un trait d'union, lequel n'est pas une marque suffisante, des composés comme coup dur, pois de senteur, chambre à coucher, poisson d'avril, n'en sont pas moins des unités lexicales à part entière, dont la signification ne se réduit pas à la somme des significations de chacun de leurs composants. Un des critères de la composition est l'impossibilité d'insérer un élément supplémentaire. Les mots peuvent aussi être formés par dérivation impropre, c'est-à-dire par transfert sans modification d'une catégorie syntaxique à une autre (dîner > un dîner ; souper > un souper).

6.3. L'orthographe :

L'orthographe du français est généralement décrite comme complexe, dans la mesure où il n'y a pas de correspondance stricte entre l'oral et l'écrit. Des mots homophones, indistincts à l'oral, peuvent avoir des orthographes entièrement différentes (signe et cygne ; mais, mets et mes ; sous et saoul ; laid et les ; verre et vers ; raisonner et résonner). Des unités lexicales homophones peuvent par ailleurs appartenir à des catégories grammaticales différentes (vers — préposition — et verre — substantif — ; mets — forme conjuguée du verbe mettre — et mets — substantif —, mais — conjonction de coordination — et mes — adjectif possessif). Des formes différentes, même sur le plan syntaxique, peuvent se prononcer de la même façon (ils s'aiment et il sème ; elle la tend et elle l'attend).

Il n'existe que peu de cas dans lesquels un phonème est invariablement retranscrit par la même lettre. Un phonème peut être marqué par plusieurs lettres (g s'écrit gu) et, à l'inverse, une lettre peut servir à retranscrire deux phonèmes, comme x, qui correspond à ks dans sexe et à gz dans xénophobe.

Il existe en outre, en français, des lettres qui ne correspondent à la retranscription d'aucun phonème. Dans tous les mots du lexique, il existe des lettres muettes, dont une grande partie sont des lettres étymologiques (temps, long) et qui se sont conservées dans les mots, ou qui ont été rajoutées par des auteurs avant la normalisation de l'orthographe dans un souci d'exactitude étymologique.

7- l'exégèse biblique et l'exégèse coranique :

7.1. L'exégèse biblique :

C'est l'analyse de la Bible qui met en œuvre toutes les ressources contemporaines du savoir susceptibles de permettre la compréhension de sa signification exacte. Elle se distingue d'autres approches comme l'approche pieuse ou l'appréciation purement littéraire.

Contrairement aux textes de diverses autres religions, la Bible a toujours fait l'objet de certaines critiques et corrections de la part des spécialistes. Ces critiques sont indéniablement la conséquence du fait que juifs et chrétiens conçoivent la religion comme le produit d'événements historiques précis. Bien que la grande majorité des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament soient en fait anonymes, ils ont toujours été attribués d'une manière ou d'une autre à un auteur. C'est pourquoi d'autres hommes ont jugé légitime de les évaluer. Ces textes n'ont jamais été considérés comme uniquement transmis du ciel ou comme trop éloignés de la condition humaine contemporaine pour échapper à toute étude critique, à la différence des textes islamiques, par exemple. Mais la notion d'études bibliques critiques a beaucoup changé au fil du temps.

Les premiers spécialistes juifs et chrétiens de la Bible cherchaient à réconcilier les disparités dues aux auteurs humains de ces textes et leur conviction selon laquelle la Bible était d'inspiration divine — soit qu'elle ait été dictée directement par Dieu à l'auteur, soit qu'elle ait été suggérée à l'auteur par des rêves, des visions et autres voies indirectes. L'élément divin a invariablement été mis en valeur au détriment de l'élément humain. Les premiers rabbins de Palestine et de Babylone (200-500 apr. J.-C.), dont les discussions sont conservées dans le Talmud (hébreu : « instruction »), cherchaient une cohérence entre les nombreuses déclarations de la Bible, et entre la Bible et le judaïsme, considéré comme une interprétation d'inspiration divine de l'Ancien Testament. Pour obtenir cette cohérence, ils employèrent des formes de raisonnement qui semblent souvent, selon les critères modernes d'explication des textes, alambiquées et arbitraires comme c'est le cas pour le Mishnah[38].

Dans le monde hellénistique, le docteur juif Philon d'Alexandrie déploya des efforts semblables pour prouver la correspondance entre l'Ancien Testament et la vision du monde élaborée par les philosophes et les savants grecs. Pour réaliser cette conciliation, Philon eut recours à l'allégorie.

La plupart des Pères de l'Église adoptèrent la même approche. Ils étaient convaincus que la véritable signification de l'Ancien Testament était celle qui lui avait été donnée à travers le Nouveau Testament et les interprétations chrétiennes postérieures. Les premiers interprètes du Nouveau Testament avaient tendance à traiter l'ensemble de l'Ancien Testament comme un livre chrétien dans lequel tout ce qui était fait ou dit n'avait d'importance que dans la mesure où cela symbolisait ou anticipait ce qui avait été ensuite accompli dans le Christ et dans l'Église.

À l'heure actuelle, certains commentateurs chrétiens continuent de considérer l'Ancien Testament essentiellement à travers ses rapports avec l'Église chrétienne, comme le fit le concile Vatican II, du moins dans certaines parties de son décret concernant les Écritures. Cette position crée une certaine tension avec ce qui a été appelé méthode historico-critique et qui aborde la Bible comme un ouvrage littéraire écrit par un auteur humain et façonnée par les styles et conventions littéraires de son époque.

Quelques tentatives d'approche de la méthode historico-littéraire furent faites dans l'Antiquité. Même quand les allégories dominent, certains commentateurs prétendaient qu'il y avait de meilleurs moyens pour justifier l'inspiration divine d'un texte que de prétendre qu'il avait été dicté par Dieu à un être humain. Les allégories de Philon étaient en fait motivées par sa conviction que certains passages des Écritures ne pouvaient être vrais au sens littéral.

[38] Mishnah, première partie du Talmud.

L'interaction entre Dieu et l'humanité dans la production des Écritures pouvait donc prendre des formes plus subtiles que celle qui fut habituellement postulée par Philon, à savoir la révélation par possession divine à la manière des oracles grecs.

Parmi les chrétiens, saint Augustin, dans son commentaire de la signification littérale de la Genèse (De Genesi ad Litteram, 401-415), était tout à fait conscient de l'apparente divergence entre la vision scientifique contemporaine du monde et celle des auteurs bibliques. C'est pourquoi il ressentit le besoin d'aborder le point de vue biblique de manière critique. En Orient, Théodore de Mopsueste fut encore plus hardi. Il tenta une distinction entre l'« esprit prophétique » (c'est-à-dire la révélation directe), auquel on devait une grande partie de la Bible, et un « esprit de sagesse », qui aurait, selon Théodore, influencé certains écrivains bibliques (comme l'auteur de l'Ecclésiaste) préoccupés par des questions d'opinion ou d'observations purement humaines.

Malgré ces efforts et quelques autres du même genre, ce n'est qu'au siècle des Lumières, c'est-à-dire aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, que la Bible fut étudiée de manière vraiment critique. La Réforme protestante avait relancé les études sérieuses de la Bible après des siècles de négligence, et les nouvelles méthodes critiques élaborées pour les études historiques et littéraires au cours de cette période furent rapidement appliquées aux textes bibliques. Parmi les premiers critiques de la Bible figurent Thomas Hobbes, Baruch Spinoza et l'oratorien Richard Simon.

Quiconque se lance dans l'étude d'un texte biblique doit d'abord s'assurer que ce texte, tel qu'il a été transmis, est aussi exact que possible, et doit ensuite savoir que la traduction est une forme d'interprétation dans laquelle le sens du texte doit être déterminé avant d'être exprimé par d'autres mots. Même à l'époque préchrétienne, les critiques avaient affaire à des documents traduits et ressentaient le besoin de revenir à la version la plus ancienne possible du texte pour en déterminer le sens originel. Une grande partie des premières études critiques fut donc axée sur l'obtention d'un texte précis. Les réformateurs protestants tenaient beaucoup à mettre la Bible dans les mains des laïcs, aussi les traducteurs des XVI^{e} et XVII^{e} siècles recherchèrent-ils des textes permettant de produire les meilleures traductions possibles. C'est à partir de leurs études et des manuscrits nouvellement découverts au XVIII^{e} siècle que les méthodes d'étude critique des textes se développèrent.

1. Déterminer ce qui avait été écrit à l'origine, quels que puissent en être la signification ou l'intérêt, fait l'objet de ce qui est appelé critique de premier niveau. L'étude critique recourt à des critères externes et à des critères internes. Les critères externes comprennent les propriétés physiques des manuscrits proprement dits — leur matière, leur âge et le style de l'écriture — et l'histoire des manuscrits. (Aucun texte autographe d'auteur biblique n'a été trouvé et il est peu probable qu'on n'en découvre jamais.) Les manuscrits existants de l'Ancien Testament datent de l'ère chrétienne, soit des centaines d'années après leur date de composition initiale. Toutefois, les anciennes versions conservées (la version grecque des Septante et la Vulgate latine) et les fragments pré massorétiques[39] dont on dispose laissent penser que le texte hébreu

[39] De Massore (de l'hébreu « tradition »), terme appliqué à la tradition hébraïque (à l'origine transmise oralement) relative à la forme précise et à la prononciation correcte du texte de l'Ancien Testament, ainsi qu'aux notes portées en marge des textes sacrés qui indiquent divers éléments de cette forme traditionnelle. Les annotations, dues aux massorètes (docteurs hébreux), auraient été portées sur le texte entre le IIe siècle av. J.-C. et le VIIIe siècle apr. J.-C., les dernières datant d'environ 1425.

classique existant a été conservé avec une extraordinaire fidélité. Des manuscrits complets et presque complets du Nouveau Testament datent du IV^{e} siècle et de nombreux fragments existants furent probablement copiés moins d'un siècle après la composition originale du texte. Bien que l'on trouve des milliers d'interprétations différentes parmi ces manuscrits, la majorité de ces différences ne porte que sur des aspects secondaires (le remplacement d'un mot par un synonyme) et posent des problèmes qui peuvent être résolus relativement facilement par l'étude critique du texte.

Dans tous les cas, les critiques doivent fonder leurs jugements sur les critères internes, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles un manuscrit donné est considéré comme faisant ou non autorité. On estime telle interprétation plutôt qu'une autre fidèle à l'original, selon des principes inspirés du simple bon sens. Ainsi, une variante courte est-elle généralement considérée supérieure à une version plus longue, en partant du principe qu'un copiste a plutôt tendance à amplifier un texte (pour plus de clarté ou autres raisons) qu'à le compresser. De même, la variante la plus difficile a les plus grandes chances d'être originale, parce que la tendance des scribes était de trouver des justifications ou de résoudre les problèmes d'interprétation plutôt que de les créer.

2. La critique dite de second niveau, nouveau stade de l'étude critique de la Bible, fit son apparition aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, principalement en Allemagne. Vers la fin du XIX^{e} siècle, elle suscita l'opposition farouche de ceux qui la considéraient comme une attaque contre la fiabilité des Écritures. Dans une certaine mesure, cette opposition n'a pas encore disparu, bien que la grande majorité des spécialistes de la Bible considèrent la critique de second niveau comme la seule méthode valable pour déterminer le sens des textes bibliques.

   La méthode historico-littéraire pose beaucoup de questions d'interprétation et d'intérêt du fait qu'elle aborde des problèmes du type : qui a écrit le livre ? Quelles sources l'auteur a-t-il utilisées ? Ces sources étaient-elles fiables ? Qu'en est-il advenu dans le processus de transmission et d'édition ? En quoi le message de la parole biblique a-t-il été modifié par ce processus ? En bref, cette approche pose les mêmes questions de fiabilité et de preuve qui se poseraient à tout individu voulant établir la crédibilité d'une déclaration verbale ou orale du passé.

   La critique historico-littéraire a dérangé plus d'une personne parce qu'elle a révélé que certaines déclarations de la Bible ne pouvaient être littéralement vraies, jugées du point de vue impartial, des preuves historiques ou des faits, et que divers ouvrages bibliques ne pouvaient être le travail de ceux à qui ils avaient été attribués par la tradition. Paradoxalement, cette forme de critique est aujourd'hui remise en question par certains critiques qui pensent que l'œuvre étudiée perd souvent de la vitalité au cours du processus d'étude.

3. Un autre aspect de la méthode historico-littéraire est la critique reposant sur la forme. Elle part du principe que les déclarations littéraires peuvent être faites de différentes manières. Le même événement ou spectacle peut être consigné en langage poétique ou par simple relation des faits. Chaque forme a sa valeur propre. Par conséquent, reconnaître l'existence d'une diversité de formes littéraires dans la Bible permet de défendre la « vérité » biblique. Une fois que les formes littéraires ont été identifiées, le critique doit établir la situation historique qui a donné lieu à certaines formes. Cette technique fut pour la première fois appliquée à l'Ancien Testament, notamment par Hermann Gunkel. Il tenta de regrouper les récits de la Genèse en histoires étiologiques, c'est-à-dire des histoires qui, selon lui, auraient été composées pour expliquer l'origine des caractéristiques d'une tradition existante. Par exemple, il

pensait que Genèse, IX, 20-27 expliquait pourquoi les Cananéens furent soumis aux Israélites. Toujours selon lui, d'autres passages auraient été inclus dans la Genèse pour justifier les noms, comme dans Genèse, XXV, 26 qui explique l'origine du nom de Jacob. Il voit également dans des passages comme Genèse, XXVIII, 10-19 l'explication des légendes cultuelles associées à des sites sacrés comme Bethel. Dans l'exégèse du Nouveau Testament, les mêmes principes ont été appliqués pour étudier l'apparition des Évangiles dans l'Église primitive. Les différents récits des Évangiles sont également des histoires isolées (parfois dites de « conflits », de « déclarations» ou de « miracles » où Jésus joue un rôle). Les spécialistes s'interrogent donc sur le but initial de ces récits et tentent de découvrir ce qu'ils révèlent sur l'Église qui les a produits.

4. Un autre aspect de la méthode historico-littéraire employée pour l'Ancien Testament et reprise pour le Nouveau Testament est la critique fondée sur la rédaction : elle s'intéresse au rôle des éditeurs qui ont travaillé sur un texte à une époque donnée et étudie leurs procédures et leurs motivations. La Torah, les Prophètes et même les Écrits (notamment les Psaumes et les Proverbes) sont depuis longtemps considérés non comme l'œuvre d'auteurs uniques, mais comme celle de divers auteurs dont le travail a été ultérieurement homogénéisé. Cela s'est également révélé vrai pour les Évangiles. Des ouvrages autrefois considérés comme le produit d'un seul individu identifiable (Matthieu, Marc, Luc ou Jean) sont aujourd'hui reconnus comme étant la production d'une école, d'une Église, d'une communauté ou d'une personne qui a pris la tradition courante et l'a adaptée à des besoins urgents. La critique fondée sur la rédaction affirme simplement que le sens de la Bible a évolué à divers moments de l'histoire de la communauté de foi qui a produit le texte biblique. La tâche de l'interprète est de décider à quel stade de développement le sens ultime du texte doit être rapporté. Faut-il, par exemple, chercher la parole prophétique des déclarations d'Amos dans ce qui peut être reconstitué de l'œuvre telle qu'elle figure actuellement dans la Bible, ou faut-il prendre le livre d'Amos pour ce qu'il est dans sa rédaction actuelle — une prophétie de salut (Amos, IX, 11-15) plutôt que l'annonce d'un malheur inexorable ? La plupart des commentateurs préfèrent se reporter à la forme première, non rédigée, d'Amos. D'un autre côté, il est généralement admis que les Évangiles signifient ce que leurs rédacteurs leur ont fait dire et ne transmettent pas simplement le sens de la tradition initiale à laquelle ils se rattachent. Pour l'Ancien Testament, le développement ultérieur des textes sacrés hébreux dans la version grecque des Septante, qui devint la Bible pour le Nouveau Testament et l'Église primitive, pose un problème spécial, du moins pour les chrétiens. Même les traducteurs et interprètes chrétiens de la Bible préfèrent aujourd'hui presque tous utiliser la version hébraïque, non seulement comme point de départ pour reconstituer le texte biblique, mais aussi pour en interpréter le sens.
5. Orientation récente de la critique littéraire, le structuralisme met l'accent sur une approche du texte dans sa forme finale achevée et se détourne donc de son histoire. Il explore également les correspondances avec la littérature des autres cultures qui transparaît dans les structures communes que révèlent des histoires semblables racontées de manière similaire. Son intérêt pour l'interprétation est important. Il tente de parvenir à une psychologie humaine universelle et suggère donc qu'un texte peut avoir une signification qui dépasse la compréhension de son auteur.

7.2. L'exégèse coranique :

Si la traduction est une étape fondamentale dans la compréhension du Texte, le lecteur francophone doit pouvoir s'armer d'autres outils nécessaires à une étude sérieuse, qui se diffèrent des outils de l'exégèse biblique qui ne sont pas propres au non arabophone mais contrairement, ils sont importants pour toute personne à l'intention de lire et comprendre le texte coranique.

Avant tout, il convient de préciser que si le Texte coranique est éternel, il comporte toutefois des contingences historiques dont il faut tenir compte. Il est important de comprendre que le Coran est parfois directement lié aux données historiques, culturelles et sociales de l'époque. Le cadre de l'époque a directement conditionné la teneur, la pédagogie et la périodicité de la Révélation. Les Arabes de l'époque vivaient dans un environnement tribal et analphabète ; l'esprit clanique faisait régner la tyrannie et l'immoralité ; la justice et le droit étaient alors des privilèges qui s'achetaient ou s'héritaient. En une vingtaine d'années, cet environnement se transforma de manière surprenante. De la domination horizontale, les hommes passèrent à une soumission verticale : le regard de Dieu dépassait les emprises humaines. La soumission à un Dieu Unique permit alors de créer un contexte basé sur la justice, la préservation des droits, le respect des engagements. C'est ainsi que naquit l'une des plus grandes civilisations que le monde ait connu.

Plus ponctuellement, la Révélation s'est faite en fonction d'un rythme et d'étapes particulières. Sans hésiter mais sans brusquer, les versets ont été révélés en tenant compte de l'état d'esprit, de l'évolution et de la compréhension de la société de l'époque. Ainsi, voit-on plusieurs versets graduer l'interdiction de la consommation d'alcool. D'une interdiction ponctuelle avant la prière, la Révélation a abouti à une interdiction totale. Le verset : « Ô vous qui croyez ! Ne faites pas la salât lorsque vous êtes ivres ; attendez que vous ayez retrouvé votre lucidité » (4/43), a été révélé à un temps où la consommation d'alcool était répandue dans la société arabe de l'époque. Il s'agissait d'ôter cette habitude par étapes, en respectant le rythme des hommes. Au bout de neuf années, le Coran stipulait enfin l'interdiction définitive : « Ô croyants ! Les boissons fermentées, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'une souillure diabolique. Ecartez-vous-en, afin que vous réussissiez »[40]

Il s'agit de connaître la chronologie de la Révélation et ses circonstances pour comprendre que le dernier verset cité est celui dont il faut tenir compte puisqu'il est le dernier révélé à ce sujet.

En ce sens, la connaissance des circonstances de la Révélation (asbâb an-nuzûl) est fondamentale. La compréhension d'un verset doit donc être directement liée à sa circonstance, sans quoi l'étude en serait totalement erronée. Éluder cet aspect négligerait la prise en compte du mode éducatif et pédagogique du Texte coranique envers la société de l'époque.

Il faut savoir aussi que les préceptes du Coran liés aux affaires sociales (al-mu'âmalât) - tels que les transactions commerciales, l'héritage, le mariage, les sanctions pénales, etc. - ne sauraient être compris et appliqués sans les objectifs généraux déterminés par l'islam (maqâṣid ash-sharî'a). Ces derniers sont entre autres : l'éducation de l'individu à l'Unicité divine, l'observance du modèle prophétique, l'enracinement des bonnes mœurs et la solidarité sociale, la garantie la dignité humaine, et les droits des citoyens et de la société. Si

[40] Coran, *traduction de Hamidullah*, sourate La table servie, Verset 90.

le lecteur se limite à l'application des règles sans chercher la contextualisation et la prise en compte de son environnement, il déviera indubitablement des objectifs (al maqâsid) et trahira dans le même sens les préceptes divins fondamentaux.

Par ailleurs, l'étude du Coran ne peut se dissocier d'une connaissance de la vie du Prophète. Ce dernier représente l'expression vivante du Coran. Sa vie a évolué au gré des révélations successives ; elle est en ce sens l'application la plus concrète du Message. En outre, elle définit, éclaircit et complète les versets divins. Parfois même, le Verbe de Dieu nécessite une explication ou une légitimité qu'on retrouve dans la vie du Prophète (sîra). Par exemple, on pourrait mal comprendre le verset suivant : « À ceux qui te contredisent à son propos, maintenant que tu en es bien informé, tu n'a qu'à dire : "Venez, appelons nos fils et les vôtres, nos femmes et les vôtres, nos propres personnes et les vôtres, puis proférons exécration réciproque en appelant la malédiction de Dieu sur les menteurs." »[41]. Si d'aucuns, dans la précipitation, pourraient s'accorder à croire que l'islam rejette toute autre croyance, il convient de rappeler les circonstances de la révélation de ce verset : le Prophète avait reçu une délégation chrétienne venue le questionner au sujet de l'islam. Durant ce séjour, ils furent reçus avec tous les honneurs et étaient hébergés à la mosquée dans laquelle une tente avait été élevée pour qu'ils puissent prier selon leurs propres traditions religieuses. Contre toute attente, ces chrétiens ne provoquèrent qu'une polémique stérile tout en abusant de l'hospitalité du Prophète. Ils refusèrent de prendre au sérieux le Message coranique et le dénigrèrent. Le verset fut alors révélé pour mettre fin à la polémique et réconforter le Prophète.

Pour conclure, il convient de rappeler que l'étude intellectuelle du Coran se conjugue à l'acte d'adoration. Lire le Coran, c'est à la fois l'étudier et invoquer Dieu. En ce sens, le lecteur doit se sentir totalement concerné par les injonctions et les enseignements coraniques. Il doit prendre conscience que le discours lui est proprement adressé, qu'à chaque fois qu'il lit un verset, il s'approche de son Seigneur. Au-delà d'un texte scientifique ou littéraire, le Coran est un appel à qui veut l'écouter et le suivre. Il interpelle les consciences, avertit et annonce, éduque et instruit. Certes, il contient des vérités scientifiques qui défient les intelligences, il établit des règles sociales et politiques qui interpellent notre humanisme, il conserve la mémoire historique à travers les histoires des peuples et des prophètes qu'aucune révélation n'avait jamais contenue. Cependant, tous ces aspects ne sont que des éléments secondaires de la vocation du Message : le Coran est le Livre de Dieu déployé pour appeler, éclairer et guider le cœur des hommes. Il est la Lumière avec laquelle les hommes s'éclairent pour suivre la Voie et le témoin de nos propres personnes.

Sans toutefois être en accord avec tout ce qu'ils disent, nous citons ici les opinions de quelques érudits non-musulmans sur le Coran:

« Aussi chaque fois que nous le lisons, dès le commencement, il (le Coran) nous rebute. Mais soudain il séduit, étonne et finit par susciter l'admiration. Son style, en harmonie avec son contenu et son objectif, est sévère, grandiose, terrible, à jamais sublime. Ce livre continuera d'exercer une profonde influence sur les temps à venir »[42]

« Le Coran occupe, de l'aveu général, une place importante parmi les plus grands écrits religieux de l'humanité. Bien qu'étant la dernière-née des inoubliables

[41] Coran, *la traduction de Hamidullah,* Sourate La famille d'Imrân, verset 61.
[42] *J.W. Goethe,* cité dans (Dictionary of Islam) *de T.P. Hughes,* p. 526.

oeuvres de ce type de littérature, il n'y a aucune d'elles qui le surclasse dans le merveilleux impact qu'il a su créer sur une multitude d'hommes. Il a fait naître un tout nouvel aspect de la pensée humaine et un caractère tout aussi nouveau. Tout d'abord il convertit de nombreuses tribus hétérogènes des déserts de la péninsule arabe en une nation de héros, et fonda par la suite les grandes institutions politico-religieuses caractéristiques du monde musulman, constituant ainsi l'une des forces majeures avec lesquelles l'Europe et l'Orient doivent désormais compter »[43]

« Les passages les plus émouvants du Coran ont en effet trait à l'unité de Dieu, dont chacune des pages du Livre traite, à Sa Majesté, à Son immatérialité et à Sa Miséricorde. Le monothéisme intrangisant de l'Islam lui fournit son caractère le plus fondamental de religion de l'Absolu et de force persuasive. (...) Le Coran demeure, de nos jours encore, le type inimitable et transcendant de la lettre arabe. Il ne représente pas seulement le prototype de l'œuvre littéraire par excellence, mais aussi la source de la littérature arabe et musulmane qu'il crée, puisque la religion qu'il révèle est à l'origine d'un grand nombre de démarches intellectuelles... »[44]

« Comment un homme, illettré au départ, aurait-il pu, en devenant par ailleurs, du point de vue de la valeur littéraire, le premier auteur de toute la littérature arabe à énoncer des vérités d'ordre scientifique que nul être humain ne pouvait élaborer en ce temps-là, et cela, sans faire la moindre déclaration erronée sous ce rapport? »[45]

« Peut-être que l'on ne saurait, ici, évaluer ses mérites en tant qu'oeuvre littéraire, suivant des règles préconçues, nées d'un goût esthétique et subjectif, mais plutôt par rapport aux effets qu'il eut sur les contemporains et les compatriotes de Mohammad (que la Paix et la Bénédiction soient avec lui). S'il a choisi un ton aussi austère et convaincant pour s'adresser aux coeurs de ses auditeurs, pour souder des éléments centrifuges et antagonistes en un ensemble compact et bien structuré, animé par des idées jusqu'à lors inconnues de l'intellect arabe, son éloquence était sans doute parfaite, ne serait-ce que du fait d'avoir converti des tribus sauvages en une nation civilisée et ajouté une nouvelle trame à la vieille chaîne de l'histoire »[46]

« Voulant par la présente tentative surclasser mes prédécesseurs et proposer quelque chose qui saurait faire résonner, quoique faiblement, la rhétorique sublime du Coran arabe, j'ai éprouvé toutes les peines à maîtriser les rythmes complexes et magnifiquement variés qui, outre le message lui-même, permettent au Coran de compter incontestablement parmi les plus grands chefs-d'oeuvre littéraires de l'humanité. Cette caractéristique, cette (symphonie inimitable) - ainsi que le croyant Pickthall décrit son «Holy Book» dont les airs poussent les hommes à l'extase et aux larmes - a été presque totalement ignorée par les traducteurs précédents; ainsi, on ne s'étonne guère de constater que ce qu'ils ont écrit parait terne et plus par rapport à l'original, somptueusement orné »[47]

« Une analyse purement objective du Coran, à la lumière des connaissances modernes, nous amène à reconnaître l'harmonie existant entre les deux, ainsi qu'on l'a fait ressortir à maintes reprises. On a du mal à s'imaginer qu'un homme du temps

---

[43] *G Margoliouth,* cité dans (Introduction au Koran) de *J.M Rodwell,* Everyman's Library, New-York, 1977, P. 7.
[44] L'humanisme de l'Islam*, Marcel A. Boisard,* 3è édition, Albin Michel, 1979, p.48 et 52
[45] La Bible, le Coran et la science*, Maurice Bucaille,* 1978, p. 126.
[46] *Dr. Steingass,* cité dans *(Dictionary of Islam)* de *T.P. Hughes,* p 528.
[47] The Coran Interpreted *Arthur J. Arberry,* University Press, Oxford, 1964, p 10.

du Mohammad (que la Paix et la Bénédiction soient avec lui) ait pu être l'auteur de telles affirmations, compte tenu du niveau intellectuel de l'époque. De telles considérations répondent en partie de la place exceptionnelle qu'occupe la Révélation coranique et contraignent le scientifique impartial à admettre son incapacité de fournir une explication fondée uniquement sur la logique matérialiste » [48]

« (Parlant du Coran) Cette symphonie inimitable, dont le seul son déclenche pleurs et extases. » [49]

« Le Coran est la bible mahométane (sic), et est plus révéré que n'importe quel livre sacré, plus que l'Ancien Testament juif ou le Nouveau Testament chrétien » [50]

[48] Le Coran et la science moderne, *Maurice Bucaille,* 1981, p. 18.
[49] *Marmaduke Picktall* dans son introduction à sa traduction du Coran (Londres)
[50] The lord Jesus in the Koran , *J. Shillidy (Dr en théologie)* , Surat 1913, p.111

-CHAPITRE TROISIEME-

Analyse lexico sémantique de quelques Versets du Coran et la traduction berquienne.

Dans ce chapitre, on expose quelques exemples de l'expression coranique par la rhétorique ou par les effets de style qui sont fréquents, en analysant leur sens en arabe et la possibilité de leur imitabilité par la traduction. Cette analyse peut être vue dans deux dimensions, la première est une comparaison entre la traduction berquienne et les versets arabes, la deuxième est la comparaison de la traduction berquienne à celles faites par Kasimirski et Hamidullah Mohamed, comparaison sémantique, esthétique et formelle, suivie d'une étude lexicale comparative des trois traductions puis une évaluation de la traduction berquienne du texte coranique basée sur ce qu'elle a pu récupérer de sens, de forme et d'esthétique coranique.

1-La rhétorique :

La rhétorique est l'art de bien dire ; c'est l'ensemble des procédés qu'un auteur (orateur ou écrivain) emploie pour persuader et pour convaincre. Les figures de la rhétorique sont des manières volontaires de s'exprimer pour donner plus d'originalité, de vie et de force au discours, elles permettent d'être expressif et donc retenir l'attention de celui à qui l'on s'adresse. Outre la rhétorique, des relations entre des mots font des effets de style pareils a celui de la rhétorique comme l'effets paronymique, homonymique, antonymique, synonymique[51]…

1-1 La métaphore : (الاستعارة)

La répartition métaphorique en intuitive et logique en arabe n'a pas d'équivalent en français, mais la distinction arabe reste discutable car son interprétation pose souvent problème; la métaphore arabe a toujours rapport avec sa syntaxe, si le nom comparé par exemple, vient au début de la phrase, on nomme cette construction : comparaison et pas métaphore, cela dépend du sens voulu. L'explication des genres métaphoriques arabes selon la syntaxe, selon le sens et selon son rapport avec la réalité et l'imagination mérite une étude à part, mais elle ne trouve pas la place dans notre travail, car la métaphore, à l'instar de la rhétorique arabe est une recherche qui prend les années, l'encre et la force. Donc, il nous suffit de travailler ce qu'on à d'équivalent en français, pour faciliter la tache et la compréhension[52].

En ce qui suit, on expose quelques métaphores coraniques, en les expliquant, et en les comparant avec leurs traductions :

	Verset coranique	**Traduction de Berque**	**Traduction de Kasimirski**	**Traduction de Hamidullah**
1-Ta ha 88	فأخرج لهم عجلا جسدا له خوار	Puis il en a fait sortir pour eux un veau, un	Et en retira pour le peuple un veau corporel,	Ce dernier leur avait fait sortir (du feu) un veau

[51] Signalant que dans notre étude, on n'aborde pas les effets synonymiques et antonymiques tellement fréquents dans le discours coranique, qu'ils méritent une étude à part qui doit être détaillée.
[52] Cf. الإيضاح في علوم البلاغة القز ويني

		corps à mugissement	mugissant.	(du moins) un corps doué de la faculté de mugir
2-Marie 04	و اشتعل الرأس شيبا	Et ma tête s'est enflammée de cheveux blancs	Et ma tête s'allume de la flamme de la calvitie	Et ma tête s'est enflammée de (cheveux) blancs
3-caverne 99	وتركنا بعضهم يومئذ يموج في بعض	Nous les laisserons, ce jour là, déferler comme les flots les uns sur les autres	Le jour viendra où nous les laisserons se presser en foule comme les flots les uns sur les autres	Nous les laisserons, ce jour-là, déferler comme les flots les uns sur les autres
4-Ya sin 37	وءاية لهم الليل نسلخ منه النهار فإذا هم مظلمون	Et une preuve pour eux est la nuit, Nous en écorchons le jour, et ils sont alors dans les ténèbres	Que la nuit, dont nous faisons sortir le jour pendant que les hommes sont plongés dans l'obscurité	Et une preuve pour eux est la nuit. Nous en écorchons le jour et ils sont alors dans les ténèbres
5-Ya sin 52	من بعثنا من مرقدنا	Qui nous a ressuscités de là où nous dormons ?	Qui nous a extrait de ces lieux de repos ?	Qui nous a ressuscité de là où nous dormions ?
6-Hejr 94	فأصدع بما تؤمر	Expose donc clairement ce qu'on t'a commandé	Fais donc connaître ce que l'on t'a ordonné	Expose donc clairement ce qu'on t'a commandé
7-Les vents 41	إذ أرسلنا عليهم الريح العقيم	Quand Nous envoyâmes contre eux le vent dévastateur	Lorsque nous envoyâmes contre lui un vent de destruction	Quand Nous envoyâmes contre eux le vent dévastateur
8-La vache 16	أولئك الذين اشتروا الضلالة بالهدى	Ce sont eux qui ont troqué le droit chemin contre l'égarement	Ce sont eux qui ont acheté l'erreur avec la *monnaie* de la vérité	Ce sont eux qui ont troqué la guidance contre l'errance !
9-La vache 61	وضربت عليهم الذلة والمسكنة	L'avilissement et la misère s'abattirent sur eux	Et l'avilissement et la pauvreté s'étendirent sur eux	Ils furent frapper de vilenie et de misère
10-L'abeille 112	فأذاقها الله لباس الجوع و الخوف	Allah lui fit alors goûter la violence de la faim et de la peur	Et il l'a visitée de la faim et de la terreur	Dieu lui fit alors goûter la violence de la faim et de la peur
11-Les troupes 67	و ما قدروا الله حق قدره والأرض جميعا	Ils n'ont pas estimé Allah	Mais ils ne savent point	Ils n'ont pas estimé Dieu

	قبضته يوم القيامة و السموات مطويات بيمينه	comme Il devrait l'être alors qu'au Jour de la Résurrection Il fera de la terre entière une poignée, et les cieux seront pliés dans sa (main) droite	apprécier Dieu comme il devrait l'être. La terre ne sera qu'une poignée de poussière dans sa main le jour de la Résurrection, et les cieux ployés comme un rouleau dans sa droite	comme Il devrait l'être alors que jour de la Résurrection, Il fera de la terre entière une poignée, et les cieux seront ployés en Sa Dextre

Analyse et commentaire[53] :

1- La construction phrastique de cette métaphore contient les deux noms (عجلا) et (جسدا) qui sont traduits en « veau » et « corps ». Syntaxiquement, cet énoncé coranique est un énoncé de base son expansion situe dans l'explication entre les deux noms « veau » et « corps », comme s'il veut dire : (veau, non pas vraiment un veau en chair et en os mais, un corps, qui ressemble au veau en mugissement). L'essentiel en traduction donc est de garder la forme métaphorique qui est basée sur la nomination ; la traduction kasimirskienne par exemple, est loin de ce sens car les adjectifs « corporel » et « mugissant » sont attribués au « veau » ; la traduction berquienne semble faite mot à mot, elle a gardé la forme coranique et une grande partie sémantique ; celle de Hamidullah paraît très efficace, il a donné la forme, le sens et même le sous entendu qui explique ce qui est implicitement dit.

2- La métaphore coranique ici est très imagée, là où la rapidité de propagation des cheveux blancs dans la tête de Zacharie est comparée à celle des flammes ; mais ni le mot arabe (اشتعل) correspond en français à « s'allumer », ni « شيبا » à « calvitie » comme a traduit Kasimirski, « s'enflammer » est plus indicateur de mal que « s'allumer » qui indique la lumière et la clarté, ici comme la première partie du verset veut indiquer le mal et la faiblesse de la vieillesse que sa sagesse. Par contre Berque et Hamidullah ont donné la même et la bonne traduction, seulement, celle de Hamidullah qui joue sur l'implicite (entre parenthèse) parait sémantiquement juste, car le mot cheveux est sous entendu dans le verset arabe.

3- Le verbe arabe (يموج) suffit de donner toute l'image de la métaphore, sa traduction en « déferler » n'a pas donner l'image voulue, alors Berque et Hamidullah ont fait appel à toute une phrase, toute une comparaison "comme des flots " ce qui a crée une redondance dans le sens ; celle de Kasimirski nuit par sa langueur, une déformation de forme fait perdre l'esthétique coranique.

4- Outre l'effet antonymique entre « nuit » et « jour », le verbe (تسلخ) est très bien traduit en « écorcher » (dépouiller la peau) on veut dire ici (on dépouille l'obscurité de la nuit de la lumière du jour pour avoir la nuit qui nous laisse en ténèbres comme on fait pour un animal quand on l'écorche de sa peau, une très mauvaise traduction

[53] La numérotation dans « analyse et commentaire » renvoie à la numérotation dans le tableau ci-dessus

par Kasimirski qui donne un autre sens ; d'ailleurs le verset arabe comme il est traduit mot à mot car Berque et Hamidullah a une signification scientifique qui dit que la nuit vient au premier et que le jour n'est qu'une exception naît de la rencontre des lumières lunaire et solaire qui produisent le jour, plusieurs versets coraniques viennent renforcer cette vérité, on en cite les trois versets qui précèdent cette métaphore, et qui représentent une preuve de l'aspect scientifique du Coran, les voila en arabe puis leurs traduction par Hamidullah : " و الشمس تجري لمستقر لها ذلك تقدير العزيز العليم (38) و القمر قدرناه منازل حتى عاد كالعرجون القديم (39) لا الشمس ينبغي لها أن تدرك القمر و لا الليل سابق النهار و كل في فلك يسبحون (40)" « Et le soleil court vers un gîte qui lui est assigné ; telle est la détermination du Tout Puissant, de l'Omniscient (38) et la lune, Nous lui avons déterminé des phases jusqu'à ce qu'elle devienne comme la palme vieillie (39) le soleil ne peut rattraper la lune, ni la nuit devancer le jour ; et chacun vogue dans une orbite (40) »[54]

5- La métaphore situe entre " مرقدنا" و "مماتنا", ce verset reste difficile à interpréter, car il n'est interprétable que par rapport aux versets qui l'entourent et même s'ils posent la question "qui" ils savent la réponse même ce que Berque et Hamidullah traduisent par "là où nous dormons" ou Kasimirski par "ces lieux de repos", n'est que l'effet de ce "seul cri" cité dans le verset qui précède et celui qui suit cette métaphore. Le Coran a utilisé le mot "مرقدنا" par ironie à ceux qui ne croient pas au dernier jour, le jour de la Résurrection, au contraire, ils croient qu'ils vent dormir éternellement après la mort. Même si la traduction littérale a gardé la forme coranique, elle n'a pas pu, malheureusement, avoir l'enchaînement, ni la suite logique de sa signifiance. La traduction en "ressuscité " chez Berque et Hamidullah assume plus le sens du verbe arabe que celui en "sortir" de Kasimirski qui est sémantiquement plus vague.

6- Ici une très belle image métaphorique construite par un élément de comparaison très rare en arabe, le verbe "إصدع" semble dire dans le sens arabe "casse" ou "brise", c'est la traduction littérale qui peut avoir plus de force. Cette métaphore consiste à comparer l'effet qu'une cassure laisse sur un verre par exemple, et celui de l'efficacité d'atteindre l'objectif que Dieu a tracé pour le prophète, la ressemblance est que les deux ne s'effacent pas et ne se répare jamais. Les traductions de Berque et de Hamidullah utilisent le verbe"expose" en le renforcent par l'adverbe "clairement " pour rattraper la force du sens perdue dans la traduction, ce qui n'était pas vraiment fidèle ; la traduction kasimirskienne parait plus forte, mais a perdu l'esthétique coranique par sa longueur. Dés qu'on jette le premier coup d'oeil, on ne s'attarde pas à exprimer notre déception pour les trois traductions.

7- La métaphore ici est entre "une femme stérile" et "le vent dévastateur", l'élément commun est que ce vent n'est porteur ni de nuages ni de grains de pollen qui ont le rôle de la fécondation végétale, donc comme s'il est stérile, mais en même temps destructeur ; cette métaphore disparaît dans la traduction pour n'avoir qu'une simple expression chez Berque et Hamidullah et un choix libre pour Kasimirski. La forme métaphorique dans la version coranique original (arabe) nous confirme que "la forme est un sens" car par la perte de cette forme dans la traduction, l'idée que le vent peut ressembler à une femme stérile (même si on ignore ici ce que le Coran veut connoter) nous a échappé ; en comparant le texte arabe et la traduction, on sens par notre

[54] La Sourate Ya' Sin.

intuition linguistique la disparition, l'effacement, et plus scientifiquement le glissement du sens pendant la pratique de la traduction.

8- La métaphore ici consiste à imager le choix des m'écriant de l'égarement à la place du droit chemin avec quelque chose qui s'achète (dans le sens d'obtenir quelque chose au prix d'efforts ou de sacrifice, du verbe acheter) , donc c'est un synonyme de se troquer ; l'ironie est aussi présente implicitement quand il montre l'incompatibilité entre les deux choses troquées, comme celui qui troque l'or contre des pierres, même si le troc ici est virtuellement conçu c'est l'image la plus ironique pour les mécréants selon le Coran quand il a utilisé l'antonymie entre les deux mots arabes soulignés. Kasimirski n'a pas choisi le verbe troquer et a laissé celui d'acheter renforcé par "la monnaie" pour confirmer qu'il ne s'agit plus d'un troc ce qui a fait un choix qui ne traduit pas en fait dans le même niveau de langue du français comme de l'arabe, sa traduction en"erreur et vérité" porte plus de nuance dans le sens. La traduction berquienne de cette métaphore est plus acceptable en la comparant avec celle de Kasimirski, Berque semble bien comprendre la construction rhétorique cependant, le classement des mots "droit chemin" et "l'égarement" est inversé par rapport à l'arabe ; mais il a bien utilisé l'antonymie entre ces deux mots. La traduction de Hamidullah nous parait bien faite par l'utilisation du verbe "troquer", le classement comme celui du Coran et le choix antonymique de « guidance » et « errance » qui fait en outre sa rime.

9- Dans cette métaphore le mot qui fait le problème pour son interprétation est le mot arabe "ضُربت" qui peut assumer plusieurs sens mais le sens arabe montrent que l'action doit être faite par quelque chose matérielle (c'est là où se situe notre métaphore), ce qui ne l'est pas par « avilissement », « misère », « vilenie » et « pauvreté », parmi les trois traduction celle de Hamidullah a emprunté le mot le plus simple et le plus significatif « furent frappés ». Dans "s'abattirent " le sens est aussi proche de celui de l'arabe. Reste à signaler que Kasimirski par sa traduction en « s'étendirent » donne peut être un sens mais qui s'éloigne de ce qu'on veut dire en arabe, d'ailleurs l'expression arabe "ضربت عليهم" même si on accepte parfois la traduction, elle reste figée et n'assume qu'une seule forme en arabe sa traduction parait inutile.

10- On peut dans ce verset voir clairement deux métaphores, toutes deux explicitent, la première entre le mot "أذاقها" et "لباس الجوع و الخوف" car on ne goûte pas la faim et la peur mais on les sens, la deuxième entre "لباس " et " الجوع و الخوف" comme si la faim et la peur envahissant tout le corps et le couvre. Berque a compris les deux mais il n'a pas pu les traduire toutes deux il a traduit en « faire goûter » qui est une traduction littérale, et par "violence" pour la deuxième ce qui parait en arabe un sens parasite puisque aucune des interprétations et des études exégétiques ne l'accepte dans la mesure de traduire une métaphore, mais pour la traduction du sens on la considère acceptable. Berque a utilisé le mot « Allah » pour garder l'identité arabe du Coran au contraire Hamidullah a fait la même traduction de tout le verset, la seule différence est dans l'utilisation du mot "Dieu" un paradoxe très apparent vu l'identité arabe de Hamidullah qui doit garder cette identité en utilisant le mot "Allah" ce qu'il n'a pas fait et d'autre part Berque qui a utilisé l'emprunt arabe malgré son identité (non arabe). Kasimirski à son tour prend un autre choix lorsqu'il utilisé le mot visite qui efface les deux métaphores en question et crée une autre nouvelle, et qui ne remplace pas en effet l'esthétique coranique, en outre son choix de traduction de la

peur en « terreur » nous parait très motivé car il sait que « la terreur » est le sentiment de la peur involontaire ce qui interprète bien le cas dans ce verset selon beaucoup d'exégètes mais il semble douteux pour cela, et il note en bas de page une traduction en mot à mot « il la revêtit du vêtement de la faim et de la terreur ».

11- Ici, encore deux métaphores parmi les plus discutables dans le Coran, l'image qui fait de la terre « une poignée », est la première, la seconde « que les cieux seront pliés dans la droite de Dieu ». D'ailleurs l'interprétation du verset diffère selon les exégètes entre ceux qui disent qu'il s'agit d'une métaphore pour montrer la force et la valeur de Dieu et ceux qui s'appuient sur des Hadith du prophète pour confirmer qu'il ne s'agit pas des métaphores mais d'un vrai fait par Dieu au jour de la Résurrection (les exégètes comme El-Boukhari et Ibn Kathir qualifient ce verset parmi d'autres dans l'inconnu (ou Ilm-I-ghaib), et il évitent toute explication arbitraire et non rationnelle. Berque et Hamidullah font presque le même choix et traduisent les deux métaphores comme des faits réels, par contre, Kasimirski traduit le sens métaphorique par l'insertion d'un futur négatif qui signifie parfois la probabilités et le doute (la terre ne sera que) il le dit déjà : « le but de ce discours n'est qu'un fait de montrer par l'imagination la grandeur et la force de Dieu sans considérer vraiment le poignée et la dextre ».[55] .

1-2- La comparaison (التشبيه)

La comparaison est la figure de rhétorique par laquelle on rapproche deux éléments en vue d'un effet stylistique ; à la différence de la métaphore, la comparaison insiste sur les rapports de ressemblance au moyen d'un mot comparatif et à la différence de toutes les autres figures, la comparaison vieillie vite. En arabe la comparaison peut être exposée sans utiliser le mot comparatif ou il reste sous entendu (ce qui fait la confusion avec la métaphore) en outre, ce caractère de vieillisse disparaît en ce qui concerne la comparaison coranique, au contraire, elle est utilisée parfois en prototype de la comparaison arabe qui est très développée et très distincte à l'instar de la métaphore arabe.

En ce qui suit on expose quelques exemples de la comparaison coranique qui nous paraissent rares et dignes d'être étudié en matière de traductibilité.

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1- Les rangées 65	طلعها كأنه رؤوس الشياطين	Ses fruits sont comme des têtes de diables	Ses branches ressemblent aux têtes de démons	Ses fruits sont comme des têtes de diables
2- La lumière	الله نور السموات و الأرض مثل نوره كمشكاة فيها مصباح المصباح في زجاجة الزجاجة كأنها كوكب دري يوقد من شجرة مباركة زيتونة لا شرقية و لا غربية يكاد	Allah est la lumière des cieux et de la terre sa lumière est semblable à une miche ou se trouve une lampe la lampe est dans un	Dieu est la lumière des cieux et de la terre cette lumière ressemble à un flambeau à un flambeau placé dans un cristal	Dieu est la lumière des cieux et de la terre. La semblance de sa lumière est comme une niche ou se

[55] Cité dans : صفوة التفاسير- محمد علي الصابوني دار الكتب العلمية. بيروت. 1999. الجزء الثالث. ص1010

	زيتها يضيء و لم تمسه نار نور على نور يهدي الله لنوره من يشاء.	(récipient de)cristal et celui ci ressemble à un astre de grand éclat ; son combustible vient d'un arbre béni un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile semble éclairer sans même que le feu la touche lumière sur lumière Allah guide vers sa lumière qu'il vent.	semblable à une étoile brillante ; ce flambeau s'allume de l'huile de l'arbre béni de cet olivier qui n'est ni de l'orient ni de l'occident et dont l'huile semble s'allumer sans que le feu y touche c'est une lumière sur une lumière Dieu conduit vert sa lumière celui qu'il vent.	trouve une lampe. La lampe est dans un verre. La verre est comme un astre brillant qui tire son aliment d'un arbre béni un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile éclaire presque sans que la touche le feu. Lumière sur lumière. Dieu guide vers sa lumière qu'il vent.
3- La lumière 39	و الذين كفروا أعمالهم كسراب بقيعة يحسبه إذا حتى الظمآن ماء و شيئا يجده لم جاء فوفياه عبده الله وجد سريع الله و حسابه الحساب	Quand à ceux qui ont mécru leurs actions sont comme un mirage dans une plaine désertique que l'assoiffé prend pour de l'eau. Puis quand il arrivé, il s'aperçoit que ce n'était rien, mais y la trouve Allah qui lui règle son compte en entier car Allah est prompt à compter.	Pur les incrédules leurs œuvres seront comme ce mirage du désert que l'homme altéré de soif prend pour de l'eau jusqu'à ce qu'il y accourt et ne trouve rien . Mais il trouvera devant lui dieu qui réglera son compte ; Dieu est exact dans ses comptes.	Quand à ceux qui ont mécru leurs actions sont comme un mirage dans une plaine désertique que l'assoiffé prend pour de l'eau. Puis quand il arrivé, il s'aperçoit que ce n'était rien, mais y la trouve Dieu qui lui règle son compte en entier car Dieu est prompt à compter
4- La lumière 40	أو كظلمات في بحر لجي يغشاه موج من فوقه موج من فوقه سحاب ظلمات بعضها فوق بعض إذا أخرج يده لم يكد يراها و من لم يجعل الله له نورا فما له من نور.	(Les actions des mécréants) sont encore semblables à des ténèbres sur une mer profonde des vagues la recouvrent [vagues] au dessus des quelles s'élèvent [d'autre vague] sur les quelles il y a (d'épais) nuages.	Leurs œuvres ressemblent encore aux ténèbres étendues sur une mer profonde que couvrent des flots tumultueux ; d'autres flots s'élèvent, et puis un nuage, et puis des ténèbres entassées sur des	(Les actions des mécréants) sont encore semblables à des ténèbres sur une mer profonde des vagues la recouvrent [vagues] au dessus des quelles s'élèvent [d'autre vague] sur les quelles il

		Ténèbres (entassées) les unes au dessus des autres. Quand quelqu'un étend la main il ne la distingue presque pas celui qu'Allah prive de lumière n'a aucune lumière.	ténèbres ; l'homme étend sa main et ne la voit pas ; si Dieu ne donne pas de lumière à un homme ou la trouvera-t-il ?	y a (d'épais) nuages. Ténèbres (entassées) les unes au dessus des autres. Quand quelqu'un étend la main il ne la distingue presque pas celui que Dieu prive de lumière n'a aucune lumière.
5- Le vendredi 05	مثل الذين حملوا التوراة ثم لم يحملوها كمثل الحمار يحمل أسفارا	Ceux qui ont été chargés de la Thora mais qui ne l'ont pas appliqué sont pareils à l'âne qui porte des livres.	Ceux qui ont reçu le Pentateuque et qui ne l'observe pas ressemblent à l'âne qui porte des livres.	Ceux qui ont été chargés de la Thora mais qui ne l'ont pas appliqué sont pareils à l'âne qui porte des livres.
6- La caverne	و اضرب لهم مثل الحياة الدنيا كماء أنزلناه من السماء فاختلط له نبات الأرض فأصبح هشيما نذروه الرياح	Et expose leur l'exemple de la vie ici-bas. Elle est semblable à une eau que nous faisons descendre du ciel, la végétation de la terre se mélange à elle. Puis elle devient de l'herbe desséché qu les vents dispersent.	Propose leur la parabole de la vie mondaine. Elle ressemble à l'eau que nous faisons descendre du ciel, les plantes de la terre se mêlent à elle ; le lendemain elles sont sèches ; les vents les dispersent.	Et expose leur l'exemple de la vie ici-bas. Elle est semblable à une eau que nous faisons descendre du ciel, la végétation de la terre se mélange à elle. Puis elle devient de l'herbe desséché qu les vents dispersent.
7- L'a' Raf 171	و إذ نتقنا الجبل فوقهم كأنه ظلّـة	Et lorsque nous avons brandi au dessus d'eux le Mont comme si c'eut été une ombrelle.	Quand nous élevâmes la montagne de Sinaï comme on ombrage au dessus de leurs têtes.	Et (rappelle) lorsque nous avons arraché le mont (pour la placer) au dessus d'eux comme si c'eut été une ombrelle.

8- Jonas 24	إنما مثل الحياة الدنيا كماء أنزلناه من السماء فاختلط به نبات الأرض مما يأكل الناس و الأنعام حتى إذا أخذت الأرض زخرفها و ازينت و ظن أهلها أنهم قادرون عليها أتاها أمرنا ليلا أو نهارا فجعلناها حصيدا كأن لم تغن بالأمس.	La vie présente est comparable à une eau que nous faisons descendre du ciel et qui se mélange à la végétation de la terre dont se nourrissent les hommes et les bêtes. Puis lorsque la terre prend sa parure et s'embellit et que ses habitants pensent qu'elle est à leur entière disposition. Notre ordre lui vient, de nuit ou de jour c'est alors que nous la rendrons moissonnée, comme si elle n'avait pas été florissante la veille.	Le monde d'ici-bas ressemble à l'eau que nous faisons descendre du ciel elle se mêle aux plantes de la terre dont se nourrissent les animaux jusqu'à ce que la terre, l'ayant absorbée, s'en pare et s'en embellisse. Les habitants de la terre croient qu'ils en sont les maîtres ; mais notre commandement y a passé durant la nuit on pendant le jour et comme s'il n'y avait en rien la veille.	La vie présente est comparable à une eau que nous faisons descendre du ciel et qui se mélange à la végétation de la terre dont se nourrissent les hommes et les bêtes. Puis lorsque la terre prend sa parure et s'embellit et que ses habitants pensent qu'elle est à leur entière disposition. Notre ordre lui vient, de nuit ou de jour c'est alors que nous la transformons en chaumes comme si la veille elle n'avait pas été florissante.
9- L'araignée 41	مثل الذين إتخذو من دون الله أولياء كمثل العنكبوت اتخذت بيتا و إن أوهن البيوت لبيت العنكبوت لو كانوا يعلمون.	Ceux qui ont pris les protecteurs en dehors d'Allah ressemblent à l'araignée qui s'est donnée maison. Or la maison la plus fragile est celle de l'araignée Si seulement ils savaient !	Ceux qui cherchent des protecteurs en dehors de Dieu ressemblent à l'araignée qui se construit une demeure ; y a-t-il une demeure plus frêle que la demeure de l'araignée ? S'ils le savaient !	Ceux qui ont pris les protecteurs en dehors de Dieu ressemblent à l'araignée qui s'est donnée maison. Or la maison la plus fragile est celle de l'araignée Si seulement ils savaient !
10- Ya sin 39	و القمر قدرناه منازل حتى عاد كالعرجون القديم	Et la lune, nous lui avons déterminée des phases jusqu'à ce qu'elle devienne comme la palme vieillie.	Nous avons établi des stations pour la lune jusqu'à ce qu'elle devienne semblable à une vieille branche de palmier.	Et la lune, nous lui avons déterminée des phases jusqu'à ce qu'elle devienne comme la palme vieillie.

11- Le Tout Miséricordieux 37	فإذا انشقت السماء فكانت وردة كالدهان	Puis quand le ciel se fendra et deviendra alors écarlate comme le cuir rouge	Quand le ciel se fendra, quand il sera comme la rose ou comme la peau teinte en rouge.	Puis quand le ciel se fendra et deviendra alors écarlate comme le cuir rouge
12- L'événement 22-23	و حور عين كأمثال اللؤلؤ المكنون	Et ils auront des houris aux yeux grands et beaux, pareilles à des perles en coquille.	Prés d'eux serons les houris aux beaux yeux noirs, pareilles aux perles dans leur nacre.	Et ils auront des houris aux yeux grands et beaux, pareilles à des perles en coquille.
13- La Vache 17	مثلهم كمثل الذي استوقد نارا فلما أضاءت ما حوله ذهب الله بنورهم و تركهم في ظلمات لا يبصرون	Ils ressemblent à quelqu'un qui a allumé un feu, puis quand le feu a illuminé tout à l'entour, Allah a fait disparaître leur lumière et les abandonnés dans les ténèbres ou ils ne voient plus rien	Ils ressemblent à celui qui a allumé du feu lorsque le feu a jeté sa clarté sur les objets d'alentour et que Dieu la enlevée soudain, laissant les hommes dans les ténèbres, ils ne sauraient voir.	Leur cas ressemble au cas de celui qui allume un feu dès que le feu éclaire auteur de lui…, Dieu emporte leur lumière et les laisse dans des ténèbres, à ne plus.
14- La vache 187	هن لباس لكم و أنتم لباس لهن	Elles sont un vêtement pour elles	Elles sont votre vêtement et vous êtes le leur	Elles sont une vêture pour vous et vous une vêture pour elles.

Analyse et commentaire :

1- Cette comparaison est pourtant très simple, a fait une image comparative très rare et inimitable. Le Coran compare les fruits des arbres de l'enfer, à des têtes de diables malgré l'anonymat de cet être à fin de les comparer à tous ce qui est vilain et affreux : c'est une comparaison qui nous laisse à comparer librement, selon nos variations individuelles, à ce qui est une tête de diable et ce qu'elle représente, en exagérant, à penser en tous ce qui est désagréable, Berque et Hamidullah ont traduit de la même façon, une traduction littérale sans chercher à mieux comprendre ou même à connoter le sens voulu, car un homme, quoi qu'il en soit son niveau d'instruction, d'imagination ou de maîtrise linguistique, ne peut pas produire un discours sans référence ou à partir d'un signifiant qu'on n'a pas son signifie ou au moins une représentation plus ou moins exacte de ce signe. La seule solution reste à traduire mot à mot sans chercher à traduire le sens mais cette traduction, donne-t-elle vraiment une

signification exacte ? Kasimirski donne dans sa traduction l'exemple de ce libre choix, selon une représentation qui lui est propre par le choix de « branche » au lieu de « fruits » et « démons » au lieu de « diables » et pourtant « démon » n'est pas forcément l'exemple de ce qui est affreux, au contraire, c'est un génie qui peut être bon ou mauvais, mais le mot diable est plus généralisés.

2- A l'instar de plusieurs versets, surtout dans la Sourate de La Lumière ce verset compare la lumière de Dieu à une lumière produite sans feu, les procédures de cette production citées dans un style très imagé et très réduit en matière de l'économie linguistique (nombre de mots) contrairement à la traduction qui reprend une des interprétations possibles. Les trois traductions sont faites littéralement, ce qui n'est pas fidèle pour la syntaxe française quand on traduit la forme phrastique arabe en langue française. Berque et Hamidullah traduisent presque de la même manière, cette ressemblance donne l'impression de la justesse, à la différence de Kasimirski qui a choisi un style et un lexique propre à son interprétation, mais qui dévie à la fois du sens et de la forme.

3- Comme l'exemple précédent qui parle de la lumière, mais à la différence dans la visée, cet exemple joue sur l'ironie, il compare les œuvres des mécréants à un mirage en ce que les deux ne sont pas réels et n'ont pas de valeurs et l'aspect éphémère de ces œuvres. Une traduction littérale reste toujours insuffisante car l'image donnée par le verset coranique traduit toute une identité arabe et son milieu du désert par une expression arabe, mais la traduction doit garder cette représentation arabe dans l'expression française, ce qui crée une certaine contradiction. Ces traductions elles-mêmes ne sont pas pareilles, la ressemblance entre celle de Berque et Hamidullah reprend toujours la différence entre "Dieu et Allah", Kasimirski quant à lui, sa traduction est très différente surtout en ce qui concerne la reformulation des expressions et l'absence de la surprise (effet très précieux dans le discours coranique.
4- A l'instar du verset qui précède, c'est encore la comparaison par lumière, mais cette fois-ci c'est entre les œuvres des mécréants et l'obscurité, l'interprétation de ce verset donnée par les spécialistes et basée sur une vérité scientifiques, le spécialiste Chaâraoui nous dit : « Des vérités scientifiques prouvent l'aspect miraculeux du Coran : des vérités qui sont prouvées après avoir faire des centaines de stations maritimes … et la prise des images et des schémas par satellite. Celui qui a dit cela c'est le professeur Schreider, un des plus grands savants de génie maritime en Allemagne il disait avant : « quand la science avance la religion doit reculer ». Mais quand il a entendu l'explication des versets coraniques, s'est étonné et a dit : « cela ne pourra jamais être une parole humaine ». A son tour, le professeur Durgaro, maître en géologie maritime qui explique scientifiquement sa nouvelle découverte sur laquelle le Coran parle durant les XIV siècles dans le verset 40 (la lumière). Il explique en disant : « l'homme ne pouvait plonger dans la mer plus de 20 mètres sans appareils, mais actuellement grâce à un équipement développé on peut le faire, et à profondeur de 200 M on trouve une forte obscurité (بحر لجي:: une mer profonde) et la découverte de cette profondeur a confirmé l'explication du verset (ظلمات بعضها فوق بعض: ténèbres (entassées) les unes au-dessus des autres). On sais que les couleurs fondamentales sont à nombre de sept, en plongeant dans la mer les couleurs disparaissent l'un après l'autre, le premier à disparaître c'est le rouge, le dernier, c'est le bleu à 200 m, chaque couleur disparue donne un pourcentage d'obscurité, donc la disparition de toutes les couleurs donne l'obscurité totale, c'est là où (l'homme étend sa main et ne la voit pas). Quant à l'expression (موج من فوقه موج من فوقه سحاب : vagues au-dessus desquelles

s'élèvent d'autres vagues sur lesquelles il y a d'épais nuages) la mer contient deux niveaux (supérieur et profond) séparés et distingués par des vagues et des flots invisibles, d'autres vagues se trouvent en surface celles-ci sont visibles. Durgaro, à l'instar du professeur Schreider quand il a constaté ces vérités scientifiques dites par le Coran au VIIIe siècle prouvées par la science après XIV siècles, a dit à propos de la science coranique : « cela ne pourra jamais être une science d'homme » [56] . Après cette explication et la lecture scientifique du verset on constate que les trois traductions ne sont que descriptives.

5- L'ironie est à la base de cette comparaison entre ceux qui ont été chargés de la Torah mais qui ne l'ont pas appliquée et l'âne qui porte des livres en ce que l'âne ne voit aucune utilité aux livres pleins de savoir et qui sont pareils à n'importe qu'elle chose qu'il porte, le verset est partiellement traduit sémantiquement et pourtant la traduction est faite en mot à mot, elle a perdu la force (dans le mot : حملوا) et a ajouté des sens (parasites) comme celui de pentateuque chez Kasimirski. Le mot arabe (أسفارا) indique ici de gros livres de savoir et pas « des livres » qui semble simple et générique.

6- Dans cette comparaison coranique, on compare cette vie de l'herbe séchée que le vent disperse, l'élément commun entre les deux est l'aspect éphémère et la non valeur de la vie comme de l'herbe séchée, cette comparaison est bien construite dans son évolution et les l'insertion de ce qui compose l'herbe (l'eau et la végétation), la traduction des trois traducteurs est faite à partir d'une première lecture qui parait superficielle, alors les traducteurs ont choisit à garder la forme de la parabole arabe, ce qui pose, peut-être, un problème de représentation pour un non arabophone, est même pour l'arabophone non averti, car il s'agit en quelque sorte d'un discours de sagesse qui n'est pas lancé dans l'explicite.

7- Cette comparaison joue à la fois sur l'ironie et la peur, son sens même reste ouvert aux interprétations selon les spécialistes, cette polysémie réside dans l'aspect réel ou imaginaire de ce fait, car il n'est pas assez facile d'accepter qu'une montagne est élevée comme une ombrelle (ou un ombrage), les traductions semblent fates littéralement pour éviter à assumer une interprétation personnelle, le mot « Mont » chez Berque indique que le traducteur sait sur quel mont le Coran parle, c'est le cas aussi chez Kasimirski dans « la montagne de Sinaï ». le verbe « brandir » chez Berque est plus significatif que celui de « élever » chez Kasimirski, mais celui qui signifie plus la peur est la surprise est le verbe « arracher » utilisé par Hamidullah.

8- C'est la même comparaison que celle étudiée dans l'exemple (6), ce qui diffère c'est la formulation de l'énoncé, mais cette fois-ci toute est explicite dans la réaction des hommes dans leurs richesses et l'extermination surprise de tous ses biens et ces richesses, le discours sage est présent avec plus d'ironie, cette comparaison est tellement explicite, a crée plus de connotations qui sont en fait interprétables mais intraduisible surtout en matière de forme et d'esthétique. En question d'économie linguistique le verset coranique a dit l'important avec un minimum de mots, au contraire, afin de traduire ce même verset les traducteurs ont produit tout un texte.

9- La comparaison dans ce verset est faite entre ceux qui cherchent des protecteurs en dehors d'Allah, et la maison de l'araignée, ce qui est commun entre les deux est la

[56] cf. Les preuves matérielles sur l'existence de Dieu, *Mohamed Metwali Chaâraoui*.

fragilité et la délicatesse ; c'est une autre comparaison pleine de connotation et de sagesse car elle est fate sous forme d'une parabole, donc ouverte à une polysémie. Le traducteur ne peut que reprendre la même forme et laisse l'interprétation aux lecteurs. Mais le mot qui pose problème dans les trois traductions est le mot arabe (أولياء), a-t-il vraiment le sens de « protecteurs » ? Ce qui amène à poser une question pareille est le choix commun dans les trois traductions, y a-t-il un motif pour ce choix ?

10- Cette comparaison consiste à comparer la lune à la palme vieillie, dans une première lecture on ne s'attarde pas à la juger de bizarrerie, mais les exégètes expliquent ce verset par le tour de la lune en vingt huit phases (stations), dans la dernière phase (station) la lune parait mince, courbé et jaune comme une palme vieillie. Là aussi la traduction est incapable de traduire la représentation de ce que signifie « une vieille branche de palmier », « une palme vieillie » ou le palmier lui-même pour un esquimau par exemple ; la traduction ici ne fait que transmettre un énoncé sans interprétation et sans savoir vraiment sa signification, et portant le rôle premier d'un traducteur est d'interpréter donc de faciliter la réception du discours traduit.

11- Cette comparaison consiste à comparer le ciel (le jour de la Résurrection) à une rose d'une couleur rouge comme celle du cuir, selon les explicateurs, cette comparaison est ambiguë, l'amiguïté entre ceux qui expliquent qu'il y a deux comparaisons, la première dans la forme de la rose, la deuxième, dans la couleur du cuir rouge, et ceux qui disent que la comparaison est entre le ciel et la forme et la couleur de la rose, le cuir rouge n'est qu'une explication pour montrer cette couleur ; l'emplacement du mot de comparaison qui est ici la lettre arabe « ك » est la source de cette confusion. Le traducteur doit faire partie et doit assumer sur soi l'une des deux interprétations, c'est ce qui explique la différence du choix en (écarlate comme le cuir rouge) chez Berque et Hamidullah et en (comme la rose ou comme la peau teinte en rouge) ; le temps des verbes arabes dans ce verset est un passé qui signifie un futur car l'action n'est pas encore réalisée mais elle sera certainement, ce qui parait inimitable en français lorsque les traducteurs utilisent le futur simple qui n'a pas la valeur de la certitude ; alors les deux lecteurs (arabophone et francophone) vont réagir différemment, alors qu'on le contraire est préférable.

12- La beauté féminine n'est pas négligée dans le discours coranique, cette comparaison pleine de passion la montre, mais à l'instar de l'exemple précédent, l'ambiguïté faite autour du mot arabe « حور », qui est un pluriel possible de deux mot qui peuvent faire le sens de cette comparaison, s'agit-il d'un pluriel du mot « حوراء » qui signifie un strabisme léger qui est en fait une caractéristique de la beauté chez les ancêtres arabes, cette possibilité est renforcée par le mot « عين »qui le suit, comme il peut s'agir d'un pluriel du mot « حورية » qui signifie les femmes du paradis ; mais il s'agit essentiellement de femmes belles aux beaux yeux qu'on compare à des perles (en coquille, ou dans leur nacre), qui n'étaient jamais touchées, là une bonne traduction chez les trois traducteurs mais différente dans son interprétation et sa représentation.

13- Cette comparaison ironique consiste à comparer les mécréants à celui qui allume un feu, puis Dieu fait disparaître cette lumière, une parabole très fréquente dans le discours coranique afin d'inspirer de la sagesse qu'elle connote, et comme toute la parabole le message est généralement implicite ; les traducteurs n'ont pas cherché cet implicite mais ils ont traduit mot à mot pour garder la forme comparative, ce qui a fait perdre la vraie visée du verset ; reste à signaler la différence du choix entre Berque et

Hamidullah comme s'ils ne sont pas d'accord dans l'interprétation et la signification du verset, c'est un cas très rare entre les deux traducteurs en question.

14- Cette comparaison consiste à comparer l'hommes et la femmes aux vêtements les uns aux autres, pour l'explication de ce verset, Kasimirski dit que, lorsque l'homme et sa femme s'embrassent, l'un couvre l'autre par le corps et le serre par les bras, il ressemble alors à un vêtement ; dans cette énoncé, les représentations ne sont pas assez distinctes entre un arabophone et un francophone, et c'est là justement où on peut, et pour ainsi dire, on doit traduire littéralement. La différence entre les trois traductions est une question de synonymes ou de répartition syntaxique qui touche à la forme qu'au sens de ce discours.

1-3 La métonymie : (المجاز المرسل)

La métonymie est la figure de rhétorique dans laquelle un concept est dénommé au moyen d'un terme désignant un autre concept, lequel entretient avec le premier une relation d'équivalence ou de continuité (la cause pour l'effet, la partie pour le tout, le contenant pour le contenu, etc.), la métonymie se différence de la métaphore par les caractéristiques suivantes :

- La métonymie ne repose jamais sur un rapport de ressemblance, mais sur un rapport de voisinage.

- La métonymie repose sur une relation de proximité entre le comparant et le comparé qui appartiennent au même domaine ou ont un lien logique. La métaphore, elle repose sur un rapport d'analogie entre un comparant et un comparé qui appartiennent à deux domaines distincts. En faisant une métonymie, on n'invente rien.

- La métonymie permet de s'exprimer de manière plus imagée et plus concise.

En ce qui suit, quelques exemples de la métonymie coranique leurs explications, leurs traductions et une analyse comparative :

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1- Sad – 03	كم أهلكنا قبلهم من قرن	Que de générations avant eux avons-nous fait périr ?	Combien de générations n'avons-nous pas anéanties avant eux.	Que de générations avant eux avons-nous fait périr ?
2- Les tropes 19	أفأنت تنقذ من في النار	Est-ce que tu sauves celui qui est dans le feu ?	Sauveras-tu celui qui sera une fois livré au feu ?	Sauveras-tu celui qui est dans le feu ?
3- Le croyant 13	و ينزل لكم من السماء رزقا	Et fait descendre du ciel, pour vous, subsistance	Qui vous envoie la nourriture du ciel	Et fait descendre du ciel, pour vous, une subsistance.
4- L'agenouillée	و ما أنزل الله من	Et dans ce	Dans les	Et dans ce que

	رزق	qu'Allah fait descendre du ciel, comme subsistance.	bienfaits que dieu envoie	Dieu fait descendre du ciel comme subsistance [pluie]
5- La délibération 07	لتنذر أم القرى	Afin que tu avertisses la mère des cités (la Mecque).	Afin que tu avertisses la mère des cités	Afin que tu avertisses la mère des cités
6- l'ornement 28	و جعلها كلمة باقية في عقبة	Et il en fit une parole qui devait se perpétuer parmi sa descendance.	Il établit cette parole comme une parole qui devait rester éternellement après lui et parmi ses enfants	Et il en fit une parole qui devait se perpétuer parmi sa descendance.
7- Mohamed 07	و يثبت أقدامكم	Et raffermira vos pas	Et raffermira vos pas	Et raffermira vos pas
8- le miséricordieux 27	ويبقى وجه ربك	(seule) subsistera La Face (Wajh) de ton Seigneur	La face seule de Dieu restera	(seule) subsistera La Face (Wajh) de ton Seigneur
9- Le récit 88	كل شيء هالك إلا وجهه	Tout doit périr, sauf son visage	Tout périra, excepté la face de Dieu	Tout doit périr, à l'exception de sa Face
10- Noé 07	جعلوا أصابعهم في آذانهم	Ils ont mis leurs doigts dans leurs oreilles.	Ils se bouchaient les oreilles de leurs doigts.	Ils se mettaient les doigts dans les oreilles.
11- L'enveloppé 20	فاقرؤوا ما تيسر من القرآن	Récitez donc ce qui (vous) est possible du Coran.	Lisez donc du Coran autant qu'il vous sera le moins pénible	Récitez donc du Coran ce qui vous est possible.
12- La résurrection 22-23	وجوه يومئذ ناضرة إلى ربها ناظرة	Ce jour là, il y aura des visages resplendissants qui regardent leur Seigneur.	Ce jour là, il y aura des visages qui brilleront d'un vif éclat et qui tourneront leurs regards vers leur Seigneur.	Ce jour là, il y aura des visages resplendissants qui regarderont leur Seigneur.
13- Les envoyés 48	و إذا قيل لهم اركعوا لا يركعون	Et quand leur dit : « Inclinez-vous », ils ne s'inclinent pas.	Quand on leur dira : courbez-vous, ils refuseront de se courber.	Et quand leur dit : « Inclinez-vous », ils ne s'inclinent pas.

1-4- Les effets paronymiques : (الجناس الناقص)

Les paronymes sont des mots qui offrent une ressemblance de forme et de prononciation. La réunion de deux paronymes dans le même énoncé est une figure de rhétorique qui s'appelle la paronomase, cette figure est très fréquentes dans le discours coranique et crée un effet paronymique très apprécié mais souvent mal traduit dans le sens et la forme rhétorique. En ce qui suit, on expose quelques exemples de paronomase et leurs traductions, et c'est aux lecteurs d'apprécier l'esthétique coranique et de juger les traductions :

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1- Ya sin 12	إنا نحن نحي الموتى	C'est nous qui ressuscitions les morts.	Nous ressuscitions les morts.	C'est nous qui ressuscitions les morts
2- Les rangées 73-72	أرسلنا منذرين ... منذرين	Des avertisseurs … ceux qui ont été avertis !	Des apôtres …. Ceux que l'on avertissait	Des avertisseurs … ceux qui ont été avertis ?
3- Le croyant 75	بما كنتم تفرحون.... و بما كنتم تمرحون	Votre exultation … votre joie immodérée	Votre injuste insolence …. Vos joies immodérées	Votre exultation … Votre joie immodérée
4- Le croyant 64	و صوركم فأحسن صوركم	Et vous a donné votre forme, - et quelle belle forme il vous a donné -,	C'est lui qui vous a formés (quelles admirables formes il vous a données !)	Et vous a imprimé une forme si belle !
5- Qaf 23.24	هذا ما لدي عتيد ... كل كفار عنيد	Voila ce qui est avec moi tout prêt …. Tout mécréant endurci et rebelle	Voila ce que j'ai préparé contre toi … Tout infidèle endurci.	Voila ce qui est avec moi tout prêt …. Tout mécréant endurci et rebelle
6- l'étoile 48	و أنه هو أغنى و أقنى	Qui a enrichi et qui a fait acquérir	Il enrichi et fait acquérir.	Qui a enrichi et qui a fait acquérir
7- Le tout miséricordieux 54	و جنا الجنتين دانٍ	Et les fruits des deux jardins seront à leur portée (pour être cueillis).	Les fruits des deux jardins seront rapprochés	Et les fruits des deux jardins seront à leur portée (pour être cueillis).

			aisés à cueillir.	
8- l'échéante 89	روح و ريحان	Alors (il aura) du repos, de la grâce …	Jouira du repos, de la grâce.	Alors (il aura) du repos, de la grâce …
9- Le fer 25	لقد أرسلنا رسلنا	Nous avons effectivement envoyé nos messagers	Nous avons envoyé des apôtres.	Nous avons effectivement envoyé nos messagers
10- La discussion 14-15	و هم يعلمون ... ساء ما كانوا يعملون	Alors qu'ils savent … ce qu'ils faisaient alors était très mauvais.	Et ils le savent … parce qu'ils sont livrés à l'iniquité.	Alors qu'ils savent … ce qu'ils faisaient alors était très mauvais.
11- Ceux qui arrachent 5-7-8	يوم ترجف الراجفة تتبعها الرادفة قلوب يومئذ واجفة	Le jour ou (la terre) tremblera (au premier son du clairon), immédiatement suivi du deuxième des cœurs qui seront agités d'effroi.	Un jour, le premier son de la trompette ébranlera tout. Un autre le suivra … les cœurs seront saisis d'effroi.	Le jour ou (la terre) tremblera (au premier son du clairon), immédiatement suivi du deuxième des cœurs qui seront agités d'effroi.
12- L'extinction 15-16	الخنس الجواري الكنس	Les planètes qui gravitent qui courent et disparaissent.	Les cinq planètes rétrogrades. Qui courent rapidement	Les planètes qui gravitent qui courent et disparaissent.

1-5- Les effets homonymiques :(الجناس التام)

Les homonymes sont les mots homophones (la même prononciation), qui sont ou non homographes (la même graphique) et ont des significations différentes, ce qui peut prêter à confusion. Dans le discours coranique, l'homonymie n'est pas assez fréquente, à raison d'éviter la confusion, mais les quelques homonymes coraniques disponibles fournissent des images très raffinées, et très lointaines d'êtres fidèlement traduites ; les comparaisons suivantes le montrent :

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1- Les romains 55	و يوم تقوم الساعة يقسم المجرمون ما لبثوا غير ساعة	Et le jour ou l'Heure arrivera les criminels jureront qu'ils n'ont demeuré qu'une heure	Le jour ou viendra l'heure, les coupables jureront qu'ils ne sont demeurés qu'une heure	Et le jour ou l'Heure arrivera les criminels jureront qu'ils n'ont demeuré qu'une heure

			dans les tombeaux.	
2- l'étoile 1-2	و النجم إذا هوى.... و ما ينطق عن الهوى	Par l'étoile à son déclin ! … Et il ne prononce rien sous l'effet de la passion.	J'eu jure par l'étoile qui se couche,…. Il ne parle pas de son propre mouvement.	Par l'étoile à son déclin ! … Et il ne prononce rien sous l'effet de la passion.
3- La corde 1-3	تبت يدا أبي لهب ... نارا ذات لهب	Que périssent les deux mains d'Abou-Lahab … un feu plein de flammes.	Que les deux mains d'Abou-Lahab périssent … il sera brûlé au feu flamboyant	Que périssent les deux mains d'Abou-Lahab … un feu plein de flammes.

1-6- L'allitération : (المجانسة الصوتية)

L'allitération est la répétition de la même consonne ou d'un groupe de consonnes dans la même phrase ou le même énoncé. L'allitération est très répondue dans le discours coranique, l'effet qu'elle fournit est intraduisible, et la traduction des versets qui contiennent l'allitération perd sa beauté de forme et sa fidélité de sens si le traducteur suit cette allitération; les exemples suivants le montrent :

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1- Les hommes	قل أعوذ برب الناس ملك الناس إله الناس من شر الوسواس الخناس الذي يوسوس في صدور الناس من الجنة و الناس	Dis : « je cherche protection auprès du Seigneur des hommes. Le Souverain des hommes, contre le mal du mauvais conseiller, furtif, qui souffle le mal dans la poitrine des hommes, qu'il (le conseiller) soit un djinn, ou un être humain ».	Dis : « je cherche un asile auprès du seigneur des hommes, Roi des hommes, Dieu des hommes, contre la méchanceté de celui qui suggère les mauvaises pensées et se dérobe ; qui souffle le mal dans les cœurs des hommes ; contre les génies et contre les hommes	Dis : « je cherche protection auprès du seigneur des hommes. Le souverain des hommes, Dieu des hommes, contre le mal du mauvais conseiller, furtif qui souffle le mal dans les poitrines des hommes, qu'il soit un djinn, ou un être humain ».
2- La Foi Pure	قل هو الله أحد الله الصمد لم يلد و لم يولد و لم يكن له كفؤا أحد	Dis : « Il est Allah unique Allah le seul à être imploré pour	Dis : Dieu est un, c'est le Dieu éternel. Il n'a point enfanté, et	Dis : « Il est Dieu unique Dieu le seul à être imploré pour ce

		ce que nous désirons, il n'a jamais engendré, n'a pas été engendré non plus. Et nul n'est égal à Lui ».	n'a point été enfanté. Il n'a point l'égal.	que nous désirons, il n'a jamais engendré, n'a pas été engendré non plus. Et nul n'est égal à Lui ».

3- Le revêtu d'un Manteau 1-10	يا أيها المدثر قم فأنذر و ربك فكبر و ثيابك فطهر و الرجز فاهجر و لا تمنن تستكثر و لربك فاصبر فإذا نقر في الناقور فذلك يومئذ يوم عسير على الكافرين غير يسير.	Ô, toi (Muhammad) ! le revêtu d'un manteau ! lève – toi et avertis. Et de ton seigneur, célèbre la grandeur. Et tes vêtements, purifie-toi. Et ne donne pas dans le but de recevoir davantage. Et pour ton Seigneur endure. Quand on sonnera du Clairon, alors ce jour-là sera un jour difficile pas facile pour les mécréants.	O toi qui es couvert d'un manteau, lève-toi et prêche. Glorifie ton Seigneur. Purifie tes vêtements. Fuis l'abomination. Ne fais point de largesses dans l'intention de t'enrichir. Attends avec patience ton Dieu. Lorsqu'on enflera la trompette, ce jour-là sera un jour pénible, un jour difficile à supporter pour les infidèles.	Ô, toi (Muhammad) ! le revêtu d'un manteau ! lève – toi et avertis. Et de ton Seigneur, célèbre la grandeur. Et tes vêtements, purifie-les. Et de tout pèche écarte-toi. Et ne donne pas dans le but de recevoir davantage. Et pour ton Seigneur, endure. Quand on sonnera du Clairon, alors, ce jour la sera un jour difficile pas facile pour les mécréants.

1-7- La prosodie : (العروض) :

C'est la partie de la phonologie qui étudie les faits phoniques qui échappent à l'analyse en phonèmes et traits distinctifs, tel que le ton, l'intonation, l'accent, la rime et le rythme. La prosodie coranique est construite selon la thématique et la sémantique des versets. Des versets qui traitent le thème de la mort, du jour de la Résurrection exige un rythme lent, une rime convenable souvent riche, un accent et une intonation selon les différentes lectures reconnues. Et pourtant tout le discours coranique prouve le caractère spéciale d'une prosodie assez distincte d'une Sourate à une autre, mais on n'expose que quelques exemples afin de montrer la beauté de la prosodie arabe et surtout coranique d'une part, et la perte de cette richesse linguistique dans la version traduite d'une autre part :

	Le verset coranique	**La traduction de Berque**	**La traduction de Kasimirski**	**La traduction de Hamidullah**
1-Qaf	ق و القرآن المجيد بل عجبوا أن جاءهم منذر منهم فقال	Qaf par le Coran glorieux ! Mais ils s'étonnent que	Q. par le Coran glorieux, ils s'étonnent de ce	Qaf. Par le Coran glorieux ! Mais ils s'étonnent que

	الكافرون هذا شيء عجيب أء ذا متنا و كنا تراب ذلك رجع بعيد قد علمنا ما تنقص الأرض منهم و عندنا كتاب حفيظ.	l'un des leurs vint comme avertisseur, et les mécréants dirent : « Ceci est une chose étonnante » Quoi ! quand nous serons morts et réduits en poussières … ? Ce serait revenir de loin ! certes Nous savons ce que la terre rongera d'eux (de leurs corps) et Nous savons un Livre ou tout est conservé.	que de leur sein s'éleva un homme qui les avertit. Ceci est sur prenant disent les infidèles une fois morts et réduits en poussière devrions-nous revivre ? ce retour est trop éloigné. Nous savons combien la terre en a déjà dévoré ; nous avons un livre que nous conservons, et qui en instruit.	l'un des leurs vint comme avertisseur, et les mécréants dirent : « Ceci est une chose étonnante ». Quoi ! quand nous serons morts et réduits en poussières … ? Ce serait revenir de loin ! certes nous savons ce que la terre rongera deux (de leurs corps) et nous savons un Livre ou tout est conservé.
2- le tout miséricordieux 1-13	الرحمن علم القرآن خلق الإنسان علمه البيان الشمس و القمر بحسبان والنجم و الشجر يسجدان و السماء رفعها و وضع الميزان ألا تطغوا في الميزان و أقيموا الوزن بالقسط و لا تخسروا و الميزان و الأرض وضعها للأنام فيها فاكهة و النخل ذات الأكمام و الحب ذو العصف و الريحان فبأي ألاء ربكما تكذبان	Le Tout miséricordieux. Il a enseigné le Coran. Il a crée l'homme. Il lui a appris à s'exprimer clairement. Le soleil et a lune [évoluent] selon un calcul (minutieux) et l'herbe et les herbes se prosternent. Et quant au ciel, il l'a levé bien haut. Et il a établit la balance, afin que vous ne transgressiez pas dans la pesée : Donnez (toujours) le poids exact et ne faussez pas la pesée. Quand à la terre, il l'a étendue pour les	Le Miséricordieux a enseigné le Coran ; il a crée l'homme ; il lui a enseigné l'éloquence. Le soleil et la lune parcourent la route tracée. Les plantes et les arbres se courbent devant Dieu. Il a élevé les cieux et établit la balance, afin que vous ne trompiez pas dans le poids. Pesez avec justice et ne diminuez pas les tiges de la balance. Il a disposé la terre pour les différents peuples. Elle	Le Tout miséricordieux a enseigné le Coran, crée l'homme, lui a appris a s'exprimer clairement. Le soleil et la lune (se meuvent) d'après un calcul et l'herbe et les arbres se prosternent. Et quant au ciel, il l'a levé bien haut. Et il a établit la balance, afin que vous ne transgressiez pas dans la pesée. Donnez (toujours) le poids exact et ne faussez pas la pesée. Quant à la terre, il l'a étendue pour les êtres vivants il

		êtres vivants il s'y trouve des fruits et aussi les palmiers aux fruits recouverts d'enveloppes, tout comme les grains dans leurs balles, et les plantes aromatiques. Lequel donc des bienfaits de votre seigneur nierez-vous ?	porte des fruits et les palmiers dont les fleurs sont couvertes d'une enveloppe ; et le blé qui donne la paille et l'herbe lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?	s'y trouve des fruits et aussi les palmiers aux fruits recouverts d'enveloppes, tout comme les grains dans leurs balles, et les plantes aromatiques. Lequel donc des bienfaits de votre seigneur nierez-vous ?
3- Le soleil	و الشمس و ضحاها و القمر إذا تلاها و النهار إذا جلاها و الليل إذا يغشاها و السماء و ما بناها و الأرض و ما طحاها و نفس و ما سواها فألهمها فجورها و تقواها قد أفلح من زكاها و قد خاب من دساها كذبت ثمود بطغواها إذا انبعث أشقاها فقال لهم رسول الله ناقة الله و سقياها فكذبوه فعقروها فدمدم عليهم ربهم بذنبهم فسواها فلا يخاف عقباها	Par le soleil et par sa clarté ! Et par la lune quand le suit ! Et par le jour quand il l'éclaire ! Et par la nuit quand elle l'enveloppe ! Et par le ciel et Celui qui l'a construit ! Et par la terre et Celui qui la étendue ! et par l'âme et Celui qui la harmonieusement façonnée, et Lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété ! A réussi, certes celui qui la purifie, et est perdu certes celui qui la corrompt. Les thamûd, par leur transgression ont crié au mensonge, lorsque le plus misérable d'entre eux se leva (pour tuer la chamelle). Le messager d'Allah leur avait	Par le soleil et sa clarté ! Par la lune quand elle le suit de prés, par le jour quand il le laisse voir dans tout son éclat, Par la nuit quand elle le voile, par le ciel et par Celui qui l'a bâti, par la terre et Celui qui l'a étendue par l'âme et Celui qui l'a formée, Et qui a inspiré sa méchanceté et sa piété ; celui qui la conserve pure sera heureux ; celui qui la corrompt sera perdu. Thémoud a traité son prophète d'imposteur, par l'excès de sa méchanceté. Lorsque les plus factieux accoururent	Par le soleil et par sa clarté ! Et par la lune quand le suit ! Et par le jour quand il l'éclaire ! Et par la nuit quand elle l'enveloppe ! Et par le ciel et Celui qui l'a construit ! Et par la terre et Celui qui la étendue ! et par l'âme et Celui qui la harmonieusement façonnée, et Lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété ! A réussi, certes celui qui la purifie, et est perdu certes celui qui la corrompt. Les thamûd, par leur transgression ont crié au mensonge, lorsque le plus misérable d'entre eux se leva (pour tuer la chamelle). Le messager de Dieu leur avait

		dit : « La chamelle d'Allah ! laissez-la boire » Mais, ils le traitèrent de menteur, et la tuèrent. Leur Seigneur les détruisit et donc, pour leur péché et étendit son châtiment sur tous. Et Allah n'a aucune crainte des conséquences	pour tuer la femelle du chameau, l'apôtre de Dieu Saleh leur dit : c'est la chamelle de Dieu, laissez la boire. Ils le traitèrent d'imposteur et tuèrent la chamelle. Le Seigneur les châtia de leur crime et l'étendit également sur tous. Il n'en redoute point les suites.	dit : « La chamelle de Dieu !laissez-la boire » Mais, il la traitèrent de menteur, et la tuèrent. Leur Seigneur les détruisit et donc, pour leur péché et étendit son châtiment sur tous. Et Dieu n'a aucune crainte des conséquences

Analyse et commentaire :

Dans l'exemple (1), la Sourate (Qaf) traite le sujet de la mort et la Résurrection, ce qui exige un rythme lent, une intonation grave, et même la rime par le /d/ ; toute la prosodie répond à la thématique et le climat du texte, d'inspiration et de peur. L'exemple (2), d'un rythme moins lent que dans l'exemple précédent, un voyage panoramique qui loue Dieu puis montre le paradis, mais toujours dans la visée de provoquer une obligation d'avoir peur et d'adorer Dieu, cela change dans chaque thème de la Sourate, inclus dans le thème général qui prend le refrain qui est régulateur de rythme et de rime. Or l'exemple (3) donne le prototype d'une prosodie thématique compatible au récit coranique, à l'instar de cette Sourate qui raconte l'histoire d'un de nos ancêtres, ce genre historique exige un rythme rapide, un ton spécial et une rime ouverte riche (rime par un groupe de phonème terminé par une voyelle ouverte) ce qui crée l'envi de suivre la lecteur car chaque verset invite la lecture du verset suivant.

2- Etude lexicale comparative :

Le lexique coranique présente le niveau de langue assez soutenu de l'arabe à l'époque de la révélation du Coran. Comme Kasimirski la qualifie, c'est la « promotion du dialecte qorayshite au rang de langue sacrée », mais d'un style qui laisse le lecteur en pleine méditation. Ce lexique n'est pas assez simple qu'on en pense, contrairement, le même lexème peut fournir de différentes significations dans une même phrase répétée au sein du texte coranique. La compréhension, l'interprétation et l traduction de ces lexèmes posent plus le problème de le réception que de reproduction linguistique. Les problèmes d'une ambiguïté engendrée par la polysémie sont très fréquents, où le même mot peut présenter de différentes significations. Le mot arabe الكفار a des sens différents, cette différence n'est vue qu'après une lecture analytique approfondie ; dans les versets qui débutent par « – الذين كفروا – الكافرون

الكفار » il s'agit des mécréants, mais dans le verset 29 de La victoire (كزرع أخرج شطأه فآزره فاستغلظ فاستوى على سوقه يعجب الزراع ليغيظ بهم الكفار »,et le verset 20 dans Le Fer « كمثل غيث أعجب الكفار نباته », le mot « كفار » signifie ici les semeurs et les laboureurs mais pas les mécréants selon beaucoup d'exégètes ; à l'instar de Kasimirski, des traducteurs attribuent le sens de mécréants et infidèles ce qui donne un sens possible mais qui n'est pas juste. Le mot arabe « النجم » dans une première lecture que les linguistes appelle lecture naïve, signifie « étoile » dans presque tout le texte coranique, à l'exception de la Sourate (Le Tout Miséricordieux) dans le verset « والنجم و الشجر يسجدان » il s'agit selon tous les interprètes du Coran de« l'herbe ». Berque choisit pour la traduction des deux mots « mécréants, l'herbe », Hamidullah fait les même choix, par contre, Kasimirski choisit « infidèles, les plantes ». Le choix de traduction des noms des sourates est d'ailleurs très significatif. Le mot arabe « الرحمن » dans la formule d'ouverture « بسم الله الرحمن الرحيم » est problématique, il est traduit en « clément »chez Kasimirski, mais Berque et Hamidullah ont inspiré de la règle arabe qui dit que les deux mots « الرحمن –الرحيم » sont en vérité d'une seule racine (étymon) et ont la même forme, la différence se situe dans le degré de cette (miséricorde), alors ils traduisent « le Tout Miséricordieux le Très Miséricordieux », cette traduction répond plus à la forme et au sens du lexique arabe. Dans la Sourate de La caverne, deux phrases semblables présentent une petite différence entre les mots arabes « يستطع – يسطع » dans les versets suivants et leurs traductions, la différence de sens n'existe pas en arabe, mais elle est claire dans les traduction, ce qui signifie une mauvaise interprétation :

Versets coraniques	La traduction de Berque	La traduction de Kasimirski	La traduction de Hamidullah
سأنبئك بتأويل ما لم تستطع عليه صبرا	Je vais t'apprendre l'interprétation de ce que tu n'ad pu supporter avec patience	Je vais seulement t'apprendre la signification des choses que tu as été impatient de savoir	Je vais t'apprendre l'interprétation (la réalité) de ce que tu n'as pu supporter avec patience
ذلك تأويل ما لم تسطع عليه صبرا	Voilà l'interprétation de ce que tu n'as pas pu endurer avec patience	Voilà les choses dont tu as été impatient de connaître le sens	Voilà l'interprétation (la réalité) de ce que tu n'as pas pu endurer avec patience

Pour Berque et Hamidullah, c'est le mot « تستطع » traduit en « supporter » et « تسطع » traduit en « endurer » qui font la différence. Pour Kasimirski, c'est toute la phrase qui change et qui dévoile en fait la différence syntaxique entre le verset coranique et sa traduction, et entre les traductions elles-mêmes. Le moindre signe diacritique arabe qui joue le rôle d'une voyelle en langues latines peut faire la distinction sémantique, ainsi dans la Sourate (Marie), les deux phrases « قال كذلكِ قال ربكِ » et « قال كذلكَ قال ربكَ » la première s'adresse à un homme (Zacharie) la deuxième à une femme (Marie), elles sont traduites toutes deux pareillement en « il en sera ainsi Ton Seigneur a dit » chez Kasimirski ; mais traduites différemment chez Berque et Hamidullah en :

1. Berque : -la première « Il dit : « c'est ainsi. Ton Seigneur dit ».
   -la deuxième « Il dit : « ainsi sera-t-il ! Ton Seigneur a dit ».
2. Hamidullah : -la première « (Allah) lui dit : ainsi sera-t-il ! Ton Seigneur a dit »
   -la deuxième « Il dit : ainsi sera-t-il ! Cela m'est facile, a dit ton seigneur »

Bien qu'il soit bien traduit ou pas, le lexique coranique arabe présente des différences de forme et de sens que les traducteurs doivent prendre en considération, c'est ce que les spécialistes arabes appellent « المتشابهات » et qui sont en fait des versets semblables identiques répétés durant tout le texte coranique.

Chacun des trois traducteurs, part d'un principe voire une idéologie dans sa traduction qui impose son influence sur le choix en sens et en forme de telle ou telle traduction. Kasimirski, par exemple, dans sa traduction du dernier verset de la Sourates (Le Très Haut) « صحف إبراهيم و موسى » exclut Abraham et le remplace par Jésus, il traduit « Dans les livres de Moise et de Jésus », or, toutes la tradition, pour ne pas dire toutes les traditions, confirme que Abraham n'est pas Jésus et qu'il n'existe aucune confusion entre les deux. Cette idéologie poussent les interprètes, spécialistes ou pas, à interpréter dans la Sourate Le Secours « إذا جاء نصر الله و الفتح » par Hassan Nasr Allah le secrétaire général de Hizbollah et le chef de la résistance libanaise et quant au mot « feth »il s'agit selon eux du mouvement Feth palestinien, en outre, dans le verset « ألا إن حزب الله هم المفلحون » ils reprennent l'histoire purement politique de Hizbollah libanais. Ces interprétations n'ont pas de valeur pour la seule raison, qu'elles ne basent sur aucune étude scientifique, par contre, ces interprétations de circonstance et d'autres pareilles, sont très appréciées et jouent un rôle important dans le rang politique et idéologique.

3-Essai d'évaluation de la traduction berquienne :

Une évaluation scientifique d'une traduction comme celle de la traduction berquienne du Coran, doit prendre des mesures et des dimensions, pour ainsi dire, un barème et une grille d'évaluation dans tout le travail comparatif fait, et afin d'évaluer cette traduction, ou au moins évaluer les choix dans cette traduction, on doit passer par les étapes suivantes :

3-1-Evaluation par rapport au Coran :

Un homme seul, dit A. L. Prémare, et particulièrement pour le Coran, ne peut pas mettre en œuvre tout ce que requerrait une traduction aux perspectives et aux méthodes renouvelées, et qui, sans rien sacrifier du souffle spirituel ou littéraire, permettrait tant au chercheur qu'au lecteur plus ordinaire une approche du texte relativement objective. Le moins que l'on puisse dire, ajoute-t-il, est que le problème n'est pas simple, et que toute traduction du Coran qui ne s'appuierait pas sur des méthodes entièrement renouvelées à ce sujet reste vouée à l'approximation quant à la compréhension même du texte et de ses implications. Ici encore, un homme seul ne peut suffire à la tâche. Souvent, on parle d'une impossibilité de traduire le Coran, mais il fallait tout d'abord parler de l'impossibilité d'interpréter et encore plus de comprendre parfaitement le Coran ; une forme coranique tout à fait inimitable, un contenu sémantique : généralement compréhensible (pour les spécialistes), exige parfois une connaissance parfaite de l'arabe, et rarement (mais il existe quand même) des cas absolument ambigus ; et dans le mot « essai » dans l'intitulé « essai de traduction du Coran» de quelques traducteurs, montre la tentative de traduire, une tentative (logiquement) assume la réussite et l'échec mais surtout l'approximation. Le travail que Berque a fait est en lui-même un défi, un travail considérable destiné aux chercheurs comme aux croyants francophone. Notre travail est pourtant de critiquer rationnellement toute traduction du Coran, or, on avoue la bonne maîtrise et la bonne conception berquienne du discours coranique.

3-2- Evaluation de la traduction berquienne en elle-même :

N'importe quelle traduction doit être construite à partir d'une visée capitale, autrement dit, elle prend en considération une des fonctions du langage basées sur les éléments du schéma de la communication littéraire, en l'occurrence, la traduction berquienne du Coran n'a pas pu comme le texte coranique tout prendre en considération, par contre, la traduction a exclu des fonctions selon l'analyse suivante : La fonction conative qui met en valeur le lecteur est bien traduite à travers toute une théorie conative coranique qui joue sur l'impératif, le vocatif…, une fonction référentielle dont on reprend le récit coranique historique, une prosodie coranique mal traduite pour indiquer la fonction phatique, mais aussi et surtout la fonction la plus contradictoire est la fonction métalinguistique dans les versets coraniques qui disent que le Coran est arabe, ces versets sont traduites en français cela crée, à l'instar de tous les textes traduits, le paradoxe du traducteur et de la traduction ; l'intraduisibilité dans le message coranique est très claire dans la fonction poétique par la perte de l'esthétique coranique dans la traduction berquienne, or, le Coran met le message, sa tonalité, ses sonorités et sa structure en valeur. La superposition de ces fonctions est imposée par la thématique riche et variée du discours coranique. Cette traduction, si on la considère comme production (et non reproduction) elle donne la valeur d'un chef-d'œuvre dans toutes ses dimensions. La traduction est souvent un transfert linguistique et rhétorique, qui conduit à la perte du sens ou de forme, lorsqu'on garde l'un on perd l'autre, Berque a bien saisi l'enjeu en traduisant selon une analyse préalable du discours coranique pour pouvoir traduire dans la même organisation lexico-sémantique et syntactico-sémantique des versets.

3-3-Evaluation par rapport à d'autres traductions :

La traduction kasimirskienne est jugée préalablement, une traduction idéologique[57], très littéraire, pleine d'extrapolations et de transgressions sémantiques par rapport à ce qu'elle veut traduire. La traduction de Hamidullah est considérée dans le monde musulman et le monde des scientifiques l'une des plus fiables. La traduction berquienne est proche à celle de Hamidullah qu'à celle de Kasimirski, voire, la ressemblance du lexique utilisé par Berque et Hamidullah donne l'impression que l'un s'inspire de l'autre ou l'imite. Or, on sent un certain arabisme dans la version berquienne surtout dans le mot « Allah » qui est emprunté de l'arabe, par contre, beaucoup de traducteurs choisissent le mot « Dieu », le nombre des répétitions du mot nous laisse à estimer la valeur d'une traduction pareille.

D'un point de vue purement linguistique, la traduction totale et parfaite du Coran est impossible, et une traduction du Coran faite par un homme seul, fût-il Jacques Berque, n'est pas à la mesure des enjeux de l'entreprise. Notre souhait, dit Prémare, est que son travail ait contribué à l'ouverture d'un véritable chantier dans ce domaine. Il semble le souhaiter lui-même. Il ne s'agit pas ici d'un refus car, on estime bien son effort à comprendre et à traduire afin de transmettre le Coran. Mais d'un point de vue autre que linguistique, le travail qu'a fait Berque est inestimable et mérite des études plus approfondies que celles faites, plus d'un demi siècle depuis son apparition.

[57] Kasimirski fut un drogman à la cour de Constantinople en 1840.

Conclusion :

Notre question de recherche, était de savoir si le travail nécessaire (méthodes et théories) qui se pratique dans la traduction des grands textes religieux , est possible ou pas pour le Coran, or, d'un seul exemple (celui de Berque), on constate ce qui se perd dans l'activité de traduction en général et la traduction du Coran surtout, ; s'agit-il d'une intraduisibilité du Coran lui-même, de la nature de la langue arabe, ou d'un manque de méthodes et théories qui peuvent être efficaces, l'écart entre le texte original (texte source) et sa traduction (texte cible) est très clair, cela parait attendu car toutes les théories de traduction parle d'une perte de sens en disant par exemple « traduire c'est trahir », mais, l'obligation de transmettre par le biais de la traduction des texte reste incontournable, mais il faut, comme beaucoup de traducteurs le fait, mentionner qu'il s'agit d' « un essai de traduction » ou d' « une interprétation » du sens. Dans les études faites en traduction ces dernières années, les spécialistes ont pris conscience, en faisant appel à une recherche en groupe, ce chantier doit réunir les différents spécialistes de la matière qu'on veut traduire. En langue française, on assiste dernièrement à ce qu'on appelle (le F.O.S : le français option spécialisée) là où le français continue à prendre sa place dans tous les domaines, cela va enrichir l'activité de la traduction entre les langues ; certes, le lecteur se diffère et se multiplie dans sa culture et ses représentations, mais ce qui reste intouchable est surtout l'objet traduit, s'agit-il d'un texte religieux ou littéraire, le traducteur est le premier qui a le rôle de conservateur du savoir.

Le texte est en lui-même sacré sans être religieux, sa traduction exige la fidélité de la personne traductrice avant son aptitude ; le texte religieux est une richesse que l'être humain doit la chercher, et elle ne vient pas le chercher, et s'il y a vraiment une nécessité à le traduire elle doit être au fur et à mesure de ce qu'on traduit. Le Coran étant une rareté linguistique, sa traduction est déjà un pas vers sa perte et sa négligence, surtout, en lisant des traductions qui ne respectent aucune des valeurs linguistiques, stylistiques, esthétiques ou parfois même sémantiques. Finalement, et pour être à la mesure des enjeux de l'entreprise de la traduction du Coran ou même d'autre textes, religieux surtout, il est nécessaire de travailler en chantier et d'utiliser toute théorie et méthode fiable dans le domaine de la traduction mais aussi et surtout en sciences du langage pour arriver à une bonne traduction et qui sera le terrain et le laboratoire des expériences qui prouvent la fiabilité ou la fragilité de ces théories et ces méthodes.

Références bibliographiques :

Bibliographie française :

- Adam, Jean Michel,. *Les textes : types et prototypes,* Nathan, paris, 1992
-Audebert, Claude France., *Al khaṭăba et l'inimitabilité du Coran .Traduction et introduction au Bayăn Ĭjăz Al-Quran*, l'institut français de Damas, 1982.
-Cahiers de traductologie N_2 (université d'Ottawa). , *L'analyse du discours comme méthode de la traduction*, Presse universitaire, Ottawa, 1980.
-Charaudeau P, Maingheneau D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Flammarion, paris, 2002.
-Hafez. Brini., *Traduire le contenu émotif du message, Théorie appliquée à la traduction français arabe, thèse de troisième cycle,* université de la Sorbonne nouvelle (ESIT), Paris, 1987.
-Hamidullah. Mohamed., *Essai de Traduction du Coran*, Dar El-Fikr, Beyrouth, 2004.
-Jacques. Berque., *Essai de traduction du coran, suivi d'une étude exégétique.* Sindbad, Paris, 1990.
-Jacques. Berque., *Les arabes*, Coll. La bibliothèque arabe, Sindbad, Paris, 1979.
-Jacques. Berque., *Langage arabe du présent,* Gallimard, Paris, 1974.
-Jacques. Berque., *Relire le Coran,* Sindbad, Paris, 1990.
-Kasimirski, Le Coran, Garnier Flammarion, Paris, 1970.
-Ladmiral, Jean-pierre., -*Traduire : théorèmes pour la traduction,* petite bibliothèque Payot, n.366.1979.
-Mounin, George., -*Les problèmes théoriques de la traduction,* Gallimard, Paris, 1963.
-Mounin, George., Linguistique et traduction, Dessart Mardaga, Bruxelles, 1979.
-Noldëke, Théodore., *Remarques critiques sur le style et la syntaxe du Coran,* Maisonneuve, 1958.
-Philippe. Forget*., Il faut bien traduire –marches et démarches de la traduction-,* MASSON, 1994.
-Prandi, Michèle., *Sémantique du contresens,* Minuit, Paris, 1987.
-Rastier, François., Sémantique interprétative, PUF, 1996.

Bibliographie arabe : (المراجع العربية)

- جورج مدبك. صناعة الترجمة من العربية إلى الفرنسية. سلاسل سوفنير. دار الراتب الجامعية. بيروت
- عبد العال سالم مكرم. اللغة العربية في رحاب القرآن الكريم..عالم الكتب.بيروت.1994
- أحمد شامية. خصائص العربية و الإعجاز القرآني في نظرية عبد القادر الجرجاني اللغوية. سلسلة المعرفة.ديوان المطبوعات الجامعية–الجزائر.1995.
- الإمام القز ويني. الإيضاح في علوم البلاغة. المكتبة العصرية. بيروت.2004.
- محمد علي الصابوني. صفوة التفاسير.الجزء الثالث. دار الكتب العلمية. بيروت.1999.

Webo-graphie :

www.bibliomonde.com
www.google.com
www.bibliomonde-albain-michel.com
www.limag.com *(banque de données)*
http://www.islam4u.com

Sommaire

-L'introduction……05

1-chapitre premier : Conceptualisation et confusion notionnelle……..07
1- L'interprétation ……....08
1-1- En linguistique…...……..08
1-2- En logique……...……09
1-3-En herméneutique……...……..10
2- La traduction……....12
3- Le français.....15
4-L'arabe (coranique).....18
5-Le bilinguisme.....19
6-Le Coran.....29

.2-chapitre deuxième : La traduction, est-elle possible ?.....31
1-Les problèmes théoriques de la traduction 32
1-1-Les théories du double sens.....32
1-2-La théorie de la métaphore.....34
2-L'impossibilité de traduire.....35
3-La traduction de textes sacrés.....38
4-Les traductions du Coran (état des lieux).....40
5-Les spécificités de la langue arabe 42
5-1-Une langue sémitique –Mère-.....42
5-2-La pénétration linguistique en Europe.....43
5-3-La prose arabe 49
6-Les spécificités de la langue française.....52
7-L' exégèse biblique/ L'exégèse coranique.....54

3-Chapitre troisième : Analyse lexico sémantique de quelques Versets du Coran et la traduction berquienne.....63
1-Etude de la rhétorique 64
1-1-Les métaphores. 64
1-2-Les comparaisons.....69
1-3-Les métonymies.....77
1-4-Les effets paronymiques.....79
1-5-Les effets homonymiques.....80
1-6-Les allitérations.....81
1-7-La prosodie (Les accents, l'intonation, la rime et le rythme).....82
2-Etude lexicale comparative 85
3-Evaluation de la traduction berquienne..... 87
3-1-Evaluation par rapport au Coran 87
3-2-Evaluation de la traduction berquienne en elle-même 88
3-3-Evaluation par rapport à d'autres traductions.....88
-Conclusion.....89
-Références bibliographiques.....90
-Sommaire.....91